A close-up portrait of a woman with dark, curly hair, wearing a dark blue button-down shirt and large hoop earrings. She has a serious expression and is looking slightly to the left of the camera. The background is dark and out of focus.

FATIMA
ESCLAVE À 11 ANS

TÉMOIGNAGE

Flammarion

A large, stylized, light-colored arrow pointing to the right, located in the bottom right corner of the page.

Fatima Avec la collaboration de Sophie Blandinières

Esclave à 11 ans

Flammarion

Fatima

Esclave à 11 ans

Flammarion

© Flammarion, 2011
Dépôt légal : mai 2011

ISBN e-pub : 978-2-0812-6941-5
N° d'édition e-pub : N.01ELKN000230.N001

ISBN PDF web : 978-2-0812-6942-2
N° d'édition PDF web : N.01ELKN000231.N001

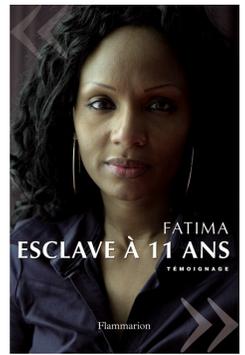
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0812-3680-6
N° d'édition : L.01ELKN000277.N001

226 283 mots

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur :

Fatima est née belle, peule, fine, dans une famille très pauvre du Niger. D'une mère résignée et d'un père flambeur. Avec, penchée sur son berceau, une sorcière des temps modernes : sa tante, une mère maquerelle à la tête d'un commerce de jeunes filles. Tout est prévu donc, pour Fatima. Elle sera vendue à un riche étranger. À onze ans. Mais avant, elle sera goûtée par des clients de la tante. C'est Ahmed qui la choisit, l'achète et la ramène dans sa ville. Pour la violer à volonté et lui faire des enfants : « Avec des enfants, tu ne me quitteras jamais. » Car Fatima, à la différence des trois autres femmes du maître, n'accepte pas sa condition de femme-objet. Fatima veut s'échapper du palais où on l'a enfermée. Tout est prévu dans sa tête, malgré les trois enfants. Elle s'évade. Et reviendra même, malgré les risques immenses, enlever sa fille aînée de onze ans, que son père compte marier...



Portrait de Fatima par Michèle Constantini © Flammarion

Fatima est puéricultrice en région parisienne. Elle a quarante ans. Engagée, Fatima veut que son témoignage serve à mettre en lumière le scandale de la traite des femmes au XXIe siècle.

Esclave à 11 ans

« L'ennemi vaincu par la vérité ne reviendra jamais ; l'ennemi vaincu par les armes
reviendra certainement. »

Jeune chair

ON L'A PRÉPARÉE malgré elle. On lui a mis des bracelets et on lui a fait enfiler une robe à peu près blanche, trop grande pour elle. Elle n'a rien dit. Ses cheveux sont lissés et tirés en arrière. Ils découvrent son front et le noir de ses prunelles. Elle a déjà vu trancher la gorge d'un bœuf, elle a entendu le râle de la bête et a remarqué que ça n'avait rien changé, qu'il était mort quand même. Alors elle préfère se taire plutôt que dire qu'elle consent ou qu'elle s'oppose. De toute façon, sa voix ne compte pas, ça a toujours été comme ça, ses paroles restent muettes.

Derrière la porte de la case, malgré la chaleur, elle frissonne. Elle a peur. Terrifiée par ce qui va se produire dans quelques heures, horrifiée à l'idée de toutes les heures qui vont suivre ces quelques heures. Devant elle, l'avenir n'a pas de couleur, il ressemble à un grand trou noir, un ravin au-dessus duquel sa famille, son village la suspendent. Avant de la lâcher bientôt.

Elle craint bien plus l'homme qui va venir qu'un troupeau de lions ou une horde de crocodiles. De lui, elle ne sait rien ou presque, seulement qu'il est vieux. Elle a compris aussi qu'il allait la prendre, de gré ou de force, et l'emporter dans son pays au Moyen-Orient. Elle n'a aucune idée de là où ça se trouve. À quoi ça ressemble ? Des montagnes faites en billets ? Des déserts en parkings de 4×4 ? Elle ne peut pas se figurer l'endroit où elle va vivre demain. Elle n'a jamais quitté le Village, elle ne le souhaite pas d'ailleurs.

Depuis une semaine, dans le village, elle a remarqué qu'on la regardait autrement. Les femmes avec envie, les hommes avec ironie. Jusqu'à hier, elle ne comprenait pas pourquoi.

Maintenant, elle n'a d'autre choix que de comprendre. Puis d'accepter. Sans savoir ce qui est bien ou mal. C'est comme ça, elle est mise devant le fait bientôt accompli, elle attend.

Dans un essaim de poussière rose, une grosse voiture noire balaie sur la route les charrettes tractées par les bœufs. Les paysans en voient passer de temps à autre des bolides rutilants comme celui-ci et ils préfèrent ne pas se trouver sur leur trajectoire. Ils se demandent ce que les étrangers qui les conduisent viennent faire ici. Puisqu'il n'y a rien d'autre que des gens qui n'ont rien, des ruraux grands et maigres, des pauvres gens qui ne mangent pas bien.

Quelques-uns de ceux que la voiture écarte ne s'étonnent plus. En fait, ils savent. Peut-être parce que, hier, c'était pour leur fille, leur sœur ou leur nièce... Ou parce que malgré le silence qui, ici, comme le sable, recouvre tout, ils ont entendu les rumeurs.

De loin, elle regarde l'acier noir en éclair et les nuages autour. Dans sa vieille robe de mariée trop grande pour elle, elle tremble. Elle croyait en Dieu. À partir de cette seconde, elle croit aussi au destin.

*

Cette jeune mariée effrayée, c'est moi. J'ai gardé dans les yeux, la chair et le cœur chaque minute de ces noces. Noces de sang et de larmes brunes comme le fleuve Niger. Je me rappelle qu'à ce moment-là, sur le seuil de la maison, j'aurais voulu que la grosse voiture noire disparaisse, que la poussière retombe ; j'aurais aimé retirer ma robe, ne pas pleurer, ne pas trembler. À cette minute, j'éprouve ce qui m'attend. Mon avenir me parcourt en frissons.

Je suis la jeune mariée, « la mariée jeune », devrais-je dire. J'ai onze ans. Je suis une petite fille. Lui, il pourrait être mon père, il a la trentaine, plus de deux fois mon âge. Il veut une quatrième femme. Moi, je ne suis pas une femme, pas encore, pas tout de suite.

Je m'appelle Fatima, je suis une enfant, et je ne veux pas me marier. Il s'appelle Ahmed et ne sourit jamais. Brun et barbu, il n'est ni beau ni laid pour moi. Juste vieux. Quand je le vois, je me dis qu'il a l'air d'un homme en train de régler une affaire. On me dit seulement : « C'est ton mari. » Cet étranger au visage grave, lui là, c'est mon mari. Simple comme une phrase. Bizarre, j'épouse un inconnu. Je pense que c'est absurde, je sens que c'est dangereux. Je suis contre.

Ce matin, quand les femmes m'ont enduite de henné, il y avait une autre fille avec moi, Rama. Comme moi, elle se marie avec un vieux, un type venu du Nigeria. La même cérémonie pour tout le monde. Mais elle, elle rit. Heureuse de son sort. Elle m'a expliqué qu'elle n'aurait plus à travailler, surtout qu'elle ne serait plus pauvre et que c'est ça qui comptait. Ses yeux brillaient alors qu'elle s'imaginait à haute voix, ce matin-là, dans le luxe et l'oisiveté. Je l'entendais mais ne la comprenais pas.

Selon moi, il y a d'autres solutions. Moi, je veux faire des études, et pour cela, être moins pauvre. Je peux peut-être trouver un travail qui me permettra de payer l'école. Je suis une gamine, je ne sais pas grand-chose, mais je suis certaine que je ne suis pas forcée d'épouser un étranger sévère pour m'en sortir. Que me marier avec lui, ce n'est pas m'en sortir, au contraire, c'est m'enfermer. Je suis mûre, instinctive, assez pour comprendre qu'à partir d'aujourd'hui, je serai prisonnière.

Il y a eu une cérémonie, un vague dîner. Ce n'était pas vraiment une fête comme les mariages que j'ai pu voir jusqu'à présent dans le village. Nous ne sommes pas nombreux, un parent de Rama, une voisine, mon père et sa sœur... Ma tante, c'est elle qui a tout goupillé, qui a eu l'idée et négocié mon prix. À cause d'elle, ma mère n'est pas là. Ma tante la déteste et elle a honte. Elle craint que Ahmed ne fasse demi-tour en voyant maman, elle ne veut pas prendre le risque de perdre l'affaire.

Maman ne fait pas peur. En tout cas pas à moi. Elle me rassure, maman, et moi, je m'en fiche qu'elle ait cette grosse cicatrice sur la joue. Je la trouve belle et tendre. Je ne lui en veux pas de tout cela, de laisser le cauchemar se dérouler. Le sacrifice de sa fille qu'on vend en mariage. Elle n'y est pas conviée. Tant mieux.

Ma mère n'a aucun pouvoir au village. Ma tante, Saba, les a tous. Et elle en abuse en toute impunité. Elle sait museler les gens avec sa position et son argent. Puisque ce n'est pas nécessaire, elle ne se cache pas. Ma tante exerce officiellement le métier de maquerele. En bonne professionnelle. Apparemment, le trafic de femmes constitue un business prospère et facile. La pauvreté et le manque d'éducation font le boulot de recrutement à sa place. Elle profite plus qu'elle ne travaille. Elle est maligne et, ici, son commerce marche tout seul. Les clients affluent, et de loin. Attirés par la perspective d'avoir à bas prix une belle et docile femme, ils passent des accords avec ma tante.

On nous dit jolies, les filles du coin. Dans le village, nous nous ressemblons toutes. Nous sommes peules. Grandes, la peau claire, le visage fin, nous sommes des marchandises recherchées. La Peule est précieuse ; et pas chère. Je crois qu'un zébu coûte davantage qu'une petite fille de mon ethnie. Ces hommes nous épousent enfants, fraîches, et en général obéissantes. Ils se chargeront de nous faire vieillir, de nous marquer le corps au fer rouge, de nous vouer sous les humiliations.

Sa maison, typique, en banco, n'a rien d'extraordinaire : deux chambres, une grande pièce. Je la connais bien et je la déteste. Nous sommes chez ma tante, au bordel. C'est là que je me marie, que nous dînons. Qu'ils dînent car moi, je ne peux rien avaler. Les femmes s'empiffrent, mon père me regarde avec son air rusé et son sourire en coin. Ahmed aussi me fixe, mais autrement. Je lis dans son œil de l'arrogance et de la lubricité. Il me possède maintenant que je suis sa femme. Mais ça ne lui suffit pas. Il me veut âme et corps. Pour que je lui appartienne en totalité, il lui faut *consommer* le mariage. Manger lui importe aussi peu qu'à moi. Il est pressé que ce soit fini pour passer aux choses sérieuses, ce pour quoi il a payé. Son dû... moi.

Plus tard, il m'est arrivé de me demander : pourquoi ces hommes épousent des femmes qui ne les aiment pas ? J'ai fini par comprendre ce que représentait pour eux la possession. En fait, ils ont l'impression qu'elles leur appartiennent. Les femmes qu'ils ont acquises sont vraiment à eux, leur propriété exclusive.

Depuis que cet homme est arrivé au village, j'ai changé. Je suis toujours Fatima mais je ne suis plus quelqu'un, je ne suis plus la fille de mes parents, ou l'amie de... Désormais, je ne m'appartiens plus, je suis la chose de M. Ahmed et je crois que je suis tenue de me comporter comme telle. Ne pas bouger, ne rien dire, et ne pas se briser pour ne pas finir avec les déchets. Je n'ai plus d'état civil maintenant que je suis un objet. J'ai juste le droit d'avoir un prénom, pour qu'on puisse m'appeler. On vient de me gommer, de me numéroter. De me mettre une laisse invisible et très courte.

Je ne sais pas encore tout ça ce jour-là. Mais ce que je sais suffit à me terrifier. Je redoute la nuit que je vois s'abattre dehors, je crains le moment où je serai seule avec l'époux. J'observe Ahmed qui parle à l'oreille de Saba. Assis de l'autre côté de la pièce sur les coussins

qui servent de canapés, il paraît agacé. Ma tante, à sa droite, réagit en fusillant du regard les convives de cette parodie de mariage. Ce sont des femmes, des voisines, des prostituées à la solde de ma tante. Elles gloussent sur les côtés, trop contentes de bénéficier, pour une fois, des prodigalités de la maison. Pour ne pas vexer Ahmed, respecter son rang de riche étranger, un bon et copieux repas a été préparé. Les femmes le dévorent à ma santé. Apparemment, elles considèrent mon mariage comme un cadeau. Pour elles et pour moi. L'une d'elles m'a même glissé à l'oreille : « Tu as de la chance, toi, tu vas partir. » Si je pouvais lui laisser ma place...

Ma tante leur fait comprendre que la fête se termine, qu'il faut quitter la maison. Dehors, ça y est, la nuit bien noire règne sur ma peur qui s'intensifie. Les invitées s'en vont. Enfin, Ahmed sourit. Sur la plupart des visages, un sourire illumine, fait rayonner, envoie de la chaleur et de la joie. Le sien reste froid, presque mauvais, comme l'expression d'une idée laide. Il impose aussi la victoire. Pas arrachée de haute lutte, non, obtenue en payant. Mon mari n'est pas un vainqueur. Il est un gagnant. Il n'a pas à se battre, il se contente de négocier puis de profiter de ce qu'il a acheté.

Jeu de massacre

DEHORS, LES BOURRASQUES fouettent les branches des arbres et roulent la poussière. Les silhouettes ont disparu dans l'obscurité. Le mari a tiré le rideau qui fait office de porte. Un matelas et une chaise en plastique sont l'unique mobilier de cette chambre sordide éclairée par un vieux néon cassé, qui clignote. Dans la maison, il reste ma tante, la grande ordonnatrice. Je l'entends ranger derrière la cloison mince. Ahmed s'approche de moi, sûr de lui. Il tend sa main pour la poser sur mes seins, mes débuts de seins. Je n'ai que onze ans, alors ma poitrine commence à peine sa croissance. Un très léger arrondi montre que je serai dans quelque temps une adolescente. Je ne suis pas une femme. Ça se voit.

Sa main qui vient vers moi, je ne compte pas la laisser faire, je recule et parle bien fort, pour alerter, pour qu'on vienne m'aider. Je lui dis, à la fois par naïveté et par rouerie : « Ne fais pas ça, ma tante n'est pas d'accord. » Je n'ai pourtant plus d'illusions sur elle, j'ai dû admettre qu'elle était dans la combine du mariage, contre moi. J'ai le réflexe, puéril, de mentir. Je menace avec : « Ne fais pas ça, ma tante n'est pas d'accord », comme j'aurais pu dire : « Attention, je suis armée » ou « Mon père, il est policier et très fort » ou « Je connais personnellement des esprits maléfiques ». Ma phrase se perd, sans effet sauf celui de faire rire Ahmed. Il se moque et, bref et sec, il lâche : « Tu es ma femme. »

Il a raison, je suis sa femme, sauf que je ne suis pas une femme. Je suis une petite fille qui déteste le vieil époux auquel on vient de l'attacher. Une enfant qui refuse de perdre ce soir, de force, sa virginité. Un être humain, en somme, qui aimerait que son avis compte, une petite chose effrayée, prête à se défendre avec ses moyens, ridicules peut-être. Mon père, ça fait longtemps qu'il est sorti de la maison et que de là où il est, il ne peut pas m'entendre. Et puis lui non plus, il ne m'aiderait pas. Il est favorable à mes noces puisqu'elles sont lucratives et qu'il en retire le fruit. Il n'a pas mauvaise conscience : en sacrifiant sa fille, il aide sa famille. L'argument du nombre prime chez nous plus qu'ailleurs.

Ahmed s'obstine. Et moi, je me débats. Je suis menue mais grande pour mon âge et portée par un instinct de conservation qui me donne une force disproportionnée. Il m'attrape une première fois mais je lui échappe, je saute vers la fenêtre. Il ne rigole plus du tout, il commence à s'énerver, son visage se crispe et ses gestes se font plus brutaux. Il essaie de me retenir en serrant mes poignets, en tirant sur mes cheveux. Et puis, comme je m'agite toujours, il cherche à me calmer d'une manière plus radicale. Il me gifle. D'abord, ses claques s'abattent sur mes joues, puis sur mes oreilles, mon nez... Une pluie de baffes s'abat sur moi.

Il a déchiré ma robe et a fini par me l'arracher. Il me reste un slip et un lambeau de tissu qui pend de mes épaules sur mes seins. Malgré ses tentatives de me contrôler, ma nudité humiliante et les coups généreusement distribués, je ne capitule pas. Il se met alors à hurler, il appelle ma tante à l'aide.

Les chaises ont volé, j'ai crié, Ahmed s'est énervé, il a grogné. Depuis tout à l'heure, nous faisons un bruit d'enfer. Mais ma tante n'a pas bougé. Ni elle, ni les voisins. En face de la chambre où j'essaie d'échapper à mon triste sort vit un vieil homme qui me connaît depuis que je suis née. Il n'a pas bougé. Ni lui, ni les autres dans les petites maisons alentour.

Avec son air noir, ses yeux qui lancent des flèches, ceux qu'elle a quand elle me met du piment dans la bouche pour me faire regretter d'avoir trop parlé ou sur les yeux pour me punir d'avoir osé la regarder, ma tante entre dans la chambre. Elle tient dans sa main un long foulard qu'elle met d'habitude sur sa tête.

Elle me parle et, précisément, me menace de me faire manger du piment si je ne me laisse pas faire. Elle saisit mes bras qu'elle attache derrière mon dos avec le foulard dans un silence qui veut tout dire. Il faut que je le comprenne : je risque gros à m'obstiner.

Au mot « piment », j'ai immédiatement arrêté de sautiller. J'ai permis à ma tante de me lier les poignets, j'ai baissé les yeux comme elle aime, je n'ai plus bougé. Dans un premier temps... En fait, j'ai seulement attendu qu'elle passe la porte pour reprendre les armes.

Tout à l'heure, j'ai mis mes mains de telle manière qu'elle n'a pas serré le foulard, pas assez en tout cas. Tandis qu'un genou sur moi, Ahmed me fait mal, j'irrite mes poignets nerveusement, jusqu'au sang, sur mes liens et je sors finalement une main de mes menottes en coton. Que je plaque, ongles sortis, sur le visage de mon agresseur pour le pousser en arrière et me dégager de son étreinte. Je bondis et cours vers la fenêtre que j'enjambe. Alors que je suis à moitié nue, je traverse le jardinet éclairé par les maisons et grimpe dans l'acacia. À cheval sur une branche, je toise Ahmed. Fou de rage, il m'insulte si fort que ma tante ne tarde pas à réapparaître.

Ils me sermonnent mais je ne les écoute pas, bien décidée à rester perchée dans mon arbre. À voir en bas mes deux geôliers, fous de colère, me promettant des punitions terribles, je préfère rester là où je suis. La scène dure depuis dix minutes. Le voisin qui habite de l'autre côté du muret se régale. Je le vois à sa fenêtre, sous sa lanterne, muet et satisfait. Ça l'amuse qu'on me traque comme un animal. Spectateur de la chasse.

Je sais bien que je n'ai aucune chance. Qu'à un moment, il faudra bien que je remette le pied au sol et qu'alors, ils me saisiront par les pattes comme un poulet, je ne pourrai plus agir. Je me contente de retarder ma défaite, de façon à la rendre moins amère, moins terrible. Au moins, je me serai battue, j'aurai couru, petit lapin stupéfait dans les phares d'une voiture.

Ahmed refuse de patienter une minute de plus. Malgré sa tunique encombrante et ses sandales qui glissent, il grimpe à son tour sur le tronc de l'acacia. Il n'a pas besoin de se mettre à mon niveau, sur la branche. Il lui suffit de m'agripper par les jambes. J'essaie de les relever et de les plier mais il monte alors plus haut et en m'attrapant, cette fois par le bras, il me fait tomber.

*

Ma chute m'a abîmée. Tout mon côté droit est égratigné. Et mon épaule me fait mal comme si elle était déboîtée. Les gifles ont eu le temps de marquer la peau de mon visage qui chauffe maintenant. Des tons de rouge et bleu sur mon front et mes joues. Mon corps me fait mal des cheveux aux chevilles. Je me dis que l'époux ne peut pas faire pire, qu'il n'a pas intérêt à faire de moi une impotente, une débile ou une moche. Il doit limiter les coups et blessures pour garder une marchandise valable. D'autant qu'il n'y a pas encore goûté.

Par terre, comme brisée, je n'ai pas la force de me relever. Mes jambes ne peuvent pas me porter. Encore moins pour aller à l'abattoir, retourner vers la chambre moite et ses moustiques qui volent, tonitruantes, complices de sales secrets. Comme je reste là, le nez dans la poussière, cabossée, à quelques centimètres des pieds de ma tante, Ahmed se penche. Je ferme les yeux, je ne veux pas voir son visage suant, ses yeux exorbités. Il me soulève et me jette comme un sac sur son épaule. Mon sang afflue dans ma tête tandis que je vois défiler le sol noir, puis le couloir à peine éclairé et enfin la chambre avec sa lampe alternative. Le matelas crasseux, son drap auréolé de tous les vices, les murs vides sur lesquels poser ses yeux morts.

Ahmed. Il est nu, il me dégoûte. Il dit qu'il est mon mari. Pour moi, il est une pioche qui me laboure, une lame qui me découpe. Me sépare de moi-même. Déchiré, mon corps en bout de tissu qu'on lacère. Mon mari me viole. Mon mari me déflore, me pourrit, m'abîme. Je voudrais que ma chair ne soit pas ma chair, qu'elle se détache de moi, souffre toute seule de son côté avec les milliers d'éclats de verre qui la blessent. Je voudrais que l'époux s'en aille avec l'arme qu'il porte entre les jambes. Mais il est là et moi, sous lui, en enclume. Sensation d'être éventrée, bientôt vidée. Mon sang, chaud, se répand entre mes cuisses, suit la courbe de mes jambes. Lit de rivière rouge.

*

Il a fini. Le calme est revenu. Mes yeux, toujours fermés, craignent de croiser les siens et les coulées de sang sur le drap. Il quitte la pièce, pour se laver certainement. Et je l'entends parler à voix basse avec ma tante. Et elle, lui répondre. Qu'a-t-il pu lui dire ? « C'est fait » ? « C'est une femme maintenant » ? « Maintenant qu'elle n'est plus vierge, que je l'ai salie. » Il doit se dire qu'il m'a matée. Il m'a imposé sa force, son pouvoir viril. Il me possède totalement. Il est le premier et croit aussi être le dernier.

Allongée, je sens mon corps par petits bouts. Je suis une ecchymose. Chaque respiration me torture. Je bouge lentement, je me fais rouler pour trouver la position qui me permettrait de me lever sans trop souffrir. Les deux voix continuent leur conversation dans le salon. Finalement, je parviens à me déplier sans me disloquer. Sur mes orteils que je pose par terre délicatement, du sang séché. Sans bruit, je me faufile dans la petite cour derrière, là où on se lave et où on cuisine, je remplis un seau d'eau pour retirer de ma peau poisseuse les restes, l'odeur de mon mari. Laalebasse d'eau dans la main, je m'apprête à nettoyer le bas de mon

corps quand ma tante se montre. Elle ne dit rien mais arrête mon geste et se saisit de la coupelle. Visiblement, elle compte me laver.

Elle mouille un bout de tissu qu'elle commence à me passer sur le ventre. Ça me dégoûte qu'elle me touche. Elle l'a déjà fait. Me toucher, prétexter de me laver pour mieux me faire mal. Dans la pénombre de la cour, j'ai la sensation d'être un insecte qu'on a écrabouillé. Deux fois plus salie, je me frotte les cuisses, le ventre. Je passe de l'eau dans mes cheveux cartonnés par la poussière où j'ai atterri tout à l'heure, il y a des heures. Le temps dure sous la torture. Ma nuit de noces, une éternité.

Avant, j'avais onze ans.

Les petites

SABA, sur le pas de la porte, me fixe de son regard de sorcière. Elle se méfie de moi. Elle risque sa réputation si je ne donne pas satisfaction à mon mari. Son business pourrait pâtir de mon attitude. Payée rubis sur l'ongle – je l'ai entendu dire par une des femmes hier soir –, ma tante voudrait qu'Ahmed n'ait plus à se plaindre de moi. Cette nuit, je leur ai donné du fil à retordre. Je la connais assez pour deviner qu'elle a dû garantir que ça ne se produirait plus, qu'à l'avenir je serais docile. Elle m'a parlé tout à l'heure. Je devrais dire « menacer ». Si je ne suis pas sage, mon mari me renverra ici et je le paierai, cher. Quand elle dit ça, moi, il faut que je baisse les yeux. Si j'ose la regarder, elle me claque. À la fin de son discours, je dois dire oui, que j'ai compris.

Je monte dans la voiture, sans bagage. Rien à emporter avec moi. Je ne possède rien. Même ma peau n'est pas à moi. Je sens les yeux de Saba sur moi. Elle vérifie qu'elle se débarrasse bien de moi, que je suis en train d'embarquer, ficelée par ses ordres. Les voisins assistent à mon départ. Les femmes, accroupies, en train de piler, ont levé les yeux et me suivent du regard.

Assise à l'arrière de la voiture, je vois défiler les maisons, les mobylettes, les enfants qui courent, la ville. Nous roulons doucement à cause des charrettes. Bientôt nous sommes dans la rue où se trouve la case de mes parents. Ma mère, devant, avec ses nattes qu'elle s'apprête à vendre au marché. Elle porte un boubou vert et sur la tête son fichu rose, mon préféré. Malgré sa joue balafrée, je la trouve jolie, ma mère. Son regard est si parlant. On y lit de la douceur, de la souffrance, de la bienveillance.

Elle a le temps de me voir, quelques secondes, je le remarque à son expression. Pas de larmes, pas de cri. Stoïque, elle laisse la voiture la dépasser. Aucun son n'est sorti de sa bouche. Elle demeure figée devant la maison, je la vois par la vitre arrière, je regarde le plus longtemps possible les taches de couleur. L'essentiel, ma mère, Nafissa, le tait. On se passe de mots pour être complices. On se comprend toutes les deux, elle m'aime. Mais elle ne peut pas empêcher ce qui m'arrive. Ici, au Village, elle n'a pas les armes appropriées pour me défendre face à ma tante et son frère, mon père. Originaire du sud du pays, maman, ici, reste une

étrangère. Avant mon père, elle a eu un autre mari. Quand elle est arrivée dans la région, elle avait avec elle une fille et un peu de bien, trois poulets et quatre vaches. Avec ce qu'elle tisse, ces tapis locaux qu'elle propose au marché, elle gagne un peu d'argent. Elle se montre courageuse, ma mère. Ses journées sont harassantes tant elle se charge de mille et une choses. C'est elle qui est levée la première pour puiser de l'eau et piler le mil destiné à toute la famille. Ensuite, dans les champs, elle laboure avant de nourrir ses animaux, les vaches, les moutons, une chèvre, quelques poules. Le soir, il faut encore traire les vaches et la chèvre pour échanger le lait contre du mil. Tout cela en plus du tissage et du marché auquel elle se rend dès qu'elle peut. La vie de ma mère se compare à celle d'une bête de somme, laborieuse et soumise.

Face à son mari, et surtout à ma tante, elle se laisse dominer. Comme on doit l'être ici, surtout lorsque l'on vient d'ailleurs et que l'on a déjà été mariée. Elle admet ce qu'on lui impose, ce qu'elle n'a pas le pouvoir de contrer. Elle souffre en silence. Et jamais ne pleure. Quand la douleur devient insupportable à l'intérieur, elle prie, elle chante. Les sons coulent dans l'espace comme des larmes et voilent ses yeux d'une brume subtile.

*

Quand, le jour de mes un an, il a été décidé que je partais chez Saba, ma mère n'a pas eu son mot à dire. On m'a arrachée à son sein, on a estimé que j'étais sevrée, que je n'avais plus besoin d'elle. Elle a dû, comme aujourd'hui, demeurer dans le silence, et me regarder partir accrochée dans un pagne au dos de Saba, le cœur gros et l'inquiétude immense. Ils n'ont pas dit pourquoi et j'étais trop petite pour comprendre. Ça ne m'a pas plu mais j'ai fait comme ma mère : j'ai obéi. Et, rapidement, j'ai grandi.

C'est mon père qui m'avait promise à sa sœur quand elle a su qu'elle était stérile. Avant même ma naissance, je lui appartenais puisqu'elle m'avait réservée. Le jour de mon baptême, sept jours après que ma mère eut accouché, mon père aurait dit à Saba : « Mon enfant est ton enfant, même si tu l'égorges, je ne te le reprocherai pas. » Elle souhaitait, de préférence, une fille, pour se faire aider et pour mieux la livrer en pâture contre de l'argent. En fait, elle ne m'a pas adoptée, elle m'a prise dans son élevage. Elle n'a pas prévu de m'éduquer, de me nourrir, et de m'apprendre à être heureuse mais de me dresser, me mater, me préparer à être vendue. Je ne suis qu'une parmi une dizaine de femelles dans sa maison close. Des plus âgées, déjà prostituées, et des petites comme moi. Ma tante nous donne quand même à manger car il n'est pas question que nous soyons décharnées. Sinon, nous serions invendables.

Moi, chez elle, j'ai cessé de manger. Le menu, il est vrai, n'était pas très appétissant. Du thé au lait avec du pain le matin, des sardines avec du pain le midi et, le soir, de la pâte de manioc avec quelques maigres morceaux de viande. Mais les aliments ne sont pas le problème. Le problème, c'est de m'alimenter. Dès six ans, je n'ai plus voulu me nourrir. Je préférais mourir. Ça n'a pas échappé à Saba et ça l'a énervée. Elle a pris des mesures, radicales. Le gavage. Comme une oie. Elle s'asseyait sur une chaise, me coinçait la tête entre ses cuisses. D'une main, elle ouvrait grand ma bouche, de l'autre, elle y fourrait, par poignées, du pain trempé dans du thé au lait. Je pleurais, ma gorge se serrant, je déglutissais de plus en plus mal. Je recrachais une partie, en absorbais difficilement une autre. Et si j'osais lever les yeux vers elle pour l'implorer d'arrêter, elle me frappait. Je les fermais pour ne pas être tentée de la regarder. Mais j'avais alors l'impression de voir la bouillie blanche dans ma gorge, j'étais

d'autant plus concentrée sur ce qui s'y passait. C'était pire. Malgré ces séances de torture où Saba brisait violemment mes grèves de la faim, je m'obstinais à ne pas m'alimenter.

*

Elle me reproche de n'être pas comme il faut, de ne pas convenir à ce qu'elle espérait de moi. Je suis et je fais tout mal. Elle me punit très durement pour tout et n'importe quoi. Si elle m'ordonne d'aller chercher de l'eau et du savon et que, par malheur, je mets deux minutes de trop à rapporter le seau, elle s'énerve, me l'arrache des mains en me bousculant et me fait tomber en m'injuriant. Elle adore me traiter de « squelette qui a passé cent jours sous terre ». Une fois que je suis à terre, elle s'assied sur moi et me frappe tant qu'elle peut, jusqu'à ce que ses mains lui fassent mal. Alors elle va casser la branche d'un arbre pour pouvoir continuer. Elle me roue de coups, d'autant plus douloureux qu'ils sont distribués avec la baguette. Je me zèbre de rouge et pleure intensément. Mes larmes ne l'amadouent pas, au contraire, on dirait qu'elles l'excitent.

Ostensiblement, elle apprécie de me voir souffrir. Souvent, je m'abîme les orteils parce que je marche pieds nus et heurte des pierres. Une fois, pour me soigner, j'ai l'idée puéride de recouvrir le doigt de pied meurtri avec du sable et de le mettre au soleil. Or le sable que j'utilise se trouve devant les toilettes, donc plein de bactéries en tout genre. Alors, bien sûr, la blessure s'infecte et lorsque je finis par aller voir ma tante pour qu'elle résolve le problème, elle en profite pour titiller ma plaie. Elle verse dessus de l'eau bouillante avec du sel et se moque de mes hurlements. Elle insiste et me lance : « Demain aussi, fais-toi la même blessure et viens me voir, ça me fait plaisir. »

*

La haine de ma tante, je l'ai ressentie très fort, très vite. Souvent, elle m'appelle « la bâtarde » et insiste : « Tu n'es pas la fille de ton père, on ne sait pas d'où tu sors ! » Elle ne la précise pas mais la déduction paraît évidente : elle n'est pas ma tante. En conséquence, elle ne me doit rien, pas du bien en tout cas, pas ce qu'un lien de sang impliquerait normalement. Quand elle me jette ces mots méchants à la figure, je reste imperturbable. Je ne la crois pas. Je ressemble trop à mon père pour ne pas être sa fille. « Bâtarde » est son mot favori, mais elle dispose d'une palette étonnante de saloperies à dire. Quand il s'agit de moi, elle ne tarit pas d'insultes. Tous les jours, j'ai droit à mon lot de vilains mots censés me coller à la peau. Mais ses mots m'atteignent bien moins que ses gestes. Ses coups, ses gifles me laissent des traces, continuent de me faire mal après. S'impriment en moi comme des numéros, non de fabrication mais de destruction.

Elle me maltraite et ça me semble presque normal. Sauf qu'il y a une autre petite fille dans la maison, plus jolie, plus gentille, qu'on traite autrement. Elle n'est ni frappée, ni humiliée. Elle est plutôt traitée comme une poupée précieuse, une marchandise rare qu'il ne faut surtout pas casser. Bien sûr, je suis jalouse de Rama. Dans la comparaison, je suis perdante. Elle fait tout mieux que moi et comme elle ne subit pas ce que je subis, elle reste gentille. Un cercle vertueux en quelque sorte. Alors que moi, je me trouve dans l'autre cercle, le vicieux, celui qui m'enchaîne au mauvais sort. Saba profite de Rama pour m'enfoncer un peu plus, m'infliger d'autres tortures psychologiques.

Ma tante, par exemple, rapporte deux robes à la maison, une bleue et une rouge. Comme j'arrive la première, elle me laisse choisir. Je m'étonne qu'elle soit si bien disposée, qu'elle me donne un vêtement et qu'elle me laisse prendre ma couleur préférée. Timidement, je montre du

doigt la bleue. Elle dit : « Prends-la, d'accord. » Je suis si contente que je serais presque prête à oublier tout le reste, ce que ma tante me fait de mal le reste du temps. On est simple finalement quand on est enfant. Un peu de gentillesse, un petit cadeau suffisent à effacer les empreintes fraîches. On met tant de bonne volonté à être aimé.

Alors que je suis en train de regarder, de caresser la robe avec passion, j'entends Saba qui m'appelle d'une voix tonitruante et agressive, celle qu'elle prend pour me gronder quand elle estime que j'ai fait une bêtise. Penaude, je me présente devant ma tante. L'autre petite fille pleure à côté d'elle et me regarde avec un air de peste. En fait, elle préfère, elle aussi, la bleue. Qu'elle n'a pas vue. Et, puisqu'elle est prioritaire et qu'elle fait céder ma tante à son caprice, je dois rendre la robe. Maintenant Rama sourit, c'est moi qui pleure. Dans ce revirement, Saba manifeste encore une fois sa perversité à mon égard. Elle ne manque pas d'imagination pour me brutaliser.

*

Ma mère me voit peu mais elle le sait, le sent. Alors dès qu'elle peut, quand elle est parvenue à économiser sur la recette du marché, elle s'invite poliment chez ma tante pour lui donner de l'argent. Elle espère ainsi amadouer un peu la sorcière, la mettre dans de meilleures dispositions à mon égard. Quand ma maman apparaît, je saute de joie. Elle m'apporte de délicieuses galettes de mil et des morceaux de sucre de canne. Je sais déjà qu'elle ne sera pas autorisée à rester longtemps, mais ça suffit pour qu'elle constate que je vais mal, que j'ai des bleus, des jaunes, des cicatrices, le regard triste et que je suis maigre comme nos chèvres. Elle a une idée précise de ce que j'endure. Comme elle ne peut pas me retirer des griffes de ma geôlière, elle lui graisse la patte pour que cette patte glisse sur moi, ne s'arrête pas, choisisse une autre trajectoire. Alors elle se sacrifie pour que je souffre moins. Une fois, elle a même vendu deux vaches pour en donner le prix à ma tante.

Mais Saba a la mémoire courte et remet du cœur à l'ouvrage de destruction dès le lendemain. L'argent gagné durement par ma mère est déjà dilapidé, l'accord tacite rompu. Je suppose que ma tante prend un certain plaisir à m'infliger des châtiments corporels. Perverse.

Comme chez elle, c'est un bordel, des gens entrent et sortent. Si je m'avise de répondre à quiconque pose une question anodine comme « Vous n'avez pas vu Untel ? », elle fait venir l'homme à la machette. De lui aussi, j'ai très peur. C'est un voisin qui me semble immense à moi qui suis petite, terrifiant aussi parce qu'il entre chez ma tante brutalement et armé d'une longue machette. Avec, les deux adultes menacent de me couper la langue parce que je parle trop. Saba me tient tandis que l'homme rapproche sa machette de mon visage pour me signifier qu'il ne plaisante pas. Je serre fort la bouche pour éviter que ma langue ne s'échappe et passe sous la lame du bourreau. Après quelques minutes de supplice, ils me relâchent. Effrayée, je ne bouge plus, ne parle plus.

La réalité ne cesse de me prouver que j'ai intérêt à garder le silence. J'ai commis l'erreur de parler à une voisine. Je me suis contentée de dire la vérité, les violences en tous genres. Sur le moment elle a fait mine de me comprendre, même de me plaindre et me consoler. En fait, elle gagnait ainsi ma confiance, m'incitait à la confiance dans l'idée de tout répéter ensuite à ma tante. Une façon pour elle de se faire bien voir par Saba la sorcière, genre de caïd local, de parrain en jupon. Cette voisine poussait même l'obligeance jusqu'à seconder ma tante au moment où, informée de mon bavardage, elle m'infligeait la punition due. Les deux harpies me battaient comme plâtre, jouissant de m'avoir prise dans leur piège, telles deux veuves noires.

J'en ressortais brisée, abîmée, et bien décidée, une bonne fois pour toutes, à me taire, pour toujours. Juré, craché, si je meurs... je suis déjà en enfer.

*

Avant de me vendre complètement à Ahmed, ma tante m'a vendue par petits bouts. Avec elle. Saba est réputée pour être une très belle femme qu'on recherche en tant que prostituée. Sa bouche joliment dessinée, ses yeux de biche, son petit nez pointu, et puis sa taille de guêpe et ses fesses bombées la classent dans la catégorie des très belles femmes. En plus, elle est très coquette et a l'art de se mettre en valeur avec de superbes et onéreux pagnes Wax qu'elle serre sur ses hanches. Quand elle marche dans la rue, tout le monde admire son allure impériale et le balancement de son postérieur. Aussi ma tante ne compte plus les clients ni l'argent dont de généreux donateurs la gratifient.

Outre les amants de travail, elle a épousé, par sécurité, un commerçant nanti qui a trois autres femmes. Pour chacun de ses clients, elle adapte sa tenue, elle choisit dans sa garde-robe le pagne le plus approprié à sa classe sociale, ses goûts et ses envies. Il lui arrive de se changer dix fois par jour pour correspondre aux hommes variés auxquels elle se loue. La plupart du temps, elle organise ses passes à la maison. Elle suit une sorte de rituel avant l'arrivée d'un client : elle se regarde dans le miroir sous lequel sont disposés ses crèmes et autres produits de beauté, et se parle en se souriant. En fait, elle s'entraîne à être charmante, elle répète le discours enchanteur qu'elle va tenir d'une voix sucrée au mâle.

Hormis le commerce à domicile, elle pratique aussi la livraison. Et dans ces cas-là, elle m'emmène avec elle. Elle me fait porter une jolie robe jaune qu'elle garde dans sa chambre, hors de ma portée, pour ces occasions. Et pour elle, elle élabore une tenue très sophistiquée à laquelle elle coordonne son maquillage. À la fin de ses préparatifs, elle s'enrobe dans un nuage de parfum.

Ces soirs-là, Saba et moi, on ressemble à deux poupées. Généralement, une grosse voiture nous attend dans la rue. Pendant le trajet, comme je suis petite, il m'arrive de m'endormir et de ne pas avoir envie de me réveiller devant la maison cossue du client. Une fois arrivées, nous nous séparons. Ma tante me laisse avec le gardien, garde du corps du client, et elle s'enferme avec le maître de maison. Je déteste le moment où elle me dit : « À tout à l'heure. » Je sais ce qui va se passer pour moi. J'ai l'habitude sauf que je ne m'y fais pas. Le gardien va abuser de moi, ça fait partie du programme négocié par ma tante. Je suis donnée au garde pendant qu'elle se vend à son patron. Je l'ai entendue une fois faire ses recommandations à ces hommes auxquels elle me livre sans rougir. Elle interdit qu'on me déflore, limite le périmètre d'action.

La première fois, ça m'a surprise d'accompagner ma tante et de me retrouver dans une petite maison infestée de moustiques en tête à tête avec un type. Je n'ai pas compris tout de suite ce que je faisais dans la chambre avec le monsieur et son sourire lubrique. Quand il m'a attrapée et m'a forcée à « être bien sage », là, ses intentions ont paru claires. Il m'a expliqué que je le paierais très cher si je ne faisais pas exactement ce qu'il voulait. Et ce qu'il voulait était dégueulasse : me toucher, partout.

Ensuite, à la fin, l'odeur âcre de la transpiration de mon violeur s'est répandue sur moi. La satisfaction inscrite sur son visage m'avait soulevé le cœur.

J'étais une faveur que Saba offrait à ses bons clients, les plus fortunés, les plus intéressants pour elle, ceux qu'il fallait câliner. Elle me présentait comme un genre de magazine à disposition pour la salle d'attente ou de friandise à volonté. La première fois avait été la plus difficile. Ensuite, consciente de ce qui m'attendait, je tentais de penser à autre chose. Je me répétais que je me vengerais. L'idée m'apportait un peu de réconfort, j'imaginai ma tante découpée en morceaux, je me figurais émasculer ces hommes qui me prenaient pour un jouet. Je me disais qu'un jour je serais plus forte, j'aurais les moyens de prendre ma revanche, de les corriger tous ces adultes qui abusaient de moi. Et ceux qui se taisaient. Les voisins qui savaient mais craignaient ma tante, les clients, ma famille qui était au courant, la ville entière aux yeux ouverts et aux bouches fermées. Personne ne me vient en aide. Je suis une petite fille, je ne peux rien faire contre une maquerelle soutenue par ses riches clients à qui le trafic de chair humaine profite d'une manière ou d'une autre. Ma tante détient le pouvoir de l'argent, avec, elle a muselé les gens qui baissent le regard quand ils me croisent. On laisse faire la sorcière, enfermer les gamines, les livrer en pâture à des hommes, les vendre, les frapper...

Quand je suis trop triste, que je n'y arrive plus, que tout est trop noir dans ma tête et mon cœur, j'attends que la nuit tombe et je sors dérouler une natte sur laquelle je m'allonge face au ciel. Je contemple les étoiles et lève la main pour caresser la lune. D'un coup, j'ai l'impression que l'univers entier me parle harmonieusement. Il interprète la chanson de ma mère : « Si tout autour de toi, les gens ne te voient pas, moi, je te vois. S'ils ne t'aiment pas, moi, je t'aime. S'ils ne t'aiment pas, toi aime-les. S'ils ne te voient pas, toi vois-les. S'ils ne t'écoutent pas, écoute-les. S'ils ne te donnent pas, toi donne-leur. Et s'ils ne te pardonnent pas, toi pardonne-leur. »

*

Trente ans plus tard, rien n'a changé. Je suis grande aujourd'hui, adulte. J'ai prié, appelé le courage et je suis retournée voir Saba. Dans la maison et ses souvenirs au goût de sang, j'ai filmé ce que j'ai vu. Et ce que j'ai vu m'a déçu. Des femmes oisives en attente de clients, et une fillette de quatre ans attachée comme un chien par la cheville. Avec une laisse trop courte pour qu'elle puisse se tenir debout. On aurait dit qu'elle n'était plus humaine. Elle m'est même apparue comme une chose rampante et triste. Le lien en tissu paraissait si serré qu'il lui coupait la circulation de la jambe.

J'ai pris à parti ma tante, je l'ai interrogée, j'ai voulu savoir pourquoi elle l'avait attachée. Elle m'a donné une réponse peu satisfaisante, celle que je pouvais prévoir. Soi-disant, la petite fille n'était pas sage. Il valait mieux l'enchaîner, c'était plus prudent. Ma tante prétextait qu'elle n'avait pas le temps de veiller sur cette gosse dissipée. N'est-ce pas le propre d'un enfant que d'être agité ?

L'image me fait mal, me donne envie de la tuer. Je maîtrise ma rage et je délivre plutôt la petite. Je dénoue le tissu, frotte la petite cheville et l'embrasse. Je dis : « C'est fini, c'est fini. » Pourtant, elle grogne, elle ne paraît pas contente d'être libérée. Elle me demande de lui remettre la corde au pied, elle pleurniche. Je suis sidérée qu'elle ne veuille pas de sa liberté. À sa place, dans cette même pièce, moi je rêvais de m'en aller, qu'on vienne me délivrer. Je priais pour qu'on me kidnappe et qu'on me rende ensuite ma liberté. Mais je n'ai pas été exaucée. C'est Ahmed qui est venu.

Tel père, tel homme

MON MARI m'a emmenée avec lui. Pour que je puisse prendre l'avion, pour lui éviter d'avoir à prendre la route, ma tante s'est occupée de me faire faire un passeport. Ses relations avec certaines personnes de la ville ont dû lui permettre de l'avoir vite, à un prix raisonnable. Je l'ai entendue évoquer le sujet avant mon mariage et à ce moment-là, je n'ai pas compris pourquoi elle cherchait à m'obtenir des papiers d'identité. Au Village, je n'en avais pas besoin, mon prénom était connu de tous et je ne voyageais pas si ce n'est entre chez mes parents et ma tante, sur de courtes distances donc. Là, c'est à l'étranger que j'allais, chez Ahmed, dans sa ville. Loin de chez moi. En scrutant les nuages à travers le hublot, je tentais de me consoler en me disant que le pire était déjà derrière moi, qu'Ahmed ne pourrait surpasser ma tante en matière de tortures diverses, que j'avais déjà enduré l'insupportable. Alors, maintenant, j'étais apte au pire.

Un profil d'aigle, un visage dur, un regard bien noir, Ahmed n'inspire pas confiance. Il y a quelque chose en lui de mécanique, une raideur et une froideur qui m'inquiètent. Il reste muet. Moi aussi. Dans le silence qui nous unit pèsent les images de la nuit de noces et celles à venir, qui seront tout aussi laides. Je ne me fais aucune illusion. À mon âge, normalement, on ne se nourrit que d'illusions, de rêves fous et romantiques. On chuchote le prénom du fiancé sur lequel on fantasme ou on dessine la tête du garçon idéal, celui qui est fait pour nous. J'ai onze ans et mes songes ont déjà séché sur la corde de la réalité.

Pas de prince charmant virtuel pour moi mais un mari violent, concret, armé. Et énervé d'avoir récupéré une bête sauvage alors qu'il avait commandé un animal domestique. J'ai remarqué qu'il me surveillait du coin de l'œil. Il s'attend à me voir m'échapper et grimper de nouveau dans un arbre. Mais moi, je suis trop abattue et fourbue, atteinte par ce que j'ai subi la nuit dernière, pour tenter quoi que ce soit. Je m'efforce d'obéir, je le suis sans broncher.

Là où il vit, une grande maison sur plusieurs étages, il a installé ses femmes. Chacune dispose d'un appartement, de sa partie à elle. En évitant la promiscuité, le maître du harem limite la rébellion et les conflits. Les épouses se connaissent mais se fréquentent peu. Quand j'arrive, elles sont au nombre de trois et semblent, à première vue, contentes de leur sort.

Je dois avouer qu'ici, c'est bien plus confortable que chez ma tante, luxueux même. Une salle de bains, une chambre et un grand salon avec de belles frises dans les tons de vert et bleu, et puis de larges canapés beiges avec des motifs, des banquettes orientales. Mais ce qui m'émerveille le plus, ce sont les rideaux, dorés. Je n'ai jamais vu ça. Nous sommes bien logées et bien nourries aussi. Alors les autres estiment que c'est suffisant. Comme moi, elles viennent de pays affamés. Chez elles, elles ont vécu la misère ! Pour ne pas manquer, elles sont prêtes à tout, n'importe quelle situation plutôt que la pauvreté. Elles s'estiment chanceuses d'appartenir à un seul homme, à l'abri de la rue. Ici, elles ne sont pas forcées de travailler, au contraire, il leur est interdit de mener une activité quelle qu'elle soit.

Ahmed a établi la liste des règles en vigueur dans sa maison. Écrites nulle part, à moi de les retenir afin de ne pas les transgresser bêtement, par oubli. En fait, nous n'avons aucun droit et surtout pas celui de sortir. Il faut rester à l'intérieur, s'occuper toute la journée comme on peut et attendre, le soir, le retour du patron. Moi, je ne l'attends pas, je voudrais au contraire qu'il ne rentre pas ou fatigué, incapable de me faire du mal. Je croise les doigts pour qu'il ne me choisisse pas, qu'il opte pour les femmes à côté qui, elles, se sont faites belles, s'enorgueillissent de le chérir quand moi je m'obstine à le haïr.

*

En tant que dernière recrue, j'ai malheureusement l'honneur d'être la favorite. La résistance que je lui oppose, peut-être, l'excite. Le soir, Ahmed se montre souvent dans mon studio. Comme j'essaie de me dérober à ses envies, il s'énerve. Il commence par me menacer, ensuite, il passe aux actes. La violence ne l'effraie pas, il s'y engouffre naturellement. Il finit toujours par me dominer. Pourtant, je ne cesse de lutter. À chaque assaut, je me cabre, je rue pour que mon mari ne me ligote pas. Saba lui a indiqué la façon de me contrôler, de faire de moi une gamine docile : les liens. Quand il m'attrape, réfugiée dans un coin de l'appartement, il entrave mes pieds et mes mains avec des foulards. Il fait des nœuds étroits qui ne me laissent aucune chance de me dégager. Une fois les garrots posés, je suis à sa merci. Pour m'empêcher de rouler ou de me cambrer, il me bloque avec ses genoux qu'il enfonce dans mes cuisses jusqu'à me faire hurler. Avec la pointe de ses coudes aussi, il me fait mal au ventre, à la gorge, il m'asphyxie. J'étouffe sous ses prises.

Parfois, quand il peine à me mettre la main dessus, il utilise ses chaussures. Il m'en lance une, dans le visage en priorité, et prend l'autre pour me frapper. Un de ses jeux de prédilection, c'est celui du fil électrique. Il me fouette avec, attachée ou pas. Si je suis loin, il s'en sert comme d'un lasso, et quand je suis soumise, il me tape avec. Un jour, j'ai entendu dire que pour dresser les animaux, il ne fallait pas utiliser sa main directement mais des ustensiles, baguettes, fouets, bâtons... pour garder une distance, leur enseigner le respect du maître. Instinctivement, Ahmed suit cette technique. Pour me réduire, m'apprendre à n'être rien, à obéir à ses désirs qui sont des ordres. Il est l'homme de la maison, il est l'homme, l'autorité suprême, presque l'égal de Dieu. D'ailleurs, il a le pouvoir de vie et de mort sur moi.

*

Comme Ahmed aujourd'hui, hier mon père considérait détenir ces droits absolus sur moi. Il pensait qu'étant mon géniteur, il pouvait reprendre s'il voulait ce qu'il m'avait donné. Et la seule chose qu'il m'ait jamais donnée, c'est la vie, un cadeau vicieux. En même temps, il n'avait pas grand-chose d'autre à m'offrir.

Mon père est un pauvre homme. Grand, beau, élégant, il a été gâté par la nature. Alors il a pris l'habitude de faire le joli cœur, d'user de ses charmes pour obtenir ce qu'il veut. Il a fréquenté les femmes qui lui étaient utiles. Comme ça, il a épousé ma mère et son bien, et a su tirer profit de l'ingéniosité de sa sœur. Il ne s'est illustré dans aucun domaine sauf la cupidité et la paresse. Comme beaucoup d'hommes, il a fait plein d'enfants à sa femme. Pas pour les nourrir mais qu'ils lui rapportent un jour de quoi ne pas travailler.

En attendant que nous soyons rentables, Saba a trouvé un métier à mon père en lui fournissant une voiture. Il peut faire le taxi. Quelques heures dans la journée, il conduit son véhicule. Il fait des pauses entre les clients, souvent. Avec le revenu de ses courses, il boit des coups et laisse à ma mère le soin de gagner l'argent de la maison.

Petite, son visage en lame de couteau et son regard perçant me faisaient peur. J'évitais de lui déplaire, je craignais les colères qui le rendaient mauvais, agressif. Parfois il se transformait en homme méchant. Il lui arrivait de devenir teigneux comme ça, naturellement. Chez Saba, j'ai vite noté les points communs entre la sœur et le frère, la folie dans le sang, le côté imprévisible et sombre. Un jour, alors que j'habitais déjà chez ma tante, on m'a envoyée faire une course en fin d'après-midi. Sur la route, j'ai croisé papa dans son taxi, au volant. Dans la lumière du soleil couchant, j'ai saisi son regard, bizarre, posé sur moi. En m'apercevant, il a changé sa trajectoire, il s'est dirigé vers moi. D'abord, j'ai cru qu'il venait à ma rencontre. Bien que le geste de venir me parler soit inhabituel. Puis, dans les secondes qui ont suivi, quand son intention est devenue évidente, me renverser comme une quille, je n'ai pas voulu y croire. J'avais neuf ans, mais j'étais bien assez mûre, tannée rapidement par ma tante, pour savoir que les adultes ne sont pas gentils. J'avais déjà compris que non seulement ils ne me protégeaient pas, mais qu'ils s'avéraient souvent malveillants.

Ce jour-là, mon père a bien cherché à m'écraser. Normalement, quand on rejoint quelqu'un en voiture, on ralentit en l'approchant. Lui, il a accéléré et a foncé droit sur moi. J'ai à peine eu le temps de me jeter sur le côté en roulant pour éviter le pare-chocs lancé à grande vitesse contre moi.

Lui, il a ralenti et continué sa route tranquillement. Moi, je suis restée par terre, dans la poussière rose, enroulée dans un point d'interrogation. Pourquoi mon père avait-il voulu m'écraser ? Qu'avais-je fait pour qu'il décide de la peine capitale ? J'avais beau me remémorer les derniers jours, les derniers mois, je ne retrouvais pas l'erreur, la bêtise, la faute, même minime, qui avait mis papa dans cet état. Je ne m'en suis jamais souvenue. Probablement parce qu'il n'y avait rien à se rappeler. Je n'avais rien fait, ce n'était pas une raison.

Je n'ai pas pu effacer la scène de mon esprit. Les yeux de mon père qui me transpercent, la voiture qui arrive à toute blinde, mon incompréhension... Physiquement, je ressemble à mon géniteur. Mais pour le reste, comment puis-je être la fille d'un homme cruel ? Une fille qu'il est capable de tuer. En fait, mon père est sujet à des pulsions sauvages. Mieux vaut alors disparaître pour se mettre à l'abri de sa fureur. Avant cette tentative d'assassinat, j'avais déjà été témoin de sa folie et de sa cruauté. Et sur le bord de cette route, des images sanglantes me sont apparues en écho.

Démons

CHEZ MES PARENTS, quand j'avais quatre ou cinq ans, nous avions un chien. Un petit chien noir, maigre et attachant. Il était enjoué et affectueux, je l'adorais. Je le caressais et jouais avec lui tout le temps. Il faisait des bêtises comme n'importe quel jeune animal mais il ne mordait pas les hommes ni ne tuait les autres bêtes. Il s'amusait seulement à courser les chèvres des voisins. Lesquels se sont plaints à mon père, arguant qu'il était mauvais pour leur lait de stresser des chèvres. Pour ma part, j'avais tendance à trouver la fuite des biques plutôt drôle à voir.

Alors quand mon père m'a demandé de prendre notre chien et de le suivre en balade, je ne me suis pas méfiée. J'étais même enthousiaste d'aller me promener en dehors de la ville avec mon père et le chien. Papa portait une tunique bleue, son keffieh autour du cou et une toque blanche, il n'était pas bien rasé et ne souriait pas. Il marchait devant moi avec son bâton et projetait une ombre très longue sur le côté. Nous nous sommes éloignés du Village sur la route principale. Il était tôt dans la journée, à une heure où le soleil brûle. En sueur, les pieds gonflés et chauffés à blanc, au bout d'un moment, j'ai commencé à trouver le chemin long et difficile, la balade pas très marrante. La langue pendante, mon chien, avec son pelage noir, souffrait lui aussi. Nous avons quitté la voie déserte et nous avons encore parcouru des centaines de mètres entre les arbustes, les pierres et les scorpions, jusqu'à un ravin. Mon père s'est arrêté sur le bord et s'est retourné. Le chien, lui, s'est couché à mes pieds, trop heureux de se reposer. Papa avait une tête étrange, il ne se ressemblait plus. On aurait dit qu'il était envahi par un esprit démoniaque. D'un pas décidé, lui et son bâton se sont avancés vers nous. Papa a attrapé notre chien d'une main et avec son bâton, lui a asséné un coup fatal sur la nuque.

J'ai crié. J'ai vu ses yeux exorbités et sa nuque qui pend. J'ai entendu son couinement quand mon père l'a soulevé et qu'instinctivement, il a su qu'il allait mourir. Malgré l'étuve du désert, d'un coup, j'ai eu froid. Une fois mon chien assommé, mon père l'a lâché comme une poubelle dans le précipice. Moi, j'ai eu le réflexe de courir pour voir mon petit chien tomber, se rétrécir jusqu'à n'être plus qu'un point noir cerclé de rouge en bas. J'ai regardé mon père, j'ai vu un monstre et j'ai eu très peur. Je sanglotais, mais il m'a ordonné de me taire. J'ai essayé de

ravaler mes larmes, de me convaincre que rien ne s'était produit, que j'allais retrouver mon chien à la maison. En vain. J'étais effondrée de l'avoir perdu... et d'avoir perdu mon père. Intérieurement, je l'ai renié ce jour-là. S'il était capable d'abattre une bête inoffensive et adorable de cette manière, devant moi, sa petite fille, c'est qu'il était le Mal. Je ne voulais plus être sa petite fille. Je ne l'étais plus, d'ailleurs : je venais de vieillir en un éclair. Comme si j'avais rencontré le Diable et qu'il m'avait effrayée. Définitivement.

*

Avec mon père, ma mère est toujours restée prudente. Elle ne s'est jamais opposée ouvertement à lui. Elle savait qu'il pouvait être un danger pour elle et pour ses enfants. Elle avait peur...

Quand à mon père, en me plaçant chez ma tante, peut-être cherchait-il à m'éloigner de cette ambiance malsaine pour s'empêcher de me faire du mal.

En échappant à Adamou, j'étais finalement tombée dans les griffes de sa sœur. Une solution empoisonnée. Et, comble de l'ironie, Saba m'avait trouvé un mari aussi peu recommandable que mon père. Seulement beaucoup plus riche pour être susceptible de « m'épouser », l'expression employée ici pour dire hypocritement « m'acheter ».

Fixée

J E DORS PROFONDÉMENT. Je dois avouer que je me suis couchée il y a à peine une heure. Il faisait noir mais le coq chantait déjà. Confortablement allongée dans le lit de ma prison dorée, bercée par les rêves que le film regardé cette nuit m'a inspirés, je suis momentanément la douleur. Mais je suis ramenée brutalement à ma situation par Ahmed. Il a pris une chaussure pour me taper. Il n'essaie pas de me réveiller en m'appelant, il me frappe directement, pour être bien sûr d'être entendu. Il souhaite que je prie, que je sois une bonne pratiquante qui se lève à l'aube. Avec ses coups de chaussure, il m'insulte, me traite de tous les noms d'oiseaux, de mécréante surtout. Selon lui, prier est essentiel. Peu importe comment il agit, du moment qu'il prie, il est une bonne personne qui ne sera pas châtiée. Pourtant, je me sens plus croyante que lui. Dieu, moi, je n'ai que lui comme sauveur.

Bien que je tente de faire barrage avec les bras, il atteint mon visage. Je hurle pour qu'il arrête. En vain. Mes cris ne sont jamais suivis d'aucun effet. Ni les autres femmes, ni les voisins – non plus ici – ni les serviteurs ne s'en mêlent. Comme toujours, je me retrouve seule avec mes appels au secours. Je saute hors du lit pour tenter d'esquiver l'offensive mais mon mari, tenace, me poursuit de sa hargne. Je suis toute prête à obtempérer. Il me donne encore quelques coups de pied, pour le plaisir, puis quitte ma chambre. Dans le fond, je crois que tout sert de prétexte : Ahmed me frappe de toute façon. Il éprouve un plaisir évident. Comme d'autres courent pour se défouler, mon mari me bat. Parmi les femmes du harem, je suis la moins obéissante alors c'est sur moi que notre mari se fait les nerfs. Les autres donnent satisfaction parce qu'elles sont dociles, des épouses patientes et attentionnées, des femmes dévouées à leur mari. Elles se félicitent de leur sort, affichent un bonheur mou que je comprends mais qui me dégoûte. En effet, elles mangent à leur faim, elles ne font même que cela, manger. Le luxe des appartements les conforte dans l'illusion d'une belle vie. En plus, maintenant, grâce à moi, elles ont obtenu de quoi occuper leur journée, autre que les pâtisseries.

J'ai supplié Ahmed de m'offrir un lecteur de cassettes et des films. Pour arriver à mes fins, j'ai souligné l'effet lénifiant des projections, j'ai promis que je serais plus calme si je pouvais

me détendre devant un écran. Il a cédé à mes arguments et a rapporté pour tout le monde des télévisions avec lecteurs HS. C'est comme ça que je suis devenue noctambule. Et complètement intoxiquée aux films Bollywood.

Les autres femmes s'organisent des séances pendant la journée mais moi, je trouve la nuit plus appropriée, plus douce, pour regarder des films romantiques. Le ciel étoilé et les mots d'amour que s'échangent les couples contrariés par des méchants (néanmoins plus gentils qu'Ahmed) me remplissent de chaleur, me touchent, me redonnent foi en la vie. Je viens d'avoir douze ans et à mon âge, rien n'est normal. Je ne vais pas à l'école, je suis enfermée à domicile et je veille la nuit devant la télé. Je n'ai pas encore atteint l'adolescence et pourtant je mène l'existence d'une femme. Avec des restes d'immaturation dus à mon ignorance...

*

En me couchant ce soir, je me suis rendu compte que je saignais. Mon drap, humide, se montre sanguinolent quand je rallume. Je panique parce que je ne sais pas d'où vient le sang. Je ne me suis pas blessée aujourd'hui et Ahmed ne m'a pas tapée. C'est entre les jambes que je saigne comme la première fois où mon mari m'a prise de force. Effrayée, j'essaie de nettoyer mon lit et de mettre des serviettes de bain sous moi. Le lendemain, je vais voir la seule copine que j'ai. Aïssa habite dans la rue et quand je suis autorisée à sortir pour m'acheter des vêtements, je passe discuter avec elle. Plus âgée que moi – je l'estime à ses seins déjà très proéminents alors que je n'ai que deux tétons pour l'instant –, elle a fait des études et reste célibataire ce qui lui vaut d'être vue comme une marginale. Une femme, ici, doit nécessairement se marier, sinon elle est rejetée. Gentille et intelligente, je respecte Aïssa et j'écoute ses conseils. Elle peut certainement me renseigner, me dire pourquoi je perds du sang, m'emmener voir un docteur.

L'inquiétude m'a empêchée de dormir, j'ai des cernes quand j'aborde Aïssa. Elle s'alarme à son tour : pourquoi je fais cette tête tourmentée ? Je lui confie les raisons de mon air soucieux. Elle me pose deux trois questions et, soudain, explose de rire. Bien sûr, je me vexe. Elle se moque de mon problème qui à moi paraît grave. Je me lève pour partir. Elle me retient et m'explique sérieusement que ce sang n'est pas le symptôme d'une maladie. Au contraire, il signifie que je ne suis pas stérile. En fait, j'ai mes règles. Depuis hier, je suis une femme. Prête à enfanter... Je ne savais pas. Je ne sais rien. On ne m'a rien appris hormis à supporter la violence en silence. Je ne sais ni lire ni écrire, à peine compter. Je ne connais pas mon corps ni la géographie. Égayée par la nouvelle, Aïssa essaie de m'entraîner dans sa bonne humeur. Mais moi, je suis triste. Elle me dit : « Tu as un mari et maintenant tu vas avoir des enfants. » Précisément, je ne le souhaite pas. Je ne veux pas de lui en père, je ne veux pas de bébés, je veux m'en aller.

*

Un mois plus tard, je suis tombée enceinte mais je ne suis pas consciente de l'être. J'ai bien remarqué avoir grossi. Mais je dévore de telles quantités de nourriture que ma transformation ne me choque pas. Les nausées, j'en ai depuis que je suis mariée à Ahmed. Mes seins un peu maigres avant sont ronds et volumineux. Je me sens fatiguée alors que je ne travaille pas, je dors beaucoup, le jour, et globalement je ne fais rien. Innocente comme toujours, je m'interroge sans plus. Je continue de mener une vie insignifiante qui mêle la fiction la nuit et une réalité sans espoir le jour.

Alors que je suis à six mois de grossesse et de déni, je me lève un matin avec de vives douleurs au ventre. Mon geôlier qui entre comme d'habitude pour me sortir du lit ne me fait aucun effet. Je me sens si lasse, je suis si tordue de douleur que je me fiche bien qu'il me maltraite, c'est secondaire. Il s'en rend compte et mon inertie l'inquiète. Après quelques minutes à me voir amorphe, il finit par m'emmener à l'hôpital.

Là, un médecin veut m'ausculter... Je refuse catégoriquement. Il est hors de question que le gynécologue me touche à cet endroit-là. Ma réaction l'énerve et il s'en plaint à Ahmed qui ne peut rien dire. C'est tout à mon honneur de refuser qu'une main d'homme autre que la sienne se pose sur moi à des endroits intimes. Alors nous quittons l'hôpital en silence et, une fois arrivés à la maison, je l'entends téléphoner. Il invite une femme, un genre de doctoresse qui soigne les gens du quartier.

Une heure plus tard, la femme se montre à ma porte pour une consultation. Elle me salue, s'approche et me demande de me déshabiller. Comme je sens que je peux avoir confiance en elle, je m'exécute. Elle m'explique ensuite qu'elle va me toucher, me palper, pour essayer d'établir un diagnostic. Là encore, je la laisse faire. Je n'ai pas peur. Elle n'est pas ma tante, son sourire prouve sa bienveillance, sa charité. Et elle ne connaît pas personnellement mon mari, elle ne peut pas être une de ses espionnes. Elle me touche partout consciencieusement et, après un moment, elle déclare simplement : « Vous n'êtes pas malade. Vous êtes enceinte, de sept mois ! » Je n'y crois pas. Mais elle ne paraît pas plaisanter. À voir ma tête incrédule, elle répète son diagnostic. Je suis sidérée mais il me faut bien entendre la nouvelle, l'intégrer. Je devrais être ravie mais je suis seulement angoissée. La guérisseuse observe attentivement les effets de son annonce. Elle doit penser : « Pourtant je ne lui ai pas dit qu'elle était malade ! Pourquoi réagir aussi mal ? » Je prends mal l'information à cause d'Ahmed. Elle ne sait pas qui il est, combien il est nocif. Elle ne peut se figurer combien l'idée d'être liée à cet homme, de partager quoi que ce soit avec lui me révolte. Je veux bien avoir un enfant mais surtout pas de lui.

Pourtant... Je n'ai plus d'autre alternative, il est déjà trop tard, pas question d'avorter. Après avoir raccompagné la doctoresse à la porte, mon mari est revenu dans ma chambre. Un sourire lui fend le visage et ses yeux brillent comme jamais. Elle a dû lui parler. Il sait. Il commence par me reprocher d'être « une sacrée idiote », d'être « assez bête pour ignorer une grossesse », d'avoir fait venir un médecin pour rien, d'avoir dépensé son argent pour rien. Je ne répons pas. Chez ma tante, je me suis habituée à l'insulte, à ce qu'on me rabaisse pour mieux me dominer. À la longue, j'ai acquis les moyens de rester stoïque quand on me jette les pires méchancetés à la figure. Ahmed m'écrase et mon silence ne le déboute pas. Il me tient un discours de sadique, des mots avec lesquels il exulte de me faire mal. Il me redit que je lui appartiens et que, dorénavant, je lui suis totalement soumise. Avec un air cruel, il me toise et me balance : « Maintenant, tu vas avoir un enfant, tu ne pourras plus jamais partir, tu es attachée à moi pour toujours. Toi qui voulais t'en aller, c'est dommage, n'est-ce pas ? » Il rit en se tapant la poitrine de la main.

À cet instant, je le déteste si fort que je sens mon cœur éclater de fureur. Je voudrais pouvoir le pulvériser d'un regard. Je crois ce qu'il énonce et pourtant, je voudrais lui donner tort, le mettre au défi. Cette idée que les meilleures menottes – sans clés – à passer à des femmes, c'est la maternité, me fait horreur. Ahmed, comme la plupart des hommes de son espèce, consommateur de femmes pauvres, use de moyens lamentables. Le plus ironique étant que même sans enfants, un grand nombre de ces femmes achetées ne se révoltent pas. Mais au

cas où elles auraient un instant de lucidité et une quelconque envie de partir, elles deviennent mères. Et, au rythme où les époux jouissent de leurs biens, ceux-ci portent fréquemment la vie...

Alourdie, je le suis incontestablement. Mais à aucun moment, je ne me sens clouée parce qu'enceinte. J'essaie de profiter de mon état pour éviter les coups, me faire oublier sexuellement, me faire admettre par les autres femmes. Étant la plus jeune et la moins expérimentée, je compte dans un premier temps sur elles pour m'initier. Mais, à les voir m'adresser des regards méchants quand elles me croisent dans le hall, j'abandonne ensuite tout espoir de sympathiser. Heureusement, pour les trucs de femme, j'ai ma copine Aïssa qui compatit. Elle m'encourage à vivre les derniers mois avant l'accouchement dans la paix, voire dans le bonheur. Quand elle m'entend me plaindre, elle cherche à me rendre optimiste, me décrit les joies de la maternité, souligne ce que je ne vois plus. Elle dit : « C'est formidable d'être mère, pense à ton enfant, c'est ça le plus important. » J'essaie, oui, de penser à mon enfant, de me concentrer sur lui, de le considérer comme un espoir à l'inverse de ce qu'Ahmed voudrait que je pense. Je me prépare aussi à accoucher avec une sage-femme.

Mon mari ne tient pas à ce que j'aïlle à l'hôpital. Peut-être craint-il que je parle ? Je pourrais dire à des médecins ou des infirmières que je suis retenue prisonnière. Que diraient-ils ? Essaieraient-ils de m'aider ? Ou feraient-ils, comme toujours, les sourds-muets ? Dans la ville, d'autres femmes, plein d'autres femmes, doivent endurer une situation similaire.

Au Village, je n'étais pas la seule à être vendue. Et j'ai entendu parler du mois d'août comme de la saison des mariages forcés. Venus de pays étrangers, des types riches débarquent au Village, entre autres, s'installent dans les hôtels et demandent où ils peuvent trouver des filles à marier. Avec leur peau claire, leurs traits fins, leur taille fine et leur silhouette élancée, les Peules comme moi sont les plus recherchées. Il est rare que les visiteurs étrangers ne trouvent pas leur bonheur. Ils ne repartent pas seuls. En réalité, les filles les attendent. Elles sont préparées, dans l'optique du mois d'août, à être fourguées. Le deal parfois a même été déjà conclu à distance. Alors, non, je ne suis certainement pas un cas unique et ici, d'autres jeunes filles sont captives, le ventre rond et le regard brumeux.

*

Une petite fille, Hané, est venue au monde. Je la tiens délicatement dans mes bras et, comme toutes les jeunes mamans du monde, je la trouve magnifique. J'ai beau haïr son père, j'aime entièrement le bébé. Pour moi, elle est MA fille. Lui, le père, de toute façon, il est déçu. Il aurait préféré un garçon pour renforcer son pouvoir. Avec sa collection de femmes, il espère surtout engendrer des héritiers. Parce qu'une fille, si on ne lui trouve pas de mari, elle vous reste sur les bras. Pas longtemps, parce que le père met rapidement les filles inutiles, c'est-à-dire incasables, à la porte. La plupart du temps, elles finissent par se débrouiller pour gagner leur vie. Elles n'ont pas d'autres moyens, elles ne sont pas formées.

Je regarde la fragilité de mon enfant et je prie pour qu'elle ait un bel avenir, plus rose que mon passé. Je conjure pour elle le sort, j'implore Dieu de la protéger. Ahmed a raison, il aurait été préférable qu'elle soit un garçon. Elle serait plus forte, elle aurait la loi de son côté et le droit à la parole. Elle pourrait décider de sa vie, faire respecter ses choix, être indépendante. Elle pourrait aller à l'école, exercer ensuite un métier qui lui plaît. Elle pourrait marcher la tête haute dans la rue, sans voile, libre.

Hané devra faire face à la vie, comme moi, maintenant, je lutte pour ne pas me laisser mourir. J'en ai conscience, parce qu'elle est née fille, il lui faudra du courage et de la volonté. J'essaierai de lui montrer comment on supporte et bientôt, un jour, je le souhaite de tout mon cœur, je lui indiquerai comment on gagne. D'ici là, je vais la protéger, la nourrir, la choyer, lui offrir toute la douceur possible avant qu'il n'y en ait plus. Je n'ai que treize ans mais je suis capable d'être une maman, une bonne mère, comme la mienne qui m'a enseigné les vraies valeurs, la patience, le pardon, le travail, le courage. Ma mère, qui me manque. Ahmed a beau se moquer de moi, de mes gestes, me dire qu'il me préfère en femme, qu'il a l'impression de voir une vache, je suis sereine. Je me moque de ce qu'il peut bien me dire. Il est énervé parce qu'il doit se tenir loin de moi. Je suis réfugiée dans ma bulle avec ma fille.

Les cadeaux

AHMED N'EST PAS RESTÉ longtemps sans me toucher. Dès que Hané a eu deux mois, il a repris ses habitudes de mari agressif. La présence du bébé dans ma chambre ne l'empêche pas de me forcer, de me faire pleurer. Il a recommencé à me violer à la moindre occasion et à me taper, le matin. Mon quotidien avec lui, fait de coups, de brimades et d'amertume, s'est remis en marche trop peu de temps après l'accouchement. À son enfant, Ahmed accorde peu d'attention. Quand il entre dans la chambre, il jette à peine un coup d'œil du côté du berceau. En soi, les enfants, et surtout pas les bébés, ne l'intéressent pas. Pour lui, les enfants sont un concept. Ils sont désincarnés, n'existent pas individuellement. Ils sont une entité qui s'appelle « dynastie ». Le fait que mon mari collectionne les gamins trahit le rapport froid qu'il entretient avec eux. En tout, il en aura trente-trois de plus d'une dizaine de femmes différentes. Il est un géniteur exceptionnel, il se répand partout mais sans amour. Il élargit sa tribu tant qu'il peut. Aucune de ses femmes, et je ne les connais pas toutes, n'utilise de moyens de contraception. Tant qu'elles sont en âge de faire des enfants, il les honore de gré ou de force. Et elles tombent enceintes.

Moi aussi. Tout le temps ! Après Hané, arrivent successivement Kouloua et Moussa, à dix mois d'intervalle chacun. Les pauvres, ils ne gardent pas longtemps le privilège d'être le dernier-né ! Ces naissances rapprochées me distraient, me détournent de mon problème. Mon esprit occupé par la gestion de tous les jours a oublié, momentanément, l'évasion. Bien que je sois aidée pour les tâches domestiques, mon emploi du temps est infernal. Je les allaite tous les trois et n'ai pas de nourrice pour m'aider. Je suis fière de mes trois enfants mais obligée de reconnaître qu'être mère requiert beaucoup de sacrifices. Mes journées se surchargent de détails essentiels, et mes nuits n'en sont plus. Ahmed, lui, se préoccupe davantage de ma progéniture depuis que j'ai donné naissance à un fils. Il admire Moussa qu'il compare à lui. « Aussi beau, aussi noble », dit-il sans deuxième degré en lui souriant. La modestie ne caractérise pas mon mari. Son intérêt pour son fils reste furtif, cinq minutes environ et pas tous les jours.

Ahmed est un homme très occupé. Il possède un immeuble dans lequel il loue des chambres, comme un hôtel. Son business, à l'entendre parler au téléphone, semble juteux. À plusieurs reprises dans l'année, beaucoup de personnes affluent ici et doivent se loger. Ahmed profite de ce besoin, honteusement. Les chambres qu'il propose moyennant des sommes astronomiques sont sordides. Sales et mal entretenues, certaines n'ont pas même l'eau courante, sont pourries par les moisissures et habitées par les rats. C'est la plus vieille femme d'Ahmed, Rakia, qui me l'a dit.

Quand la période des festivités approche, notre mari se montre particulièrement allègre. Il savoure à l'avance le profit, imagine les tas de billets donnés par de pauvres clients naïfs. Dans le salon de son appartement où nous allons dans la journée, le désordre prouve qu'on est en haute saison. Des passeports s'empilent sur un bureau. Le tenancier les garde comme garanties. Je ne peux détacher mon œil de ces passeports. Ils me font envie. Je les désire, je les voudrais pour pouvoir m'en aller.

Moi aussi, j'aime bien ces périodes de l'année parce qu'alors Ahmed disparaît. Une atmosphère de liberté s'installe dans la maison, on entend les femmes chanter, les gamins jouer, hurler en se courant après. L'absence du maître me libère momentanément. Il a tendance à disparaître de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps. Tranquille avec mes enfants, je peux faire venir Aïssa chez moi, nous buvons le thé, prenons un repas ensemble. Le temps s'étire en coton dans lequel je me repose. Ma copine me tient au courant des histoires d'un quartier auquel je ne me sens pas appartenir parce que je suis recluse. Nous bavardons tandis que je surveille Hané, Moussa et Kouloua. Je me rappelle ce dont Ahmed m'a menacée, il y a trois ans, ne plus jamais partir, m'arrimer à jamais. Pour l'instant, l'histoire lui donne raison : j'ai trois enfants et je ne suis pas prête à fuir. Je ne le conçois même pas. Il n'y a aucune possibilité, même en rêve, et maintenant, en plus, j'ai une famille. Je me suis résignée.

Aïssa essaie de me faire rire en me racontant des anecdotes. Elle me rassure avec son rire clair et ses paroles optimistes.

Les absences d'Ahmed ne comportent pas que des avantages. Avant de partir, il a l'habitude de nous donner à toutes de l'argent pour que nous achetions à manger. Les premiers temps, les billets qu'il nous laisse suffisent largement à nous nourrir. Mais ses séjours hors de la maison s'allongent et il ne prévoit plus. Moi, je ne suis pas douée avec l'argent. Je sais un peu compter mais mal alors je ne gère pas. Je dépense toutes mes économies en une semaine. Je suis gourmande et un des traiteurs de la rue cuisine un plat délicieux : du riz avec des morceaux de mouton. D'autres vendent du couscous ou du poulet mariné. J'envoie la servante acheter aussi des pâtisseries. Manger est une des rares occupations possibles ici.

Alors, à cause de la négligence d'Ahmed et de mon sens déplorable de l'argent, je me retrouve avec mes enfants dans une situation désagréable. Plus de quoi manger. La servante vient me voir pour prendre la commande, mais je suis contrainte de la renvoyer chez elle. Les petits se mettent à pleurer, et moi avec eux. Mon orgueil dans ma poche, je demande de l'aide aux autres femmes. Mais elles me répondent, accablées, qu'elles n'ont plus rien non plus. Elles viennent de terminer leurs réserves de nourriture, elles s'inquiètent aussi pour leurs rejetons. Bref, la maison entière crie famine. J'en veux à notre époux qui s'en va et nous laisse sans se

soucier de nous. J'en veux à ces femmes qui sont dans l'incapacité de me rendre service depuis que je suis arrivée. J'en veux à la vie.

Motivée par ma faim et celle de mes enfants, je sors trouver Aïssa pour lui confier mon malheur. Elle me prépare immédiatement un panier de riz et de poulet à rapporter. Au cas où Ahmed tarderait, elle va parler à un des épiciers de la rue, un ami : « Ne t'inquiète pas, Fatima, je vais lui dire que ton mari est un homme riche et qu'il viendra le payer, il me connaît, je te connais, il te fera crédit. » Mon amie me sauve encore une fois.

*

Ahmed est revenu cinq jours plus tard. Il a semblé surpris par nos remarques comme s'il s'étonnait que nous ayons eu faim. Il n'aurait pas reconnu ses torts directement. Par contre, il a rapporté des cadeaux pour nous, ses femmes, comme s'il savait qu'il avait fait une erreur. D'un beau sac de voyage en cuir, il sort des bracelets, des colliers et des boucles d'oreilles en or, il nous les tend sans un mot. Il joue au prince, je le vois bien. J'accepte ses présents, je le remercie.

Au Nigeria où il fait aussi des affaires, il prend l'habitude de m'emmener avec les enfants. Nous résidons dans une maison spacieuse, à Kara-Kara à quelques centaines de kilomètres à l'est de Lagos, la capitale. Un barbelé entoure la propriété gardée par un couple charmant qui vit dans une petite maison à l'entrée : Moumouni et Zoulaha m'aident à m'occuper des enfants quand je séjourne là. À part les deux gardiens, je découvre d'autres femmes. Elles habitent dans la maison et sont officiellement unies à Ahmed.

Après moi, dans son pays, il en a épousé deux de plus, transgressant ainsi la loi qui l'autorise à n'avoir que quatre femmes. Ici, encore deux supplémentaires, ce qui lui fait, en tout, un harem de huit têtes ! Insatiable mari. Dans la maison de Kara-Kara, il m'abandonne, comme il le fait dans la résidence principale, avec trop peu d'argent de poche pour subvenir à mes besoins. L'une de ses épouses locales répète sans cesse : « Il est parti parce qu'il fait du business. » Elle savoure le terme « business », le prononce comme s'il était magique et mystérieux. En tout cas, il donne tous les droits à Ahmed. Ici non plus, les femmes ne se rebellent pas. Avec quelques grammes d'or, l'époux neutralise toute velléité de mutinerie. À Kara-Kara, il met des semaines à regagner le nid. Alors, les bijoux pour compenser débordent de son sac et les femmes hurlent de joie.

Les enfants, je le vois bien, préfèrent être ici dans le jardin avec les gardiens qui les font jouer que dans la ville d'Ahmed, où ils sont confinés. En ce qui me concerne, les deux endroits se valent, appartiennent à Ahmed, sont synonymes d'enfermement. Je ne le supporte plus lui et ses violences. L'envie de le quitter monte en moi comme un volcan. Le son de la fuite se fait assourdissant, pressant. Je ne peux plus l'étouffer.

Et il explose lorsque, rentrée chez lui, je visionne un film indien dont l'histoire produit en moi une révélation. Il s'agit d'une jeune femme qu'on a mariée de force. Elle éprouve haine et mépris pour son vieil époux qui lui fait subir toutes sortes de violences. D'abord effondrée, au bord du suicide, elle rencontre par la suite un sage qui la convainc de s'évader. Ce qu'elle fait. Son mari la poursuit mais elle parvient à le semer et à se mettre sous la protection d'un homme beau et riche dont elle tombe amoureuse. Le sauveur se bat avec le méchant mari, gagne et épouse l'héroïne. Je suis bouleversée par les images de la jeune femme qui réussit à s'échapper.

Son malheur résonne en moi et son courage m'exalte. Alors qu'elle est coincée, sans espoir de dévier son destin, elle brave la loi. Bien que, face à son mari, elle soit faible, sans ressources, elle sort victorieuse du combat. Mon cœur s'agite, je suis envahie par une énergie fulgurante qui atteint mon cerveau. Il ne s'agit certes que d'un film, d'une fiction, mais qui matérialise la possibilité de fuir. Il est concevable d'échapper à sa situation, aussi désespérée soit-elle. Bollywood vient de diffuser en moi une brise, un vent chaud de liberté, qui ne cessera plus de m'agiter, de renverser à l'intérieur les derniers obstacles à mon émancipation.

À partir de ce moment, je ne cesse de réfléchir à la manière de m'échapper de cet enfer doré. J'essaie d'inventer un mode d'évasion qui soit le plus sûr possible. En trois ans de films bollywoodiens, j'ai gagné en ruse, en prudence et en audace. Au contact d'Ahmed, dans la continuité de ma tante, j'ai appris aussi. À me taire, à être sournoise, à être rouée. Et surtout, je garde mon calme, je résiste à la panique, je me force à être rationnelle, logique.

D'abord, je pense qu'il me faut trouver un passeport pour sortir du pays et voyager à ma guise. Étant donné le peu de contacts que j'ai avec les gens, j'abandonne l'idée d'en acheter un. Par contre, je peux le voler. Régulièrement, à la maison, Ahmed entasse des passeports sur son bureau et dans ses tiroirs. Il me suffit de me servir... Et pour que ça marche, il faut que je déniche le bon passeport, celui où la photo me ressemblera, où la fille aura à peu près mon âge et mon visage. Ça peut prendre du temps. Mais être patiente, je n'ai que ça à faire, alors...

Chez Ahmed, dès que je le peux, dès que la maison s'est vidée, je me faufile dans le salon et j'examine très vite les passeports un par un. Je mets des mois à mettre la main sur une perle. Cette fois, c'est bon, sur la photo, la fille pourrait être ma cousine ou ma sœur. Enfin, je vais pouvoir m'en aller. Je dérobe le passeport que je cache dans mes vêtements. Je suis si excitée que je ne dors plus la nuit et me montre extrêmement gaie. Les enfants se rendent compte que leur maman est contente et les autres femmes m'observent, sceptiques. J'ai décidé de soumettre mes plans à Aïssa pour qu'elle puisse faciliter mon envol.

Mais Ahmed me fait savoir que nous retournons, pour la cinquième fois en six mois, à Kara-Kara. « Des affaires importantes », explique-t-il pour justifier que nous partions le soir même. Peut-être, pour moi, sera-t-il plus facile de fuir du Nigeria, qui est plus proche du Niger que le Moyen-Orient. Et puis, au Nigéria, il y a les gardiens qui pourront prendre soin de mes trois enfants, alors qu'ici les femmes d'Ahmed n'en ont cure. Je prépare les bagages dans lesquels je dissimule tous les bijoux offerts et le passeport volé. Le changement soudain de programme ne gâte pas mon enthousiasme. Je suis sûre de moi : je vais partir. Peu importe d'où et où.

Contretemps

M ALGRÉ MES PLANS, l'imminence de mon départ, je me sens très fatiguée en arrivant au Nigeria. Peut-être la perspective de quitter mes enfants... J'ai beau me rassurer, me jurer que je reviendrai plus tard les prendre, je suis profondément triste à l'idée de les laisser là. Je pourrais m'évader avec un de mes gamins, mais avec trois, je suis sûre que nous nous ferions prendre. Et il n'est pas question que je choisisse l'un des trois. Alors je suis résolue à décamper seule, malgré le mal que je ressens, mon cœur qui se pince quand je les regarde, qu'ils me font de grands sourires innocents.

Je me traîne tant que je commence à me demander si j'ai les forces nécessaires à mon projet. La dernière fois que j'ai éprouvé un tel épuisement, c'était... quand j'étais enceinte de Kouloua !

Obnubilée par mon avenir, je n'ai pas perçu mon présent. En effet, je suis enceinte. Je ne sais pas à quel stade de grossesse je me situe mais, apparemment, j'attends un quatrième enfant. Cette prise de conscience me transperce et m'alourdit d'un coup. Pas maintenant, pas possible, pas un autre, pas attendre. Les signaux se bousculent dans mon esprit. J'ai déjà trois enfants d'un homme que je n'aime pas. Et il faudrait maintenant en attendre un autre que je laisserais aussi ? Reporter ma fuite ? Perturbée par l'information, je tente de m'apaiser, de voir clair.

Je ne peux pas garder cet enfant. Il me faut trouver un moyen de m'en débarrasser en secret. De peur que la nouvelle ne se répande, j'évite de faire venir un médecin qui me dirait à combien de mois je suis. Je discute le plus souvent possible avec Zoulaha, la femme du gardien, et j'amène dans la conversation, subrepticement, des histoires de maternité et d'avortement pour la faire parler. Comme elle est bavarde, elle me lâche dans un flot de paroles des informations précieuses. Je suis au courant, grâce à ses indiscretions, de la vie intime d'une dizaine de femmes au moins ! Elle me confie qu'une telle s'est fait avorter parce que l'enfant n'était pas de son mari – avec lequel elle n'avait pas couché depuis un an –, qu'une autre de ses

amies a eu recours à la faiseuse d'anges pour ne pas mettre sa santé en danger avec un énième enfant... Tous les cas de figures me sont présentés soigneusement par Zoulaha.

Sauf le mien. Dans tous ses récits, il n'a jamais été question d'une femme voulant échapper à son mari. À Kara-Kara, ça ne se fait pas plus que chez Ahmed. Quand on a un mari, on le garde. Au pire, on lui ment, on se débrouille pour ne pas lui faire d'enfants, mais on reste avec lui. C'est la loi, l'usage. Y contrevenir peut déclencher la foudre. Mais moi, je m'en fiche parce que je suis morte il y a longtemps.

J'ai déjà quinze ans, je ne peux pas rester dans un sarcophage, je veux reprendre ma vie. Dans toutes les femmes qu'elle me cite, elle insiste sur une qui aurait eu recours à l'avortement plusieurs fois, et qui est devenue tristement célèbre pour ça. Je retiens ce nom dans l'intention de rencontrer la dame à la mauvaise réputation dès que possible.

*

En fait, Rabi vaut mieux que sa réputation. Souriante et accueillante malgré la honte à laquelle on l'a condamnée, elle me fait le récit de sa vie. Comme elle n'est pas mariée, elle subvient à ses besoins en couchant à droite à gauche avec l'épicier, le chauffeur de bus... et tombe naturellement tout le temps enceinte. Elle voudrait pouvoir utiliser des contraceptifs mais elle n'en trouve pas, c'est interdit. À défaut, elle dit utiliser « la pilule du lendemain » qui n'en est pas une. C'est sa manière humoristique de désigner un truc qui ne la fait plus rire, l'avortement. Elle va m'aider. Je veux savoir comment elle fait ça, avec qui. Je suis pressée.

C'est le docteur Samba qui se charge de tout. Il travaille officiellement à l'hôpital central et Rabi a toujours été contente de son travail. Il respecte la discrétion et, en plus, dit-elle, « il est très humain ». Son unique défaut, ajoute-t-elle, c'est de « prendre cher ». Moi, l'argent, je m'en moque, ce n'est pas un problème. Ahmed m'en donne et puis, au pire, j'ai avec moi l'or des bijoux. Elle me parle du docteur Samba comme d'un philanthrope qui prend de son temps, en plus de son travail à l'hôpital central, pour aider des femmes en détresse. Ainsi il arrondit ses fins de mois, il le mérite. Il officie chez lui, dans sa baignoire, explique Rabi. À l'hôpital, compte tenu de l'illégalité de l'activité, c'est impossible.

Parce que je suis dans l'urgence, je me soucie peu des conditions de l'avortement. Je me doute que, pour cela, il n'y a pas de confort puisqu'il n'y a pas d'autorisation. Je demande le minimum, rester en vie pour pouvoir m'en aller. La pauvre Rabi, elle aussi, doit retourner se faire avorter alors elle propose de m'emmener. Nous irons d'abord à l'hôpital pour une simple consultation avec le docteur Samba. Et ensuite, l'opération elle-même se fera dans sa maison. Rabi va s'occuper de prendre rendez-vous avec le bon docteur.

Ahmed étant absent, je suis libre d'entrer et sortir. Et depuis quelques semaines, en vue de mon départ définitif, je lui donne l'habitude de sortir plus souvent, sous prétexte de faire des courses, et je tarde, exprès, à rentrer à la maison. J'espère ainsi retarder l'alerte le jour J. Si j'ai coutume de prendre mon temps, personne ne s'alarmera en ne me voyant pas revenir. Je passe chercher Rabi et nous nous rendons, en taxi, à l'hôpital où nous attend le gynécologue.

Lequel me fait très mauvaise impression. Non qu'il soit impoli ou désagréable. Il serait plutôt mielleux. Mais il est sale, débraillé, dégoûtant. Le col de sa chemise blanche qui dépasse de sa blouse s'est coloré sous l'effet de la crasse et son pantalon gris est parsemé de taches. Ce qui me rebute le plus, ce sont ses cheveux sales et emmêlés, sa barbiche qui pendouille et l'ongle du petit doigt de sa main droite, exceptionnellement long, avec lequel il se cure l'oreille tout en s'adressant à nous. Il me fait allonger sur la table et m'ausculte pendant que je réprime

ma nausée. Après quelques minutes, il m'autorise à me rhabiller et me fait asseoir en face de lui. « Vous avez atteint les cinq mois de grossesse, commence-t-il, mais je peux encore quelque chose pour vous, moyennant finances. » J'acquiesce et relève mes manches pour lui montrer les gros bracelets dorés que je porte aux poignets. Je remarque la lueur dans ses yeux et me sens soulagée. Je m'estime tirée d'affaire, je suis sûre de pouvoir me faire avorter. Cette fois, j'ai les moyens de résoudre mon problème, j'ai le médecin et l'argent pour le payer. Je serre la main de Samba, nous venons de passer un accord. Nous avons pris date, le week-end qui suit.

*

Non seulement je ne m'inquiétais pas, mais j'avais hâte que ce soit fait. Alors le jour dit, avec Rabi, je n'ai pas hésité à traverser la ville et à me rendre dans une zone défavorisée et dangereuse. Les enfants jouent nus dans la rue au milieu des chiens errants et des bouts de tôle. Les maisons, rudimentaires, précaires, en disent long sur le niveau de vie du quartier. Parmi cette exposition de logis de misère, une maison propre, fraîchement repeinte en rose et vert, se dresse fièrement. On dirait presque qu'elle nargue les autres baraques, n'existe que pour faire ressortir leur pauvreté. Le spectacle tient à la fois du comique et du tragique.

Le « palais » – comme l'appellent les habitants – appartient justement au docteur Samba. Je suis un peu choquée de voir combien il est riche. Ce n'est pas tant qu'il soit si nanti qui me trouble mais la manière dont il y est parvenu, en avortant à la chaîne à un prix élevé. Ce sont les ventres de femmes malheureuses qui lui rapportent autant. Il exploite leur souffrance, en tire un profit immense qu'il ne rougit pas d'exhiber, en plus.

Quand j'émetts ces doutes sur le faiseur d'anges, Rabi s'énerve. Elle me répond sèchement que si j'ai une autre idée que Samba, je ne me prive pas de lui en faire part. Elle a raison. Je ne suis pas en situation de faire la difficile ou d'avoir des problèmes de conscience. Alors je lui demande pardon et lui dis, enjouée : « Allons-y, entrons dans la belle maison. » En fait, maintenant, je ne suis plus du tout dynamique. J'ai trop peur pour cela. Je n'ai plus confiance. Remettre mon ventre entre les mains sales d'un homme cupide et malhonnête me fait froid dans le dos. Rabi, moins sentimentale que moi, habituée à cette adresse lugubre qui m'effraye, m'entraîne dans son sillage.

En tout, dans la maison de l'humaniste, nous voyons une quinzaine de femmes de tous les âges. Trois d'entre elles attendent, comme nous, dans l'entrée. Les autres sont allongées dans les quatre chambres que dessert le couloir. Une grosse femme en boubou clinquant, qui doit être l'épouse du gynécologue, nous fait patienter dans un coin. Tandis que nous attendons sagement, une femme passe sur un chariot poussé par un médecin. Elle pleure de douleur et les draps sous elle sont ensanglantés. L'image ne me plaît pas du tout. Ma peur ne fait que s'intensifier.

C'est Rabi qui entre la première dans la salle de tortures. Je l'embrasse au moment où Samba l'appelle, je lui souhaite bonne chance. Et je trouve le temps long pendant qu'elle est là-dedans en train de se faire charcuter. J'essaie de comprendre comment il peut enlever le bébé du ventre. J'ai entendu plus jeune des histoires horribles là-dessus. Les avorteurs commenceraient par démembrer le bébé pour le sortir plus facilement. Les récits les plus terrifiants circulaient sur les méthodes d'avortement, certainement pour dissuader les femmes de les suivre. Pour tromper mon angoisse, je discute avec une jeune femme à côté de moi qui, comme Rabi, est déjà passée par là. Elle en parle comme d'un acte banal, insignifiant. Elle me dit, et ça me frappe : « On oublie vite jusqu'au prochain. »

Je découvre aujourd'hui à quel point les femmes, pour survivre, sont forcées de percevoir comme anodins des événements épouvantables. En fait, qu'on soit si nombreuses à devoir se

faire avorter et que certaines d'entre nous le subissent plusieurs fois ne me rassure pas. Au contraire, ça me terrifie. À un moment, la fille se met à chuchoter, elle me confie que Samba parfois demande plus que de l'argent. Si une patiente a le malheur de lui plaire, il exige qu'elle couche avec lui sinon il ne l'avorte pas. La fille me décrit par le menu ce qu'il a fait à l'une de ses copines et conclut que, depuis, elle n'a plus jamais laissé un homme l'effleurer. Je croise les doigts pour que Samba ne me trouve pas à son goût.

Totalement comateuse, Rabi vient de sortir de l'ancre et elle est amenée dans une des chambres où les femmes opérées sont entassées. Il m'est impossible de lui parler parce que Samba m'emmène, il n'a pas de temps à perdre, il doit rentabiliser son samedi. La pièce, une grande salle de bains qui remplace la salle d'opération, est un capharnaüm. Des tissus souillés jonchent le sol, des instruments en fer blanc et rouge s'enchevêtrent dans le lavabo ; et dans la baignoire, c'est pire, des traînées cerise donnent l'impression qu'un film d'horreur a été tourné ici. Du sang partout, jusque sur le bout de la barbe de Samba. Et dans ses yeux aussi, en reflet. Peut-être que je vais mourir dans cette baignoire. Dieu seul sait... Je prie, je m'en remets au sort, je me raisonne pour ne pas me mettre hors de portée de cette seringue anesthésiante que tient le vilain docteur.

*

Quand je me suis réveillée, j'étais couchée sur un matelas à côté de Rabi. À moitié endormie, elle murmurait des paroles incompréhensibles. Elle semblait très nerveuse dans son demi-sommeil et des gouttes de sueur perlaient à son front. Pour lui parler, j'ai cherché à faire un mouvement sur le côté. Une douleur aiguë dans le ventre m'en a dissuadée. Je crois être restée quelques heures comme ça, à côté de Rabi. Et puis, quand je me suis sentie plus vaillante, j'ai aidé mon amie et nous sommes reparties comme nous étions venues. Seulement plus légères d'un enfant et de quelques billets.

Dans la voiture, Rabi ne paraissait pas avoir repris complètement ses esprits. Elle continuait de divaguer, de me tenir des propos obscurs. J'ai mis son état sur le compte de l'anesthésiant qui devait toujours agir. Mais au moment de l'embrasser, devant chez elle, j'ai senti la chaleur de ses joues. Elle avait de la fièvre, voilà pourquoi elle délirait. Je lui ai conseillé de se reposer et de faire venir un médecin si la fièvre ne passait pas. Elle m'a regardée bizarrement, m'a dit merci et a disparu derrière la porte. Je suis rentrée chez moi, immensément lasse et vaguement soucieuse. Ahmed n'était pas là, j'ai pu dormir.

Deux jours plus tard, j'ai appris par Zoulaha que Rabi était décédée. Tout le monde était au courant qu'elle n'avait pas survécu à un avortement. La gardienne, ignorante de mes liens avec la morte, me livrait des détails que je ne voulais pas connaître. Rabi avait été victime d'une infection qui s'était généralisée. Je la revoyais amorphe sur le matelas immonde de Samba. J'avais envie de pleurer de rage. Son regard en descendant du taxi m'avait prévenue qu'elle allait mourir. Mais moi, je n'avais pas compris qu'elle était en danger. Je n'avais rien fait pour elle. Ça aurait pu être moi.

Au revoir, mes enfants

FINALEMENT, il a fallu rentrer au Moyen-Orient. Outre son business qui l'appelait, Ahmed estimait que je prenais un peu trop de liberté à Kara-Kara. J'étais moins surveillée. Il avait pris des appartements à l'autre bout de la ville pour ses deux autres femmes et il connaissait assez les deux gardiens pour s'apercevoir qu'ils m'aimaient bien et ne me dénonceraient pas. En quittant le Nigeria, il m'a fait comprendre que nous ne reviendrions pas tout de suite. Comme moi, il préférait y vivre mais ses affaires et la prudence voulaient que nous restions dans son pays. Il me fallait encore modifier mes plans. Là-bas, pour m'aider à m'enfuir, j'aurai Aïssa, un véritable joker, une alliée précieuse. Mes enfants regrettaient de quitter le couple de gardiens mais j'essayais de les consoler en leur disant qu'ils les reverraient bientôt. J'en étais certaine. Dès que je quitterais la maison, Ahmed déposerait nos enfants au Nigeria.

Ils sont petits, ils ont besoin qu'on s'occupe d'eux, qu'on les aime quotidiennement. Je suis anéantie à l'idée de les quitter. L'aînée, Hané, montre déjà un sacré caractère. Têtue, elle n'obéit pas facilement et provoque les adultes qui essaient d'avoir autorité sur elle. Elle a de beaux yeux et le nez fin de son père. Kouloua est plus facile, plus rêveuse aussi. Contrairement à Hané, elle ne parle pas mais explore tous les espaces qui s'offrent à elle. Le petit dernier, Moussa, est le bébé le plus souriant que j'ai eu. Si gracieux que les épouses d'Ahmed me l'envient. Depuis sa naissance, il n'a presque jamais pleuré. Il vous regarde et rit. Même Ahmed, qui a l'habitude d'ignorer ses filles, se laisse toucher par les risettes de Moussa, le bébé star. Je me suis posé la question mille fois de les abandonner. J'ai pleuré dans mon lit, la nuit, en imaginant les enfants demander où est leur mère. Mais ma décision est irrévocable. Je l'ai longuement mûrie, au fil des souffrances administrées, des viols, des humiliations. Les chaînes posées autour de mon cou, mes chevilles, et mes poignées seront bientôt défaites.

Ici, j'ai continué de sortir et de rentrer tard, de faire bouger le cadre pour m'évaporer plus discrètement. Avec Aïssa, nous avons tout organisé. Parce qu'elle vit en marginale, elle connaît des types un peu louches, susceptibles de m'accompagner à l'aéroport et de me trouver là-bas

un billet d'avion rapidement. Tout est prêt pour mon départ. J'ai prévu d'atterrir au Nigeria pour atteindre le Niger par la route. Après, je verrai...

*

Ce matin, je me réveille trop tôt. J'essaie de ne pas quitter mon lit pour ne pas susciter des soupçons chez Ahmed qui connaît mes habitudes. J'écoute les oiseaux et, dans ma tête, je leur réponds. Bientôt, je vais être libre comme eux. Il fait beau, le soleil se montre à travers les persiennes. Le jour m'attend pour me sauver. Hier soir, alors que Ahmed dormait déjà avec l'une de ses concubines, j'ai rassemblé mes bijoux et je suis allée dans son bureau emprunter quelques dollars en liasses, que je ne lui rendrai jamais. J'ai rangé tout ça sous une tablette de maquillage, dans un vanity-case avec lequel j'ai l'habitude de voyager. J'ai préparé une petite valise qu'à 23 heures j'ai déposée devant la porte de la maison. Aïssa m'y attendait pour la récupérer et la garder chez elle aujourd'hui.

J'ai dit à Ahmed que ma tante est en ville et que je vais la rejoindre dans le centre. Je sais pertinemment qu'il ne tentera rien pour m'en empêcher. Il craint Saba. C'est une femme de tête que les hommes respectent ici. Elle connaît leurs vices, leur passé, elle peut les faire taire. Alors la simple évocation de ma tante suffit à faire peur à Ahmed. Depuis que j'ai compris ça, j'en profite. J'invente des coups de fil avec elle et des avis qu'elle aurait sur telle ou telle chose pour influencer mon époux. Ahmed pense que je serai avec elle cet après-midi alors que je serai en train de m'échapper. J'apprécie l'ironie de mon mensonge.

Je me suis habillée en noir, j'ai de longues boucles d'oreilles en or, et le reste m'attend dans mon vanity-case que j'ai dissimulé dans le placard de l'entrée pour le prendre au dernier moment, avant de fermer la porte. J'ai pris mon petit déjeuner avec les enfants, comme tous les matins. Ils ont bon appétit, ça me rassure sur leur santé. Je les regarde fixement, je veux leur image avec moi, vivante, alors je la capture maintenant. Je me fais belle, je ne veux pas rater ma sortie. Je téléphone à Aïssa pour qu'elle passe le message à mon escorte. Ça y est, je traverse l'entrée, d'un pas souple, aussi légèrement que si j'allais revenir tout à l'heure. Bizarrement, Moussa se met à pleurer en me suivant. Je ris et lui fais des baisers. Je répète mécaniquement : « Ne pleure pas, mon ange, maman revient. » Mes paroles, trop peu sincères, ne l'apaisent pas. Il s'accroche à mes jambes en criant. Je ne dois surtout pas craquer, ne pas pleurer avec lui, ne pas changer d'avis. Ahmed qui travaillait tranquillement dans le salon apparaît dans l'entrée, attiré par les hurlements de Moussa. Il fronce les sourcils en nous regardant. Je tremble. Il s'approche lentement, je baisse les yeux vers mon fils. Ahmed se penche et le prend dans ses bras. Il lui caresse la tête et lui parle pour le calmer. Ils s'en vont comme ça vers le salon. Je reste deux secondes seule dans l'entrée, émue, transie, la voix de mon fils dans l'oreille. Puis je reprends mes esprits, je réagis, je récupère le vanity-case et claque la porte derrière moi.

Chez Aïssa, deux types m'attendent avec une voiture et des armes dans la poche au cas où ma fuite tournerait mal. Ma copine me sert un thé tout en me faisant une multitude de recommandations. En passant sa porte, je me suis effondrée. Je pleurais de laisser mes trois enfants mais aussi de soulagement. Enfin, je suis dehors. Tant que je n'aurai pas quitté ce pays, je ne serai pas en sécurité. Je me hâte, serre Aïssa chaleureusement dans mes bras, la remercie pour tout ce qu'elle a fait pour moi et grimpe dans la voiture de mes acolytes.

Ils ont comme consigne de se dépêcher. Je dois quitter le territoire, c'est urgent. Je les paye grassement pour leur rapidité. Ils ont des mines patibulaires et si Aïssa n'avait pas

confiance en eux, je ne les suivrais pas. Ils conduisent vite, en slalomant dans le trafic. Je me suis allongée à l'arrière du véhicule. Je préfère ne pas prendre le risque que l'on me voie. Je reste cachée, je porte des lunettes de soleil que je ne compte pas ôter tout de suite. Quand nous arrivons à l'aéroport, je ne sors pas de la voiture. J'attends patiemment que les deux hommes se procurent pour moi un billet d'avion. Ils ont mon passeport et des contacts étroits avec des gens aux guichets. En filant un billet, ils peuvent obtenir n'importe quoi, ou presque.

Ils ne tardent pas à revenir avec le billet à la main. Mon vol est annoncé dans trente minutes, j'ai juste le temps pour l'enregistrement. Nous sommes convenus avec les types qu'ils ne quitteront l'aéroport que quand mon avion sera dans le ciel, pas avant. On ne sait jamais. J'ai peur que Saba appelle à la maison ou que quelqu'un m'ait vue monter dans la voiture tout à l'heure. Je ne suis pas encore rassurée.

En m'approchant du guichet, je jette des coups d'œil furtifs tout autour de moi. Je veux être certaine de n'être pas suivie. Je donne discrètement quelques billets à mes compagnons pour les services rendus et je marche sur le tarmac jusqu'à la passerelle. Quand l'hôtesse me salue, je lui souris, encore crispée. Par le hublot, je m'attends à voir débarquer des policiers menés par Ahmed. Mais rien ne se produit. Le pilote nous souhaite la bienvenue, sa voix est douce et confiante. Il dit que le ciel est clair, que la voie est dégagée, il annonce un bon vol. Je veux le croire. Je me mordille les lèvres, encore. Je boucle ma ceinture et je ferme les yeux. Nous allons décoller. Je respire.

Mon or

MALGRÉ LA FATIGUE de mes émotions, je n'ai pas pu dormir dans l'avion. Je pense à mes enfants, abandonnés, qui se réveilleront demain matin sans leur mère. Et je réfléchis à la suite des opérations. Je ne sais pas encore quoi faire. Je serre mon vanity-case entre mes pieds. Il y a mon avenir dedans. L'arrivée à l'aéroport de Lagos se passe bien. On me contrôle, on me laisse passer avec mon vrai faux passeport. Bizarrement, je ne me sens pas coupable pour la fille dont j'ai piqué les papiers d'identité, ni pour Ahmed qui a peut-être eu des problèmes étant donné qu'il n'a pas pu restituer le passeport à sa cliente. Mais quand on n'a pas le choix, on oublie d'être fautive. Seul l'objectif importe, la liberté.

J'ai intérêt à quitter Lagos et le Nigeria en général. Les femmes seules y sont en danger. C'est le territoire de trafiquants en tout genre, qui n'ont pas grand-chose à perdre et tout à gagner. Et ce, par la violence qui constitue la seule règle à suivre. À chaque coin de rue, on peut se faire égorger pour un dollar. Dans la capitale, certains adultes sont défoncés à l'alcool et à l'héroïne quand les enfants, eux, sniffent des solvants. Le spectacle n'est pas réjouissant et ne donne pas envie de s'attarder. Heureusement, je connais un peu le Nigeria pour y être venue avec Ahmed et j'ai le bonheur d'être une femme noire ; une chance, donc, de rester en vie.

Avant de laisser cette ville derrière moi, je me fais faire dans ce quartier derrière l'aéroport un nouveau passeport tout neuf, avec mon vrai prénom, Fatima, mais un faux nom.

Ensuite, je cherche un bus collectif, pas trop cher, qui puisse m'emmener à la frontière nigérienne. Il y en a qui partent toutes les dix minutes. Une fois dedans, je me sentirai plus tranquille, sûre de regagner mon pays. Je m'installe au fond du bus et demande au chauffeur de me réveiller quand nous aurons gagné la frontière. En deux minutes, je m'endors. Je rêve de mes enfants, je vois Ahmed avec ses sourcils froncés et le docteur Samba avec sa barbiche diabolique, je pleure dans une chambre chez ma tante et dis au revoir à ma mère pour la énième fois. Nous brinquebalons sur la mauvaise route mais les cahots ne m'extraient pas de mon sommeil profond. C'est la douane nigérienne, dans un village à cinquante kilomètres de la

frontière, qui me sort violemment de mes songes. Ils vérifient les identités et les bagages. Ils sont censés contrôler ce qui sort du pays, disent-ils en nous faisant descendre du bus. Il fait chaud sur la route sablonneuse et leur contrôle prend trop de temps. Quand c'est à mon tour de montrer mon passeport et mes valises, je ne frémis pas. Pour moi, je suis en règle alors je ne risque rien.

Deux hommes dont l'un a les yeux injectés de sang regardent attentivement mon passeport, puis mon visage. Ils vont de l'un à l'autre plusieurs fois, au point de m'inquiéter de la ressemblance entre la fille et moi. Finalement, ils referment le passeport et m'ordonnent de sortir toutes les affaires de ma maigre valise. Je m'exécute sans dire un mot. Ils saisissent ensuite le vanity-case et me demandent de l'ouvrir. Avec la clé que j'ai accrochée autour de mon cou, je retire le cadenas. Sur l'étage supérieur, j'ai rangé des cosmétiques, des fards à paupière, des rouges à lèvres, des crayons... Mais les douaniers ne se contentent pas de cette exposition d'ustensiles de maquillage. Ils veulent examiner l'étage inférieur.

J'ai conscience que la clé ne me rend pas service en l'occurrence. Ils peuvent légitimement s'interroger sur le fait que je ferme avec un cadenas ma mallette de maquillage. Le temps de réfléchir, je joue deux minutes l'idiote qui ne comprend pas ce qu'on lui dit. Et puis, je suis bien obligée de retirer le casier et leur montrer les bijoux. À leur vue, ils se pétrifient. Autant d'or au millimètre carré ! Je perçois un léger tremblement chez les deux. Et puis ils se regardent. C'est là que je déchiffre leurs intentions.

Du pays d'Ahmed, on m'a laissée sortir avec de l'or. Là-bas, c'est normal et autorisé. Les femmes circulent souvent avec des kilos d'or sur elle. Mais ici, au Nigeria, les femmes sont pauvres, les hommes aussi, et l'or demeure un métal extraordinaire et peu fréquent. Alors les deux types le confisquent, sous prétexte qu'il ne m'est pas permis de voyager avec autant d'or. Je m'insurge contre leur décision, je demande à parler à leur chef, je perds mon calme. Mais ils m'opposent un sourire narquois, me répondent que ce sont eux les chefs, et exigent que je remonte avec mes valises dans le bus. Je refuse. Ils m'ont pris mon bien mais moi, je ne partirai pas sans. Impossible. Et je suis libre de mes mouvements. Je n'ai peut-être pas le droit de me promener avec de l'or mais j'ai le droit de me promener, ou pas. Au bout d'un moment de résistance, ils s'en vont avec mes bijoux jetés dans un vieux sac en plastique, me laissant là, en panique et en colère. Je suis choquée, je viens d'être volée. Et je ne peux pas corrompre mes voleurs sans l'or qu'ils m'ont pris. Écrasée par l'événement et le soleil, je ne bouge pas pendant quelques minutes. Puis je vais me mettre à l'ombre et prendre un thé à une petite échoppe. La femme qui la tient n'a pas vu la scène avec les douaniers. Alors je lui raconte et lui demande où je pourrais trouver de l'aide pour récupérer mes bijoux. Compatissante, la dame me conseille de me rendre à l'ambassade du Niger et elle m'explique où elle se trouve.

Là-bas, on me fait attendre un bout de temps dans un couloir inhospitalier où les mouches bourdonnent et le ventilateur n'en finit pas de mourir. Au début, je suis seule sur mon banc. Mais après, un homme, propre, avec un costume beige, rasé de près, vient s'asseoir à côté de moi. Après dix minutes de silence, il m'adresse la parole et se présente. Il s'appelle Haruna Mokti, il est journaliste, entre autres, pour la gazette locale. Très sympathique, il manifeste sa curiosité et avec courtoisie me demande l'objet de ma visite. Je dois avoir l'air contrariée. Je suis totalement affolée par ma situation. J'essaie d'expliquer clairement à Haruna ce qui m'a amenée à l'ambassade. Je tais ma fuite d'Orient, évidemment, j'amorce le récit dans le bus. Pendant que je lui narre mon aventure malheureuse, il me regarde tristement. Il paraît peiné par

l'anecdote. En fait, ce genre de faits se produit souvent dans son pays. La corruption, selon lui, gangrène tout et il ne sait pas quoi faire à part des articles pour lutter contre le phénomène. C'est son impuissance à changer les choses qui le remplit de chagrin. Pour moi, par contre, et c'est la bonne nouvelle dans une série de constats noirs sur la société, il peut agir. Il connaît tout le monde dans ce village et surtout les gens importants avec lesquels il travaille.

Il me fait immédiatement entrer dans le bureau du bras droit de l'ambassadeur et lui expose mon problème. Le bonhomme en habit officiel opine du bonnet et assène d'un ton solennel : « Nous allons régler ça très vite. » Je n'ai qu'à attendre dans son bureau, on va m'apporter des fruits et des boissons, il va s'occuper de tout. Comme je fais confiance intuitivement au journaliste, je ne mets pas en doute leur efficacité. Je vais peut-être revoir mes bijoux !

Pour tuer le temps, nous discutons avec Haruna. Je lui raconte un peu de mon histoire. J'ai honte de trop en dire. Et puis je reste méfiante, toujours un peu. Le journaliste bien adorable pourrait être un bavard ou un macho... On ne sait jamais. J'en dis juste assez pour qu'il comprenne que je me trouve dans un contexte compliqué.

Sur le bureau, je regarde depuis tout à l'heure un téléphone. Je finis par ne plus écouter ce que me dit Haruna tellement je suis obsédée par ce téléphone. Appeler Aïssa, savoir si Ahmed a découvert ma fuite. Mon interlocuteur, conscient de mon inattention, arrête soudain son flot de paroles. Alors, j'en profite, je me lance : puis-je me servir du téléphone ? C'est très important. J'y suis autorisée, oui, et on me fait même la politesse de me laisser seule. Je compose le numéro de mon amie. Comme Aïssa ne s'attend pas à entendre ma voix, elle ne me reconnaît pas immédiatement. Elle explose de joie dans le combiné. Je suis vivante et loin du Moyen-Orient, c'est ce qui compte pour elle. Maintenant, dit-elle, je suis sauvée, je n'ai plus qu'à suivre mon chemin. Je demande : « Et Ahmed ? »

Mon mari a vite su que j'avais menti, que je m'étais enfuie, parce que Saba a eu la mauvaise idée d'appeler deux heures après mon départ pour me parler. Il a débarqué chez Aïssa dans la minute. Il l'a déjà vue et sait où elle habite. Il a compris qu'elle était la seule femme à laquelle je faisais des confidences. Aïssa n'a rien avoué. Elle a seulement mentionné que j'étais passée chez elle le matin avant de rejoindre ma tante. Bien qu'Ahmed ne semble pas la croire, mon amie a persisté dans sa fable. Usé de l'entendre mentir, mon mari a fini par lever le camp en la menaçant. Et en me maudissant : « Dis-lui bien si tu as l'occasion de lui parler, qu'elle le paiera, qu'elle ne reverra jamais ses enfants. Elle a intérêt à revenir. »

Le récit d'Aïssa me donne des frissons dans le dos. Mon diable d'époux, j'aurais pu le deviner, fera tout pour me retrouver et se venger. Comme dans mon film bollywoodien. Je regrettais presque d'avoir téléphoné à ma copine. Maintenant, j'étais tourmentée par les paroles d'Ahmed, par son fiel et sa colère, alors qu'il y a cinq minutes je me réjouissais d'être à l'abri dans une ambassade et de bientôt reprendre mon or.

Quand Haruna revient, il s'étonne de mon expression. La peur se lit sur mon visage et il m'est difficile de le cacher. Il tente de me reconforter sans m'interroger sur les motifs de ma crainte. Je vais récupérer mon capital, c'est le principal, ça me protégerait de tout... Il déploie des arguments pour que je retrouve mes couleurs. Il essaie ensuite de me distraire en me décrivant les mœurs de son village. Haruna a de l'humour et du cœur, je suis heureuse de le

connaître. Nous avons tout loisir de nous découvrir car nous restons quatre heures tous les deux à attendre le miracle, la réapparition de mes bijoux.

Le fonctionnaire gradé a un sac en plastique à la main quand il passe le pas de la porte. Il s'excuse, avec beaucoup de délicatesse, d'avoir tardé. L'opération, selon ses dires, n'a pas été simple. L'identification des douaniers n'a pas posé de problème mais leur recherche a pris du temps. Le plus souvent, les deux compères naviguaient le long de la frontière en s'arrêtant chez les uns et les autres, sans qu'on sache très bien où ils étaient exactement. De plus, ils n'étaient pas joignables car la radio dans leur voiture était cassée et non remplacée pour cause de déficit budgétaire. Ils étaient en train de fêter leur butin exceptionnel quand ils ont été surpris par des confrères policiers très en colère. Peut-être n'était-ce pas une question de morale mais de partage ? Les deux lascars n'avaient pas prévu de reverser un peu de leur prise à leurs copains qui, à entendre le récit de leur arrestation, n'étaient pas prêts de leur pardonner. Les coupables s'étaient défendus avec des excuses minables qu'un enfant de trois ans n'aurait pas gobées. Penauds, ils avaient confié le précieux sac à leurs gardiens.

Cette fois, j'avais eu de la chance. On m'avait volée mais on m'avait rendu. Je devais impérativement mettre mon trésor en sécurité, mon salut en dépendait. Comme si Haruna avait lu dans mes pensées, il me supplie de ne plus me balader avec de l'or, mais de le déposer à un endroit sûr. J'en connais un, d'endroit sûr, de l'autre côté de la frontière. Une étendue avec des dizaines de greniers à mil et quelques lézards pour les garder. Le journaliste accepte de m'emmener en voiture et de me protéger, le temps de me débarrasser de ce qui attire l'attention sur moi.

Le mythe de l'homme blanc

QUAND JE SÉJOURNAIS au Nigeria avec Ahmed, il m'arrivait de sortir le soir. Bien souvent occupé à l'extérieur, il me laissait seule à la maison avec les enfants. Or, juste après la mort de Rabi, je me suis fait une autre copine infréquentable, Aïchatou. Les gardiens m'avaient répété ce qu'on disait d'elle en ville. On l'accusait d'être une pute. Mais c'était faux. Elle aimait s'amuser et, pour ça, elle sortait en boîte de nuit et se faisait souvent payer des verres. Elle ne faisait pas commerce de son corps, elle avait un vrai métier, elle aidait un dentiste. Mais les gens la voyaient heureuse, au bras d'hommes différents, alors ils ne pouvaient que médire. Son sens de la fête et sa manière de se débrouiller dans la vie pour être souriante me fascinaient. Je lui avais demandé de m'emmener avec elle dans les discothèques pour que je découvre ce monde qui lui apportait tant. J'espérais que moi aussi il me rende heureuse. Elle m'avait prêté une robe rouge sexy, m'avait maquillée et m'avait emmenée danser. Pendant le trajet, elle avait théorisé sur le bonheur. Selon elle, il n'y avait pas plusieurs chemins pour y accéder. Le seul praticable était l'homme blanc, l'Européen. Il avait pour elle toutes les vertus : il était riche, beau, et surtout très gentil. Il ne battait pas les femmes, ne les attachait pas, ne les violait pas, mais leur faisait des cadeaux raffinés et bien l'amour. L'homme blanc errait parfois dans le coin et quand l'occasion se présentait, à la femme noire de savoir y faire. Aïchatou avait ajouté que le meilleur moyen de le harponner restait le silence et les compliments. D'après elle, les Européens avaient un penchant pour les femmes mystérieuses et muettes. Et plus encore pour celles capables de les flatter, de les rassurer sur leur virilité, leur beauté, leur intelligence. Ma copine de mauvaise vie m'avait offert là des conseils très avisés, j'avais pris soin de les mémoriser. À l'époque, je projetais déjà de me sortir des griffes d'un homme violent et je m'étais dit que la rencontre avec un homme blanc me faciliterait l'avenir...

Avec mon or, ma chance est revenue. Dans la camionnette qui me ramène au Village, un Européen vient d'ôter son chapeau. Il est blond, les cheveux longs, et les yeux clairs. Un vrai cliché de blanc. Il porte une veste en jean délavé et en dessous une chemise blanche qu'il a

déboutonnée jusqu'à sa poitrine. Il transpire à grosses gouttes et me regarde fixement. Au moment de la pause, il descend du véhicule et je l'observe à mon tour. Il est de dos, en train de fumer une cigarette. Son jean lui moule les fesses et son attitude prouve qu'il est à l'aise en Afrique. J'aime bien son air décontracté, ses mèches blondes et ses baskets à la mode.

Puisque nous sommes dehors, je profite de l'occasion pour lier contact avec lui. Je lui demande une cigarette. Et il rigole. Il me dit que sur le continent, les femmes qui fument sont mal vues. Il me demande si je n'ai pas peur qu'il ait une mauvaise opinion de moi. Il a un très fort accent allemand. Je ris à mon tour. Je me fiche de l'avis des autres. Et de toute façon, je ne fume pas. C'était un prétexte pour lui parler. Il ne rit plus. Il me demande ce que je veux. Je lui explique que j'ai besoin d'aller en Europe avec lui, en Allemagne. Il rit de plus belle. Visiblement, ma requête manque cruellement d'originalité. Plusieurs fois, de belles femmes noires lui ont fait la même proposition. Je rétorque qu'à la différence de celles-ci, moi, j'ai du bien. J'ai de quoi payer, je ne demande pas qu'on m'emmène gratuitement. À cette phrase, il change radicalement d'attitude. Il ne se moque plus, il devient très sérieux. Il voit bien que moi, je ne plaisante pas. Je lui parle d'urgence, il fait des yeux ronds. Il est surpris que je sois si pressée. À lui non plus, je n'avoue pas ma situation. Il voudrait bien voir mon or, mais je révèle qu'il est dissimulé quelque part au Niger, à l'abri des mains malhonnêtes... Si je veux aller en Allemagne avec lui, il faudrait en premier lieu récupérer les bijoux puis aller au Nigeria pour faire faire un visa puisqu'il n'y a pas d'ambassade d'Allemagne au Niger. Je suis d'accord sur tout, du moment qu'il me prend avec lui dans un avion pour l'Europe...

Quand nous remontons dans la camionnette, après la pause cigarette, je me sens légère, enfin sur le point de m'envoler. L'Allemand, lui, me scrute toujours mais avec un air rêveur. Il vient s'asseoir à côté de moi pour que nous mettions au point nos plans. J'en profite pour le questionner sur lui, sur sa vie. Il s'appelle Olaf, il vient faire du tourisme au Niger. Sans préciser de quelle sorte. Il semble gentil, Olaf, pas le genre de type à me faire un sale coup. Même si, maintenant, je suis prudente. Tout peut m'arriver, en particulier avec les hommes.

À l'arrêt d'après, nous louons une voiture pour faire marche arrière. Les bijoux nous attendent dans un grenier à mil. Depuis que nous sommes en route, Olaf paraît euphorique. Il conduit avec un large sourire et chantonne un air inconnu. Plus tard, dans le grenier, il caresse les bijoux avec une sensualité dont je ne le crois pas capable avec les femmes. Sous prétexte de fêter la fausse découverte de l'or, on chante encore plus fort !

Nous passons la nuit ensemble. Olaf soupire de bonheur, je souris de pitié. Et puis c'est tout, nous repartons en direction du Nigeria avec les bijoux revenus à mon cou et mes poignets. Je me sens mieux avec. Dans mon pays, ils sont comme un vêtement, ils parent et protègent par le statut qu'ils indiquent.

*

Je ne suis pas rassurée de regagner le Nigeria. Par superstition peut-être, revenir sur mes pas m'est désagréable. Encore une fois, il n'y a pas d'autre alternative. Si je veux me sauver durablement, je dois repasser par la case Lagos. Nous demeurons quelques jours dans la ville, le temps pour Olaf de demander des papiers pour moi. À un moment où mon fiancé allemand s'est absenté, j'appelle au Moyen-Orient. Pas chez ma copine mais chez mon mari. Je veux lui dire moi-même que je suis partie et que je ne reviendrai pas. Je veux le supplier de bien s'occuper de nos enfants, mieux qu'il ne s'est occupé de moi. Je ressens le besoin de lui parler, de vider mon sac avant de partir en Allemagne. Il hurle tellement que je suis contrainte

d'éloigner le combiné de mon oreille. Il m'insulte, me somme de revenir. Avec un ton agressif, il me jure que je ne reverrais pas mes petits si je n'obtempère pas. Je ne suis qu'une « sale pute qui va le payer ».

Il me blesse mais c'est la dernière fois. Sa colère retombera mais ma douleur, elle, ne partira pas. En fait, il ne veut pas comprendre qu'il a perdu, quoi qu'il fasse maintenant. La nouvelle de ma fuite a dû faire le tour de la ville et Ahmed a dû être l'objet de moqueries diverses. En m'évadant, j'ai prouvé son peu d'autorité sur moi et l'ai remis en question en tant qu'homme. C'est grave. J'ai commis un acte sacrilège. Les femmes ne font pas ça. D'ordinaire, elles obéissent à leur maître. J'avais désavoué mon époux. Je suis convaincue qu'il me tuerait sans hésiter s'il me trouvait. Là où je vais, il n'a aucune chance de m'atteindre.

*

L'arrivée à Düsseldorf me réserve quelques surprises amères. La première est la découverte de la ville. Triste, industrielle et grise, la cité allemande contraste avec les paysages que j'ai connus jusqu'à présent. Les étendues roses et jaunes de mon pays me manquent soudain. Il fait froid. Je suis habillée légèrement, avec une tunique rose. J'ai la gorge nue et des sandales aux pieds. À l'aéroport, Olaf m'achète une paire de chaussettes que je porte avec mes tongs. Outre la fraîcheur inhabituelle pour moi, je suis très perturbée par la langue. Je ne saisis pas un mot. Tout ce qui est écrit et dit me semble bizarre, étranger. Le jour même de notre arrivée, mon nouveau compagnon passe des coups de fil pour revendre l'or. Et, le lendemain, nous ouvrons un compte ensemble dans sa banque. Le compte est commun, ce qui signifie si je comprends bien que nous y avons accès tous les deux. Pour la première fois de ma vie, même si c'est en commun avec un homme, j'ai un compte en banque et dans dix jours, j'aurai une carte bleue ! Pour ma nouvelle indépendance, je suis contente. Pour le reste, je suis triste et de nouveau désespérée.

Olaf n'est pas riche : il n'habite pas dans le centre-ville. Son appartement, minuscule et moche, se trouve dans une banlieue grise de Düsseldorf. Le quartier où nous vivons regroupe quelques HLM et commerces austères dans lesquels je ne trouve rien de correct à manger. Et contrairement à ce que j'ai cru, il n'est pas chef d'entreprise mais chauffeur de taxi. Il mène une vie très modeste ici qui ne me convient pas du tout. Sa distraction favorite est d'aller boire des pintes de bières avec ses potes dont les femmes, pendant ce temps-là, cuisinent d'affreux gâteaux à la crème immangeables. Je n'ai aucune idée des sujets de leurs conversations mais elles ont l'air de bien s'amuser. Moi qui voulais aller à l'école, ici, je suis découragée. Je n'arrive pas à apprendre la langue. Olaf n'est pas un méchant garçon mais ce qu'il me propose ne correspond pas au futur que je m'imaginai.

Je me suis trop battue pour me résigner maintenant. Avec Olaf, je n'aurais jamais la force de retourner chercher mes enfants, je n'irais jamais apprendre à lire et écrire, je ne m'élèverais pas.

Je m'ennuie terriblement dans ce petit appartement. Mon copain m'a confié comme mission de tenir la maison. J'en suis incapable. Je n'ai pas appris à faire la cuisine, à nettoyer un lino, à faire tourner des machines à laver... Quand je me vois dans le miroir du salon avec un aspirateur à la main, je me fais horreur. Pour échapper à la tyrannie d'Ahmed, je suis devenue la boniche d'un Européen.

Il pleut des cordes, Olaf rit grassement devant la télé, et moi, j'ai envie de mourir. Je suis passée d'un sarcophage à un autre. J'étouffe. Rester ici, c'est me condamner, me replonger dans le vide et l'enfermement. Je décide, après seulement deux mois en Allemagne, de rentrer. Je ne sais pas où exactement. Je ne peux plus mettre les pieds en Orient, Ahmed peut m'attendre au Niger et je n'ai pas de famille, pas d'attaches au Nigeria. C'est là pourtant que je suis en mesure de rentrer. Nous sommes partis de là-bas, avec pour moi, un visa à durée déterminée et un billet retour. Mon annonce ne perturbe pas Olaf. Il reste avachi sur son canapé en faux cuir marron et me pose une seule question qui n'en est pas une : « Évidemment, on ferme le compte. » J'acquiesce, je suis lasse. Si je veux partir tranquille, je suis obligée de faire la paix avec mon ami.

Dans ma valise, je dépose les vêtements d'hiver que j'ai achetés mais qui ne me serviront plus à rien, mes trois robes africaines, ma trousse de toilette et celle de maquillage. Parce que je ne veux plus de mon vanity-case, je l'ai troqué contre un sac à main dans un magasin. Sur le paillason, je fais deux bises à Olaf qui ne sait pas quoi dire. Je m'en vais en silence dans le couloir orange. Il pleut encore quand je grimpe dans le taxi. Et je n'ai pas de chaussettes.

Décadence

MA JOIE S'EST ÉVANOUIE dans les nuages. Mon regard se perd à travers le hublot et perce mon reflet pâle. Le sentiment de rentrer nue, d'avoir échoué. Retour au point mort. La solution prodigieuse, l'Européen, je viens de l'expérimenter. Le rêve ne fonctionne pas. Rien n'est possible pour moi ni en Afrique ni en Europe. Je me suis enfoncée en Allemagne dans une profonde dépression. J'ai perdu le goût de vivre. Débarquée à Lagos, je suis sortie de l'aéroport sans but si ce n'est celui de me perdre. De finir de me perdre. Punie de m'être échappée, rattrapée par le sort qui m'a ramenée ironiquement dans la capitale nigériane.

Je traîne dans la rue. Je ne pleure même plus, je n'en ai pas la force. Je n'ai pas peur parce que j'ai tout subi. On peut me violer, me taper, me voler, me trahir, je ne dirai rien. Je ne vous dénoncerai pas, ne porterai pas plainte, et surtout ne crierai point. J'ai perdu mes bijoux, mon manteau, et ma langue. J'ai perdu mes enfants. Je veux mourir.

Un mec, genre voyou du coin, m'accoste. Et je le laisse me parler, me draguer. Grand et costaud, il montre ses muscles avec un marcel blanc. Au moins cinq chaînes en or se mélangent autour de son cou. Il prend des grands airs qui veulent dire qu'ici, dans cette zone, il est important. Il m'invite et je le suis dans un bistrot qui ressemble à un bar clandestin. Je fume avec lui. On trinque aussi, plein de fois, je ne sais pourtant pas à quoi je bois. Il me propose une virée, il est invité à une soirée à l'autre bout de Lagos. Comme tout caïd qui se respecte, il possède une belle bagnole, genre Porsche. Ça m'est égal en fait. Je dis oui à tout, j'accepte tout, je m'en fous.

Le type essaie de me séduire et pour ça, il me montre son pognon et sa puissance. Il roule vite, ça m'arrange. Je viens de décider que j'allais en finir. Je croise les doigts pour appeler l'accident, mais ça n'arrive pas. J'ouvre la portière et me laisse tomber. Je roule sur plusieurs mètres, indéfiniment, j'entends ma tête qui cogne contre des pierres et mes vêtements qui se déchirent. Et je glisse dans un sommeil étrange, le sommeil des suicidés.

Je me suis réveillée à l'hôpital, endolorie. Par chance, m'a dit l'infirmière, mon visage n'a pas souffert. Mon corps, par contre, a été gravement éraflé. Je suis brûlée sur les jambes, les bras et le cou. Ils ont enduit mes plaies d'une pommade fraîche qui ne me soulage pas entièrement. J'ai mal, j'ai honte. J'ai cherché à me tuer. C'est interdit. Ma vie, c'est Dieu qui me l'a donnée et qui a, seul, les pouvoirs de me la reprendre. Je n'avais pas le droit de me jeter de cette voiture. Je pense à ma mère, à ses prières et à ses chansons de douleur. Ne pas pleurer, ne pas désespérer, chanter, prier. Je pense à mes enfants que je ne reverrais jamais si je meurs.

Sur mon lit d'hôpital, je réfléchis à la valeur de ma vie. On m'a vendue petite pour une bouchée de pain. Néanmoins, je vaudrais mieux que les quelques billets donnés à ma tante. J'ai souhaité mourir mais le destin a choisi. Et ce geste du destin, je l'interprète. Je vais vivre, me battre, trouver un ancrage et ramener mes enfants. L'espoir, en même temps que ma peau, s'est reconstitué. Je suis pleine d'une nouvelle énergie, presque divine. J'ai retrouvé la foi, je sens la vie, à nouveau. Encore une fois sur mon chemin, je n'ai pas le choix, c'est simple. Je ne suis pas morte, alors je suis en vie. Je n'ai que ça. Mais ce « ça » prime, il est immense. La vie s'accroche à moi alors je l'accepte, je la prends avec moi plutôt que de la laisser me suivre.

Bien que dans une sorte d'exaltation religieuse, je suis lucide. Concrètement, je suis démunie. Mais je compte aller au Niger, retrouver ma mère qui, elle, m'aidera. Après, j'aviserais. Pour me rendre le futur supportable à concevoir, je le limite au plus près. Et pour atténuer la tristesse, je chasse mes enfants de mon esprit. Me sortir de cette mauvaise passe et y penser après.

*

Dans le bus qui me conduit vers le Village, je suis pensive. Je regarde par la fenêtre et travaille à chasser la mélancolie. Je ne les ai pas remarqués jusqu'à présent, malgré leur visage pâle. Ils sont deux, plutôt mignons, mais arrogants. Ils plaisantent, parlent fort et posent leurs pieds sur une banquette où deux femmes sont assises. Sur le moment, leur attitude ne me choque pas, elle attire seulement mon attention. Comme ils remarquent je les regarde, l'un d'eux, un brun, me demande mon prénom et me prend à témoin d'une remarque moqueuse qu'il fait sur son ami. La discussion s'engage comme ça et ne s'arrête plus.

Ce sont deux Français, Bruno et Jacques, qui voyagent vers le Togo via le Bénin. Ils font du tourisme, et un peu de business me précisent-ils. Comme tous les Blancs dans le coin, je pense. Ils sont très sympas mes deux compagnons de voyage, et particulièrement Jacques avec lequel je parle en tête à tête pendant que Bruno dort. Pour ses vingt-cinq ans, il me paraît assez mature et sa ressemblance avec Richard Gere me séduit. Il s'intéresse sincèrement à moi, me pose un millier de questions et me regarde comme si j'étais une apparition. À lui, je ne crains pas de raconter, tout, et de me plaindre de mon sort. Je lui explique qu'il faut que je trouve une solution, que je dois récupérer mes enfants et aider ma famille ici au Niger. Il ne comprend pas que je veuille porter secours à ma famille, avec tout ce qu'ils m'ont fait, ou pas fait. Bien sûr, pour un Européen, l'attachement, envers et contre tout, à sa famille, son village, son ethnie, peut paraître obscur. Pourquoi donner de l'argent à mon père qui est un homme mauvais ? Pourquoi à ma mère qui n'a pas empêché qu'on me brime ? Parce que les enfants doivent nourrir leurs parents, qui qu'ils soient, bons ou mauvais, dignes ou indignes, respectables ou méprisables. En Allemagne, Olaf n'aurait pas pu être un soutien financier pour mes parents. De plus, je n'avais

pas la possibilité d'étudier pour travailler ensuite et subvenir à leurs besoins et ceux de mes enfants. J'explique tout cela à Jacques, je me livre entièrement. Et, à la fin de mon développement, je me mets à pleurer. Il me prend dans ses bras et, pour me consoler, m'embrasse passionnément. Cinq minutes plus tard, il me propose de venir avec lui à Lomé, au Togo. Il possède, dit-il, un hôtel là-bas dans lequel je pourrais rester le temps de me sentir plus forte.

Moi, comme une idiote, comme une fille de quinze ans, je suis tombée sous le charme de sa petite gueule de baroudeur, de ses épaules larges, de son regard vert et de ses paroles sirupeuses. Je dis oui, je suis sauvée par l'amour, Dieu m'est clément. Et puis, je suis convaincue que je n'ai plus rien à perdre. Mais c'est faux, il reste toujours quelque chose à perdre. L'Allemand, je ne l'aimais pas, mais lui, Jacques, pour lui, j'ai un vrai coup de foudre. Alors, à six cents kilomètres du Village, je descends du bus avec eux pour monter dans une Jeep qui doit nous emmener à Lomé. Dans la voiture, deux copains des Français les attendaient depuis une heure.

Ils sont quatre hommes, je ne les connais pas, je viens de les rencontrer. Comme ils sont blancs, je les pense honnêtes. Ce vieil a priori qu'Olaf n'a pas contredit. Je n'ai pas peur d'être une femme cernée d'étrangers. Je n'ai pas peur.

Jacques, à l'arrière avec moi, fait le fier devant ses amis. À moi, il veut montrer qu'il est un homme, qu'il est fort, alors à un moment, il sort de la voiture et pieds nus nous suit en courant sur cinq kilomètres. En fin d'après-midi, nous nous arrêtons dans un hôtel, nous ne sommes pas pressés, m'explique Jacques, nous avons plusieurs haltes à faire au Bénin avant d'atteindre le Togo. Moi non plus, je ne suis pas pressée. Personne, rien, ne m'attend. Jacques se montre gentil, attentionné, presque amoureux. Au dîner, il m'offre une bague en argent qu'il a achetée dans une échoppe à côté. Ses copains se marrent, imitent le cri du loup, font des réflexions salaces. Je le remercie, un peu émue, un peu incroyule. La rapidité avec laquelle le Français me témoigne son amour m'inquiète. Bien sûr, le soir même, nous restons ensemble et le matin, il se réveille le sourire aux lèvres. Il me dit : « Aujourd'hui, je vais te présenter ma fille. »

Deux heures après, nous arrivons dans un orphelinat quelque part au milieu d'un village perdu. Des dizaines de petites filles adorables en uniforme bleu marine défilent dans la cour. Jacques me parle de la gamine qu'il a adoptée l'année dernière avec une voix douce. Elle s'appelle Kanan, elle est âgée de onze ans. Elle a été recueillie à la naissance. Il n'est pas encore en mesure de l'emmener avec lui mais il donne de l'argent à l'orphelinat et lui rend visite aussi souvent que possible. Légalement, il a un rôle de tuteur depuis trois ans. Ses yeux brillent quand il évoque Kanan. Passer vingt-quatre heures avec elle représente pour lui une grande joie. Sa fille nous rejoindra tout à l'heure après l'école et nous dînerons ensemble.

Dans le couloir de l'hôtel, je suis Jacques qui entre dans une chambre. Je pose mon bagage à côté du sien. Mais il le prend et me le tend. Il m'explique que je ne partage pas sa chambre cette nuit. Kanan pourrait mal le prendre d'autant qu'elle aime dormir avec son papa. Je suis stupéfaite. La lueur qu'il a dans le regard en me disant cela me glace. Je me tais, retire la bague offerte la veille et fais mine de la jeter par la fenêtre. Puis, je reprends ma valise et m'installe dans la chambre d'à côté.

Je mange avec eux le soir mais ne dis rien. Bruno et les deux acolytes essaient de me détendre, font de l'humour, mais je ne sors pas de mon mutisme et suis bien incapable de sourire. Jacques, lui, fait le joli cœur avec sa fille. Il reproduit l'attitude qu'il avait la veille avec moi, avec Kanan cette fois. Je vais me coucher avant le dessert mais je ne ferme pas l'œil de la nuit. Derrière la cloison, j'entends des bruits suspects et l'image de Jacques mielleux avec sa fille m'obsède. Comment peut-il coucher avec une gamine ? Comment ? Je suis révoltée et me retourne sans cesse dans mon lit. J'ai compris aujourd'hui qui est mon fiancé français : un salaud.

Le petit déjeuner se déroule dans une ambiance plus sinistre que la veille. Les trois amis de Jacques semblent gênés, la petite baisse les yeux et Jacques affiche un sourire satisfait. Il propose alors de rester un peu plus longtemps dans le village pour qu'il puisse profiter de Kanan. Les autres sont d'accord et moi, je n'ai pas mon mot à dire.

Après le café, Jacques me prend à part. Il se montre agressif. J'ai l'air d'avoir un problème avec lui, c'est quoi mon problème ? Avec tout ce qu'il me donne, je me permets de faire la tête, je suis une garce qui ne se rend pas compte de la chance qu'elle a. Je dis seulement : « Mais je sais ce que tu fais. Comment oses-tu ? » Il me dévisage, semble ne pas comprendre et me répond par une question : « Où as-tu mis la bague que je t'ai offerte ? Elle n'est pas à ton doigt. » Afin de le provoquer, je lui fais croire que je l'ai jetée. En réalité, elle est soigneusement cachée dans ma valise. Jacques se décompose, me regarde avec un mélange de panique et de haine et s'en va.

Une heure après, une voiture de police se gare devant l'hôtel. On est venu m'arrêter. Les policiers demandent « Fatima » dans le hall et ressortent sur les indications du réceptionniste. Je me trouve dehors en train de discuter avec une villageoise. Ils ne me disent pas pourquoi ils m'emmènent au poste et aucun des Français n'est pas là pour empêcher les flics de se comporter de manière aussi arbitraire. Ils veulent me mettre en prison alors que je ne suis coupable de rien. Sur le chemin vers le poste de police, nous croisons Jacques, Kanan et Bruno qui m'aperçoit et se retourne vivement vers son ami. De loin, je vois ce dernier gesticuler et s'énerver. Pourquoi Bruno en me voyant s'en prend-il à Jacques ?

Je suis accusée d'avoir volé une bague. Interloquée à l'énoncé du motif de mon arrestation, j'ai le réflexe de nier en bloc. Après avoir tenté de me faire avouer le vol pendant une vingtaine de minutes, les policiers, découragés, me mettent en cellule. Il y a là un vieil ivrogne sans dents qui éructe et une prostituée défoncée qui se remaquille dans un coin. La pièce, aux murs sales, pue toutes les parties du corps humain. Le bruit assourdissant d'une armée de mouches me gêne pour réfléchir. Je dois comprendre ce que je fais ici, passé le choc de l'arrestation et de l'interrogatoire. J'aurais pu éclaircir plus tôt le mystère si mon cerveau concevait plus facilement le mal. La bague que je suis censée avoir dérobée, c'est celle de Jacques, celle que je lui ai dit avoir jetée mais que j'ai cachée. Je ne le croyais pas capable de me dénoncer, de me calomnier ainsi. Jacques doit imaginer que j'ai revendu la bague parce qu'il ne l'a pas vue sur moi. Il me prête de mauvaises actions parce que son esprit est mauvais. Je suis atterrée de ma découverte. Un sale type. J'appelle les gardiens pour leur demander de me libérer. Je leur raconte mon histoire sans espoir qu'ils me croient mais je souligne, pour les convaincre, que le plus important est que la bague ressurgisse. Je propose d'aller à l'hôtel pour la leur remettre.

Lorsque nous arrivons, il fait nuit, et la petite bande des Français est en train de dîner. Ils restent bouche bée en me voyant faire irruption dans la salle à manger escortée de deux

policiers. Bruno, très mal à l'aise, pique du nez dans son assiette, Jacques se gratte la tête et les deux autres se gavent mécaniquement en fixant le mur opposé. La petite, elle, au milieu, ouvre des yeux de biche apeurée. Je ne parle pas, un policier s'en charge. Il demande à Jacques de venir récupérer la bague avec eux dans ma chambre. Celui-ci se lève et nous suit sans mot dire. Au moment où je lui tends le bijou avec un air dégoûté, il s'exclame : « Tu aurais dû me dire que tu l'avais toujours ! » Je ne réponds pas. J'ai pris mon parti, j'ai décidé d'exploiter sa mauvaise conscience. Je dois absolument éviter qu'il m'abandonne ici, au Bénin, dans ce trou, sans argent. Mon objectif est de continuer la route avec eux, quoi que j'aie à supporter. Maintenant je sais qui il est.

Il retire sa plainte et libère la police. Gêné de passer pour une ordure aux yeux de ses copains et des gens de l'hôtel, il se montre avenant, me fait asseoir à table près de lui et demande qu'on me serve un dîner. La bague, il la serre dans sa main et je sais bien qu'il ne l'ouvrira plus pour moi. Je peux prédire qu'il va la donner à Kanan dont il est manifestement amoureux. J'évite de parler, je mange et réfléchis. Tandis que je les regarde un à un pour gâcher un peu de leur plaisir, je pense qu'ils sont pitoyables. Je transforme ma colère en pitié. Et je me sens arrivée une nouvelle fois, telle la bête sauvage entourée de chasseurs, au moment de survivre.

Le lendemain matin, nous reprenons la route comme si rien ne s'était passé. Jacques, le premier à vouloir oublier, me serre contre lui dans la voiture, m'embrasse, me murmure des mots dégueulasses. Moi, je voudrais pouvoir le rejeter, lui dire d'aller au diable, qu'il me répugne. Au lieu de ça, je le laisse faire. Et ce soir, quand nous arriverons à Lomé, je me laisserai faire. J'ai l'habitude de coucher avec des hommes que je hais. Une envie de pleurer me monte aux yeux et je la réprime. Les hommes détestent les pleurnichardes. Ça les amuse deux minutes, au début, quand il s'agit de montrer leur pouvoir de protection, ensuite, ça les horripile. Je dois me rendre agréable, attrayante. Il est essentiel que je ne perde pas son désir, sinon je vais me retrouver à la rue...

Sous le carton

S ON FAMEUX HÔTEL à Lomé n'est pas mal mais n'est pas à lui. Je m'en rends compte en cinq minutes mais je ne suis plus surprise maintenant. Affranchie.

Jacques joue les fiancés modèles, porte ma valise et m'offre des biscuits français. Et moi, je joue la femme (africaine) type, je souris pour qu'il croie que je suis heureuse et je souris de mon hypocrisie. Je suis une femme et en tant que telle, comme ma mère, je dois accepter en surface, me taire, donner raison en apparence aux hommes. Mais, au fond, en vrai, en réalité, je me bats pour acquérir ma liberté. Je la paye cher, un montant bien au-dessus de mes moyens. Pourtant je suis là, toujours en vie, sortie de prison et j'ai un toit, c'est ce qui compte. Je verrai après. J'accueille la fausse affection de Jacques avec ma tête.

Le lendemain matin, en traînant dans le jardin de l'hôtel appartenant à un monsieur qui n'est pas Jacques, je rencontre un homme d'une cinquantaine d'années qui travaille là depuis longtemps. Il est maître-nageur. Nous parlons de tout et de rien jusqu'à ce qu'il veuille savoir avec qui je suis venue. Ma réponse semble le contrarier, il s'arrête de parler. Et puis il se lance : « Vous savez, madame Fatima, faites attention à ce monsieur-là. Il vient souvent ici et il amène une petite gosse qui doit avoir maximum onze ans. Il dit que c'est sa fille, elle dort dans son lit et moi je sais, parce que je l'ai vu, qu'il ne fait pas que dormir avec elle. Ils couchent ensemble. Vous vous rendez compte, si ce n'est pas malheureux ! Alors, soyez vigilante, madame Fatima, craignez cet homme ! » Je le remercie pour l'avertissement et j'ajoute qu'il vient de confirmer ce que j'avais plus ou moins découvert. Je crois que j'essayais de ne plus penser à Kanan pour ne pas m'alourdir d'une peine supplémentaire.

Le soir, dans la chambre, je parle à Jacques. Je ne peux lutter contre ma répugnance. Alors, je lui mets le nez sur son vice, sur son problème. Je le traite de menteur, je lui dis qu'il abuse de cette gamine. Je répète plusieurs fois pour qu'il l'entende : « Onze ans. » Je le roule dans sa fange. Mon discours semble l'effleurer. Et au moment où je lui balance : « Rends-toi compte, tu es un malade, tu as des relations sexuelles avec une petite fille », il s'effondre. Il pleure et s'excuse. Il ne peut pas faire autrement, ce n'est pas de sa faute, il est sincèrement amoureux de Kanan, il veut son bien. Et je réponds qu'il fait le mal quand même en voulant son

bien. J'essaie de lui faire promettre d'arrêter définitivement de toucher Kanan. Il est pathétique. Je m'endors en le laissant pleurer. Moi, je suis soulagée.

Mais le week-end arrive et le vendredi soir Jacques vient m'annoncer une mauvaise nouvelle. Il faut que je quitte la chambre pour laisser la place à sa fille qui arrive. En deux jours, il a effacé notre conversation de sa mémoire. Non seulement il réitère avec Kanan mais, pour ça, il me fiche dehors. Je comprends qu'il n'a pas loué une deuxième chambre pour moi et qu'il est simplement en train de me chasser de l'hôtel. Il me dit : « Tu dégages, toi, maintenant. » Son cadeau d'anniversaire probablement. Parce que je viens de me le rappeler, j'ai seize ans aujourd'hui.

Je n'attends pas que le Français se répète pour prendre ma valise et claquer la porte. Je suis à la fois sidérée, soulagée et désespérée. Dans un état bizarre, je sors dans cette rue que je ne connais pas. Et comme je ne sais pas où aller, je n'ai jamais vu Lomé, je décide de rester à proximité de l'hôtel. Je repère un petit marché en face et des gamins abandonnés qui vivent là entre des cartons et des bouteilles de solvants. Je prends des cartons libres, et je vais m'installer sur le trottoir de l'hôtel, seule. Je mets mes murs de fortune sous et sur moi. J'essaie de dormir tant que mon ventre n'est pas vide. J'y parviens sans mal, je suis si fatiguée.

Quand je me réveille, la faim me titille déjà. Je dois la repousser, la contrôler, l'empêcher de me saper entièrement. Ici, tout le monde est pauvre, personne n'a les moyens d'être charitable. Cette ordure de Jacques a fait de moi une mendicante dans une ville démunie. Je repense au luxe que j'ai autrefois connu et rigole. Je ne regrette pas pourtant d'être partie, je regrette mes enfants. Cette seule pensée abat mon dernier rempart de courage. Je suis en larmes sur mon carton et, de l'autre côté de la rue, les enfants me regardent, étonnés. En Afrique, on ne pleure pas. Mais moi, je craque, je n'en peux plus. Sur le trottoir, misérable, abandonnée par un salaud, loin de mes enfants, sans solution d'avenir, c'est ainsi que je me vois d'un coup, en instantané. Calmée, je pose la tête sur ma petite valise et je regarde défiler les jambes des passants.

*

Je reste comme ça quatre jours, dévorée par la faim et la tristesse. Pour manger un petit truc minuscule, je donnerais n'importe quoi. Je n'ai même pas la force de trouver quelqu'un à qui vendre les trois vêtements de mon bagage et la petite vendeuse de pain et de thé, elle, ne veut pas échanger. Elle exige de l'argent sonnante et trébuchante. La faim me torture tellement que je ne sais plus dans quelle position me mettre pour calmer mon ventre dangereux comme un grand trou ouvert, avec des dents qui m'aspire, moi, à défaut d'autre chose. Personne ne m'a rien lancé, ni un os, ni une épluchure. J'espère chaque jour que le monsieur de l'hôtel qui connaît Jacques, le vrai Jacques, va arpenter le trottoir, me remarquer et m'aider. Mais ça ne se produit pas. De toute façon, je ne suis même pas sûre qu'il ferait quelque chose pour moi. Il dépend d'un hôtel dont Jacques est client, un bon client.

Au bout du quatrième jour, je commence à penser que je vais mourir là sous la fenêtre du bon client avant qu'on me porte assistance. Parce que personne ne va me porter assistance, cela se serait déjà produit. Au contraire, on m'a volé ce qui me restait, ma petite valise et mes quelques frusques. Il fait nuit, la rue presque déserte résonne. Des bruits de plastique, des enfants qui ricanent en face et les chiens de Lomé qui aboient au fond des cours et semblent me dire : « Tu vas mourir parce que tu es insignifiante. » Mon corps s'est amaigri et mon visage a pris la trace de ma disparition. « Disparition », un mot un peu trop long pour moi et ma vie de

rien. Et mort de rien. Merci. Je délire sous mon carton et les étoiles muettes, les bras et les pieds qui dépassent comme une femme-sandwich sans tête. Perchée dans la fièvre de ma faim, je suis ramenée brutalement sur le bitume par une douleur aiguë. Un talon vient de me perforer l'avant-bras et ma bouche collée de n'avoir ni parlé ni mangé ni bu s'est déchirée dans un cri. Sous mon carton, j'entends une voix de femme qui s'excuse plusieurs fois et me demande : « Ça va ? » Surprise qu'un être humain me porte de l'intérêt au point de m'adresser la parole, je tiens à voir sa tête alors je découvre la mienne. Au cas où elle s'en irait vite, je réponds vite à sa question. Non, pas très bien, je ne vais pas très bien, j'ai faim. Et je lui montre la petite vendeuse qui ne veut pas faire de troc. Elle se dirige tout de suite vers l'échoppe que je lui indique et revient avec deux petits pains et du thé bien chaud. Tandis que j'engloutis ce qu'elle m'a acheté, je remarque qu'elle me dévisage. Le silence dure le temps des deux petits pains. Puis elle se met à discuter avec moi. Elle s'interroge sur ma présence là dans la rue, affamée. Elle dit : « Comment c'est possible, une superbe fille comme toi, que tu sois dans la merde, là ? »

Elle, elle n'est pas mal non plus. Et plus appétissante que moi. Elle a la trentaine, les formes qu'aiment les hommes et du bagou. Son maquillage et sa robe verte moulante la rendent très sexy. Elle se nomme Angélique et exerce le métier de prostituée. J'aime tout de suite cette femme qui m'apparaît comme une fée me piquant de sa baguette pour mieux me sauver. Du pain, de l'eau, une bouche qui me parle, des oreilles qui m'écoutent, Angélique incarne la générosité. Pendant le récit de mon histoire, elle pleure avec moi dans les moments terribles et rit de soulagement à chaque échappée. Elle se désole qu'il y ait autant de méchants dans cette histoire et compte bien équilibrer cette triste disproportion. Elle m'embrasse en me prenant dans ses bras et en me serrant. Alors elle s'esclaffe et me dit : « Oh, toi, ma Fatima, il faut que tu te laves, tu sens l'animal mais tu ne t'en rends pas compte parce que comme dit le proverbe : le putois ne sent pas l'odeur de ses aisselles. » Angélique m'invite chez elle, dans sa modeste demeure, comme elle dit, pour que je reprenne forme et odeur humaines.

Sa chambre, certes, est petite mais elle est accueillante. Pour moi, c'est le paradis. Angélique me passe un seau d'eau pour que je me nettoie de fond en comble et une robe propre qui sera certainement trop grande pour moi qui suis devenue un chat écorché. Elle me donne du manioc et du ragoût de mouton qui me font un bien fou. De nouveau, je me sens entière, reconstituée et je témoigne encore une fois à ma sauveuse toute ma reconnaissance. Nous parlons toute la nuit entre femmes, buvant du thé et fumant des cigarettes bon marché. Angélique est une femme formidable : sincère, juste, fidèle. Son métier sulfureux, elle le revendique. Pour elle, faire « boutique de son cul », c'est faire de l'humanitaire. Elle les aime les hommes qu'elle prend dans ses bras et caresse. Parfois elle les plaint, d'autres fois elle les admire et quand elle les méprise, elle finit toujours par leur trouver une excuse. Même les autres putes, elle les aime et se refuse à les voir comme des concurrentes. Elle pousse le vice jusqu'à éteindre les conflits qui brûlent les rues chaudes de Lomé, en réunissant chez elle des ennemies. Elle tient le rôle de pacificatrice chef. Grâce à son esprit positif, son sens de l'humour et sa générosité, elle compte beaucoup d'amis en ville.

À l'aube, quand les cernes commencent à nous manger le visage, Angélique me dit : « Écoute-moi bien ma Fatima, tu vas rester ici, je te donnerai 1 000 CFA par mois et, en échange,

tu feras le ménage, la vaisselle, un peu la cuisine, tu t'occuperas de la maison. Tu es d'accord, ma fille ? » Malgré la fatigue de la rue et de la nuit, je saute de joie, je danse en chantant. Et je la prends dans mes bras avec un merci chargé d'amour.

Ce matin-là, en m'endormant à côté d'elle, je suis heureuse. J'ai été poussée dans le vide par le diable et sauvée dans ma chute par Dieu. Ma chance a tourné, mes pas me mènent où le Bien m'attend.

Femmes de...

J E CONSIDÈRE ANGÉLIQUE comme une seconde mère. Je n'ai toujours pas revu la mienne et ses silences expressifs mais j'ai celle-ci, accordée par le sort, qui m'enveloppe de paroles lumineuses. Elle me fait rire avec ses anecdotes hallucinantes et les descriptions savoureuses de ses clients. Dans son sac, elle a plus d'un récit génial. Angélique a tendance à philosopher souvent, par adoration des proverbes et des discussions interminables. Elle m'explique la vie et s'étonne de mes réactions. Elle fait allusion à des choses que j'ai vécues, que je connais de près. Alors elle commente ma maturité et s'en plaint. Je ne devrais pas savoir tout ça, être blasée quand elle évoque les bassesses de l'âme humaine. Angélique, obsédée par la violence, me dit tous les jours un poème qui loue les femmes et les prie de se défendre dans la douceur et d'imposer le respect par l'intelligence. « Une fille a intérêt à se montrer plus rusée qu'un homme. Et surtout, tu le sais toi, cela, une fille n'a pas intérêt à croire ce qu'un homme lui promet. » En rigolant, elle essaie de me persuader qu'avec ces deux adages, une femme atteint le bonheur. Dans mon esprit, elle vient de corriger l'image de la prostituée. Ma référence jusqu'à elle, c'était Saba, ma tante malfaisante. Mon Angélique, elle, est une bien gentille prostituée. Comme la sorcière, étant stérile, elle n'a pas d'enfants. Pourtant, elle est la femme chez qui j'ai vu le plus éblouissant instinct maternel...

Ses copines passent leurs après-midi chez nous. À moitié allongées, débraillées, elles se confient, échangent, se marrent, se font des manucures ou des coiffures, elles boivent du thé ou de l'alcool. Elles tuent le temps entre collègues. Il y a Maïmouna, Fatou, Céleste, Emma, le gang des quatre. Des postérieurs encombrants, des seins débordants, elles fréquentent essentiellement les clients africains qui apprécient ce genre de calibrage. Elles n'hésitent pas à faire des commentaires coquins sur les hommes noirs et finissent par regretter de goûter aussi peu au « petit poulet blanc ». À chaque fois, elles se tournent vers moi en riant et me supplient de leur décrire des hommes blancs, moi qui en ai vu. Les premières fois, je faisais ma prude, n'osais pas répondre ou répondais : « Ce n'est pas drôle, franchement. » Et puis, je me suis détendue, j'ai accepté de rire de ce qui me fait mal. J'ai appris l'humour, l'ange gardien d'Angélique.

Ces femmes me réconfortent, m'apportent l'amour d'une famille complète. Ainsi entourée, je reprends goût à la vie, je m'épanouis et arrive même à me sentir jolie. Depuis que je suis petite fille, je me trouve vilaine. Mon nez, gamine, était épaté, un peu gros, ce qui m'a valu à l'époque d'hériter d'un surnom : Centalirou. Le mot désigne une espèce de tube en plastique au diamètre très large qu'on emploie dans les travaux domestiques. Outre mon nez, mes cheveux sont plantés dans tous les sens, et mon corps, beaucoup trop maigre, fait plus pitié qu'envie. Je me trouve creusée et usée par les bosses de mon existence hors piste. Les copines d'Angélique me disent sans cesse que je suis une très belle fille, que mon destin n'est pas à ma hauteur. Je les crois parce qu'elles sont sincères, pas seulement encourageantes.

Je les vois vivre, et malgré la douceur qu'elles grappillent en s'amusant et en se soutenant, je ne les envie pas. Dans la journée, elles dorment et se réunissent. Quand le soir approche, elles se préparent et leur transformation m'hypnotise. Négligées encore à 19 h 30, à 20 h 30 elles réapparaissent en pin-up. Je ris de leurs collants, purement décoratifs, et de leurs chaussures aux talons de dix centimètres. Elles ne se ressemblent plus tant leur visage est peint et leurs yeux subitement scintillants. Des décolletés colorés laissent leurs seins se promener à la vue de tous. On dirait un bataillon de tigresses sur le point d'aller chasser le repas du soir. Elles me semblent redoutables. Elles le sont, certaines nuits. Dans ce cas, elles reviennent au lever du jour, épuisées mais lestées de quelques billets. Parfois, elles reviennent ivres d'avoir usé leurs belles chaussures sur le trottoir en vain. Les nuits de chômage les rendent tristes et lasses. On dirait des fleurs qui s'étiolent.

*

Angélique s'estime heureuse de mes services. Elle me demande de moins en moins de corvées, les partageant avec moi. Elle pense qu'ainsi, c'est plus juste. Elle ne voudrait pas faire de moi une esclave personnelle, elle craint de m'exploiter. Elle culpabiliserait presque de m'aider ! La bande des femmes libérées a un autre avis sur la question et ce, depuis qu'elle m'a rencontrée. Elles disent à ma bienfaitrice : « Ta boniche, là, tu devrais l'habiller un peu, lui acheter des tenues correctes, tu sais qu'elle pourrait te rapporter. Tu devrais en faire quelque chose ! » Leur proposition n'a rien de blessant, étant elles-mêmes des prostituées. Elles trahissent seulement un réflexe de mère maqurelle. Angélique s'énerve quand elle les entend vouloir m'emmener dans leur sillage. « Taisez-vous, c'est une enfant, il est hors de question d'en faire une pute, vous êtes folles ! » leur crie-t-elle avant de me supplier de ne pas écouter ces bêtises.

Je ne veux pas devenir une pute, je ne veux pas de cette vie vagabonde et malsaine qui, souvent, s'achève lamentablement. Mais je rêve de gagner de l'argent – plus que cet argent de poche qu'Angélique m'accorde généreusement – pour mes parents et mes enfants. Dans leurs commérages, j'entends les femmes évoquer les boîtes de nuit où certaines de leurs consœurs capturent des hommes blancs. Elles mentionnent les goûts de ces derniers pour des filles minces, grandes, et pas trop fardées, en ajoutant : « Comme Fatima. »

À force, leurs plaisanteries me donnent des idées. Comme d'aller dans ces discothèques dont elles parlent trouver un nouveau mari, un blanc gentil. Je ne sais rien faire d'autre que d'épouser un homme pour vivre. Saba m'a programmée pour cela. On me certifie que je suis jolie et conforme aux penchants esthétiques des Européens. Alors je décide de sortir, d'aller traîner, de faire la belle dans des endroits appropriés pour rencontrer l'époux idéal.

Néanmoins, j'ai un problème, les copines d'Angélique ont raison : je suis mal fagotée. Il me faut des tenues plus seyantes, moins vulgaires que les leurs, plus modernes aussi.

Pour cela, je vais au marché et je déniche ce qu'il me faut dans les rayons d'occasion. En fait, tout ce qui est en vente ici a déjà servi au moins une fois, souvent beaucoup plus. Les vêtements, loin d'être intacts, sont en outre imprimés d'une horrible odeur de moisi qu'il faut des mois pour éradiquer. Mais ils ne sont pas chers du tout et le choix est vaste. Je jette mon dévolu sur un tee-shirt vert rayé sans manches, un jean et une paire de baskets pour avoir l'air cool. À peine rentrée à la maison, avant même d'avoir lavé les frusques douteuses, je les essaie et me regarde dans le miroir cassé qu'Angélique a posé dans un coin. Comme ça, je m'aime bien. Les yeux légèrement noircis, les lèvres subtilement teintées et les cheveux coiffés, défrisés et tirés, je suis pas mal, je dois l'avouer ! Je me plais.

Pour entrer dans cette boîte que je convoite, il faut payer une somme importante, l'équivalent de mon salaire, 1 000 CFA. Je ne les ai pas évidemment, j'ai dépensé mes maigres économies dans l'achat des vêtements, ainsi que chez la coiffeuse du quartier. Alors je fais part de ma difficulté à Angélique et l'implore de me prêter l'argent nécessaire. Je jure que je le lui rendrai, et j'espère au centuple ! Elle me voit si pleine d'entrain et d'espérance qu'elle ne résiste pas à l'envie de me tendre la main, encore une fois. Elle me considère comme sa fille, au point de m'avoir présenté toute sa famille. Elle m'adore et souhaite me faire plaisir. Bien sûr, elle me passe les sous, avec plaisir, et elle espère bien qu'ils feront des petits ! Elle désire de tout son cœur que je rencontre la bonne personne, l'homme susceptible de m'aimer et de me protéger.

Elle m'aide à me préparer. Il faut que je sois la plus belle ce soir. Angélique et ses amies savent me rendre jolie et me donner le beau sourire qui attire. Dans ma tenue branchée, je suis prête à rencontrer l'homme de ma vie. Et dorénavant, je suis déterminée au bonheur après avoir été conditionnée par le malheur.

Le bon

J'ENTRE, fière comme une impératrice, sûre de moi. Les filles m'ont motivée tout à l'heure, elles m'ont injecté la dose suffisante de confiance pour me lancer à l'abordage des hommes. Je m'installe, comme elles me l'ont suggéré avant de partir, en face de l'entrée. Elles m'ont bien expliqué que le point d'observation se révèle bien souvent primordial. De là où je m'assieds, je peux voir tout ce qui se passe. Mais, très vite, au bout d'une dizaine de minutes, je me lève, ne résistant pas à l'appel de la musique. J'adore danser et aujourd'hui encore, je suis certaine que si j'étais née en Europe, en France par exemple, je serais devenue une professionnelle, une étoile. J'aurais dansé sur la scène des plus grands théâtres et opéras. On m'aurait applaudie et saluée pour ma grâce, mon talent. Il n'en a pas été ainsi. Alors, je comble l'écart entre ma vie et mon rêve comme je peux. Ce soir, justement, je peux. Je me lance à l'assaut de la piste de danse. Je bouge mon corps dans une transe qui me vient de cette joie infinie que j'ai à être là, à me libérer par des gestes, des pas, et des regards qui me valorisent. Je fais mon show et je m'éclate. Rapidement, je suis l'étoile du dance floor. Le patron, un type aimable de l'âge de mon père, vient me trouver et m'offre des verres en échange de l'animation que je mets. Parfois, je me rassieds, toujours à la place élue au début, pour reprendre mon souffle.

Je transpire, je suis épuisée d'avoir tant dansé, je me repose quand il entre. Je suis affalée dans mon fauteuil, le sourire aux lèvres mais la sueur au front. Il doit mesurer environ 1 m 75, a une trentaine d'années, ses cheveux châtain tirent vers le blond et sa bouche, magnifiquement dessinée, donne envie qu'on y dépose des baisers. Il a le type italien, un type qui me va bien. Habillé avec élégance, il dégage une certaine distinction. Il a tout juste posé un pied dans le club qu'il me voit et ne décroche plus son regard du mien. Il m'a raconté après qu'il apercevait au loin des yeux noirs perçants qui le captivaient. Sans attendre, il s'est dirigé vers moi, m'a dit bonsoir et nous avons commencé une conversation qui n'a pas expiré depuis.

Il s'appelle Henry, il est français mais habite le Niger. Il connaît bien l'Afrique et se balade depuis quelques années déjà à travers le continent. Il bosse dans la distribution, ce qui

l'a amené à beaucoup bourlinguer. Il me pose des questions aussi mais je suis réticente à lui apporter des réponses. Je crains trop qu'on me trahisse, j'ai sans cesse peur que les hommes qui m'approchent soient mandatés par Ahmed pour venir me kidnapper ou me tuer. Alors quand je daigne livrer une information sur moi, elle est fautive. Je lui raconte n'importe quoi, à Henry. Que je suis togolaise et que je me nomme Minou. Il trouve même que c'est un joli prénom, je souris de malice et l'entraîne danser. Je dois confesser que je suis bien contente de lui faire une démonstration de mon agilité, de mon savoir-faire de danseuse. Nous enchaînons les danses autant que le DJ les disques. Épuisés par notre agitation effrénée, nous nous abandonnons sur le premier canapé libre près de la piste. Soit il n'y pense pas, soit il évite de le faire par délicatesse à mon égard, mais Henry ne m'offre pas de verre. Comme j'ai soif, que je suis fière et que je cherche à faire la preuve que je ne suis pas une prostituée, je commande deux verres que je n'ai pas les moyens de régler. J'essaie de ne pas m'angoisser, je savoure mon verre en compagnie de cet homme. J'oublie que je suis pauvre. Je profite d'un moment où Henry s'absente cinq minutes pour appeler le serveur. Je propose de laisser ma carte d'identité et de revenir payer plus tard. Comme il a vu que le patron m'avait à la bonne, il est d'accord. Je suis rassurée, temporairement.

À trois heures du matin, nous décidons qu'il est temps de lever le camp. Je me sens exténuée par toutes ces danses et par l'émotion de cette rencontre. Il me raccompagne en taxi chez Angélique, s'excuse de ne pas rester plus longtemps en ma compagnie mais il a un avion à prendre tôt le lendemain matin pour le Niger. Il est prévu qu'il revienne, alors, avant de me saluer, il me donne rendez-vous cinq jours après.

Quand je ferme la porte métallique de la maison, je suis aux anges, je serais presque tentée de réveiller Angélique pour lui parler de mon bonheur. Je ne le fais pas car je me dis que si elle dort à trois heures et demie du matin, c'est qu'elle n'a pas eu de clients, qu'elle est rentrée tôt et est attaquée par l'alcool. Je dois la laisser dormir. Je résous ma frustration quelques heures plus tard, je lui raconte ma soirée magique – ce qui me permet de la revivre – et je lui décris dix fois Henry. Je lui parle d'évidence, d'enchantement et d'un avenir ensoleillé avec lui. Je lui affirme que je vais partir en Europe avec lui. Elle rit de bonheur pour moi. Mais quand j'évoque mon petit problème financier, elle fait une autre tête, fâchée. Elle me gronde sévèrement, me rappelle quelques règles élémentaires à suivre lorsqu'on se trouve dans ma situation. Elle me fait la morale : « Mais, Fifi, tu es stupide ou quoi ? Je t'ai dit mille fois que quand tu te trouves, comme ça, avec un homme blanc, tu le laisses payer, voire tu le fais payer. Tu n'es surtout pas là pour déboursier un centime. C'est le monde à l'envers ! Tu n'as rien compris de ce qu'on t'explique depuis des mois avec les copines. Si tu continues comme ça, tu ne t'en sortiras jamais ! » J'ai honte de ma bêtise et, en même temps, je ne regrette pas d'avoir payé les verres et montré à Henri que j'achète plutôt qu'on m'achète. Je fais mon mea culpa devant Angélique. Elle se lève et va chercher dans sa boîte en coquillages les quelques billets dont j'ai besoin pour payer ma dette au bar de la discothèque. Elle me précise bien que c'est la dernière fois qu'elle me renfloue pour ce genre de bêtise. Et conclue, tranchante, d'un : « Et ta fierté mal placée de femme noire qui sera toujours noire, tu te la mets où je pense. La fierté, tu sais, peut aussi être un mauvais guide... »

Avec Henry, au rendez-vous suivant, la complicité entre nous est toujours là, plus grande encore. Nous nous apprécions, il faudrait être aveugle pour l'ignorer. Cette fois, je lui parle, j'ose lui dire la vérité sur moi. Mon vrai prénom et puis mon existence, sordide et violente, et surtout, mes trois enfants quelque part entre le Nigeria et l'Orient. Il me plaint comme d'autres avant lui. Je lui parle de mes parents aussi, de mon inquiétude à les avoir laissés tomber. Il comprend tout cela. Il paraît sensible au malheur des autres, il paraît gentil. Comme d'autres avant lui... Sauf que cette fois, je veux y croire mieux qu'à une planche de salut. Et j'ai raison, il me dit : « Voilà, je suis sûr de moi, je veux t'épouser mais je te préviens pour que tout se passe bien entre nous : je ne veux pas de tes parents chez moi. Quand on épouse une Africaine, on épouse sa famille. En ce qui me concerne, il en est hors de question. » Comme il vient de poser ses conditions, je me sens autorisée à poser les miennes. Je peux comprendre qu'il ne veuille pas cohabiter avec ma famille par contre il est impensable que je me marie avec lui s'il refuse de l'aider financièrement. De plus, je tiens à faire des études pour apprendre un métier et travailler honnêtement alors je veux qu'il s'engage à m'aider, me soutenir dans cette voie. Il comprend, il est d'accord. Un pacte vient d'être signé oralement.

Il suggère de venir me chercher dans trois jours pour me ramener avec lui au Niger. Bien entendu, je dis « oui » mais, là aussi, j'émet des réserves, je mets des clauses dans le contrat. Je reste traumatisée de ce que d'autres hommes ont pu me faire. Alors, malheureusement, il me faut un peu plus de temps et de preuves pour accorder ma confiance. Poussée dans ce doute perpétuel par Angélique et sa tribu, je demeure sceptique. J'exige que Henry prenne pour moi un billet aller-retour que je puisse rentrer, le cas échéant, au Togo où j'ai un toit. Et j'ajoute à mes revendications un peu d'argent à me confier au départ, à l'aéroport de Lomé. Avec ça, je pourrais me débrouiller si, par hasard, le cours de notre amour naissant se pollue soudainement... Je prends mes précautions, je demande des garanties, je ne supporterai pas d'être encore flouée. Les déceptions ne peuvent se cumuler indéfiniment. Sous peine d'écraser celui qui les subit. Je suis heureusement surprise de constater que mon futur époux ne prend pas mal mes requêtes. Il les accepte comme si elles étaient tout à fait naturelles. Ce soir, il est le plus conciliant des hommes et moi, la plus heureuse des femmes. Ma rencontre avec Henry était inespérée. Le hasard ne rate pas toujours son coup. C'est parce que Jacques m'a traînée au Togo que j'ai pu croiser la route de Henry. Le mal ne conduit pas fatalement au pire.

Pour être adorable, mon fiancé tout neuf n'en demeure pas moins homme. Après notre dîner de pseudo-fiançailles, nos promesses, nos projections, nos déclarations mutuelles et réciproques, Henry me guide jusqu'à son lit. Pas un homme ne résiste bien longtemps à la tentation d'aller au lit avec moi et moi de me laisser faire, par habitude, par lassitude. Je prends conscience, avec un peu de tristesse, je l'avoue, que tous les hommes rencontrés couchent avec moi. Moi, c'est tout ce que je sais. Tout ce que j'ai à faire pour me montrer gentille, c'est de m'allonger et de les laisser me monter dessus. C'est simple et tellement banal pour moi. Je ne peux compter le nombre de fois où il m'a fallu, pour faire plaisir, pour admettre ma servilité, écartier les cuisses. Mais avec lui, c'est différent. Quand il se réveille le matin, je vois à ses yeux qu'il ne ment pas, qu'il m'aime et qu'il est prêt à m'aimer plus encore.

*

Nous trinquons avec mes copines. La nouvelle de mon mariage prochain a fait le tour du quartier et embelli pour quelques heures un quotidien sans miracles. Angélique, spécialement fière d'être ma mère adoptive et d'avoir favorisé cette union en m'ouvrant les portes de la boîte

de nuit, a crié sur tous les toits que j'épousais un homme richissime, super beau, très gentil, qui navigue entre ses différentes propriétés d'Afrique et d'Europe. Dans les rues adjacentes à celle de notre maison, des dizaines de personnes se sont mises à fantasmer et à se passer l'information comme on raconte une fable. Ça m'émeut que ma joie soit si contagieuse, que mon avenir fasse rêver les autres, moi qui ai cauchemardé mon passé. Mes amies prostituées pourraient être jalouses de cette chance qui m'est offerte à moi. Mais non, elles se disent, puisque cela m'arrive, que c'est possible. Il est permis à une fille sans le sou et pas vierge de se trouver un bon mari. J'ouvre de nouveaux horizons avec mon cas et mes copines ont trop l'instinct de survie pour refuser de les contempler. Elles se réjouissent et me fêtent tant qu'elles peuvent. Elles regrettent seulement de me perdre. Elles aimeraient qu'en plus je ne m'en aille pas.

En un an, nous nous sommes attachées, elles et moi. Je n'oublie rien. Surtout pas leur gentillesse, leur aide. Ni ce qu'elles sont, belles parce que généreuses. Je les porte haut dans mon cœur alors moi aussi, je suis triste de les quitter.

Après une dernière nuit ensemble à se rappeler les bons moments et à imaginer ceux que nous vivrons après, chacune de notre côté, je les ai toutes embrassées. Et puis, je suis restée longtemps collée à Angélique, en pleurant. Depuis la veille déjà, elle faisait une tête d'enterrement et là, elle est totalement effondrée de me dire au revoir. Pour elle, c'est insupportable de se séparer de moi qui suis, d'une certaine manière, sa fille. Je ne peux que le comprendre, j'ai dû me séparer moi aussi de mes enfants. Je connais l'immense douleur qui vous accable en blocs de granit, la déchirure que l'on ressent sans trouver de pansement pour la calmer. Ne serait-ce qu'un petit peu... J'essuie les pleurs d'Angélique et lui fais le serment que je reviendrai la voir, qu'elle ne s'inquiète pas. Je pars en plaisantant : « Maman Angélique, n'oublie pas que moi aussi je suis togolaise. On revient toujours dans son pays natal... »

Enfant des rues

CHEZ ANGÉLIQUE, j'ai tenté d'avoir des nouvelles de mes enfants. Pour cela, j'ai appelé Aïssa qui ne savait pas grand-chose, à part qu'Ahmed les avait emmenés vivre au Nigéria avec les gardiens. Et que mon prénom était tabou. Pour sa part, ma copine s'ennuyait de moi et désespérait de me voir revenir un jour. Une fois l'information prise, j'aurais pu appeler les gardiens ou leur voisine d'en face et demander à leur parler. Mais je me doutais qu'ils avaient reçu des instructions et, par ailleurs, préférais de ne pas attirer l'attention sur moi en téléphonant. Il était plus prudent que j'aie l'air d'avoir disparu. Je regrettais cruellement de ne pas les entendre, de ne pas les voir, de ne pas même profiter du récit de quelqu'un qui passerait du temps avec eux. Par un contact d'Angélique, j'ai réussi à leur faire passer via la voisine d'en face des cadeaux achetés avec mon maigre salaire. Mais ils ne savent pas que ces petites choses leur sont offertes par leur maman. C'est mieux ainsi. Ahmed pourrait s'en prendre à eux. Je redoute la façon dont leur père les traite depuis mon départ.

Dans l'avion qui nous emmène à Niamey, nous parlons avec Henry de mes enfants et de ma peur. Il voudrait des bébés avec moi et redoute que j'attende de récupérer les miens pour lui en faire à lui. Je ne sais pas, j'adore les enfants, je veux bien en avoir d'autres avec Henry. Mais je n'ai pas la tête à ça, je voudrais être sûre déjà que mes petits vont bien. Je téléphonerai quand nous aurons atterri.

Je me sens forte depuis que je suis avec mon fiancé. Il est là, avec moi, et m'a promis de m'épauler. Alors je suis plus impatiente de régler mes problèmes. Il semble touché par ma souffrance de mère. Et puis, me dit-il, « J'aimerais bien les connaître moi Hané, Kouloua et Moussa ! »

En arrivant chez Henry, je décide de passer un coup de fil aux gardiens, d'essayer. Peut-être ne me raccrocheront-ils pas au nez. Pour me donner du courage, mon fiancé se tient à côté de moi et me serre la main. Plusieurs sonneries qui me semblent durer l'éternité avant qu'une voix de femme se fasse entendre dans le combiné. Je reconnais Zoulaha. Elle, par contre, ne

m'identifie pas tout de suite. Elle demande qui je suis. Avant de répondre, je la questionne : « Monsieur Ahmed est-il présent ? » Je fais comme si je voulais lui parler. Elle me répond par la négative, alors je lui avoue que je suis Fatima. Un blanc. Je retiens ma respiration, j'ai si peur qu'elle raccroche. Je brise le silence d'un : « Zoulaha, écoute-moi, je suis toujours la mère de mes enfants, je veux que tu me dises comment ils vont. » Re-blanc. Enfin, elle susurre qu'elle n'est pas censée discuter avec moi et donner des nouvelles des petits. J'essaie de la rassurer. Ahmed n'est pas là, il n'en saura rien. Si Ahmed n'est pas là, dit Zoulaha, il y a toute une tripotée de nouvelles femmes, en plus de celles qu'il a ramenées de son pays.

En effet, dans la maison au Nigeria, la situation a évolué. Mon ex-mari a encore agrandi son harem et installe maintenant ses femmes dans la maison plutôt que dans des appartements séparés. Une colonie de femmes et de gamins vit donc là, ce qui ne réjouit pas la gardienne. Elle me confie qu'Ahmed n'a jamais décoléré depuis mon départ. Et, hélas, elle me confirme qu'il se venge sur mes enfants. Pour atténuer mon pincement, elle ajoute qu'elle veille bien sur eux avec son mari et qu'ils compensent comme ça le manque d'affection. L'amour des gardiens pour mes enfants m'a toujours beaucoup réconfortée. Je sais qu'ils les appellent papa et maman. Les petits ne vont pas mal mais ne semblent pas heureux non plus. Je veux savoir s'ils sont dans la maison, si je peux leur parler. Zoulaha redevient muette. Ce n'est pas possible, les autres femmes répéteraient tout à Ahmed. Et puis, de toute façon, Moussa n'est pas là.

Et là, elle me relate des faits qui me glacent. Elle m'explique qu'Ahmed a estimé nécessaire de faire de son fils un dur. Dans la tradition, les pères ont la responsabilité de transformer leurs enfants en hommes. En leur infligeant des pénitences sévères, ils font la démonstration de leur courage de père. Mais les pénitences ne ressemblent pas d'habitude à des supplices et surtout, ce sont les jeunes adolescents qui sont supposés passer par ce genre de rites initiatiques. Or, Moussa n'a même pas sept ans. Ahmed l'a envoyé dans un petit village tout seul pour qu'il se débrouille, mendie, se nourrisse comme il peut. Lui apprendre à être pauvre, tel est le motif invoqué par son père. Zoulaha m'avoue qu'elle s'inquiète car elle imagine ce que mon fils endure. Tu sais, ajoute-t-elle, il est très mûr pour son âge, Moussa, il réfléchit beaucoup. Il a quelque chose de triste en lui, comme s'il avait compris ce qui est réservé à l'intelligence des adultes. Je pense à mon fils, le vois dans la rue, comme moi il y a un an, en haillons, la faim qui l'étreint, et l'image me rend malade. J'interroge Zoulaha sur le village. Spontanément, elle me donne son nom, avant de se reprendre : « Tu ne vas pas aller là-bas, Fatima ? » Si, je vais aller là-bas retrouver mon fils et, s'il le veut, l'emmener avec moi.

J'en parle à Henry dès que j'ai raccroché. Il ne peut pas venir avec moi à cause de son travail, mais il m'attendra à Niamey et dès que je serai revenue, nous pourrons nous installer au Sénégal. Je note la compassion de Henry, son indulgence avec moi : je m'en vais alors que nous venons de nous rencontrer. Je suis sûre de ne pas utiliser le billet retour pour Lomé que j'ai pris en garantie. Je ne me suis pas trompée d'homme cette fois.

*

Il s'agit d'un tout petit village posé au milieu d'une étendue désertique plantée çà et là de quelques arbustes. Tout au plus, il y a une quinzaine de maisons en torchis mais beaucoup d'habitants et d'animaux qui se traînent dans la poussière des chemins. Ça sent la misère ici et mon cœur se serre quand je m'approche de hordes d'enfants mendiants. Parmi eux, je cherche mon fils du regard. Il a dû grandir mais je peux reconnaître mon fils. Trois ans sans le voir, sans l'embrasser, et le retrouver ici dans une poubelle où son père a fait l'effort de le mettre ! La

horde de gamins bruyante s'approche et m'entoure. Ils tendent tous leur tasse en laiton qu'ils font tintinnabuler comme si elles étaient gorgées de pièces. Je fais l'aumône pour mieux les observer un par un. Mon fils n'est pas là. Je demande à l'un des gamins s'il connaît Moussa. Sa réponse est non mais un plus petit que lui, juste derrière, sait qui est Moussa. Si je lui donne de l'argent, il me conduit à mon fils. Je suis tellement pressée de revoir Moussa que j'accepte le deal. L'enfant me prend par la main et se met à courir. Nous passons, au pas de charge deux rues, puis une troisième et enfin, sur la droite, perché sur un muret en pierres, j'aperçois un petit, la tête penchée sur le bout de bois qu'il est en train de tailler. Ses guenilles dégoulinent sur ses jambes et ses bras sales, et ses chaussures percées pendent de ses pieds. Il fait peine à voir. Il semble très concentré sur son ouvrage alors je reste là à l'examiner. J'attends le moment où il va relever la tête, où je vais voir ses grands yeux mélancoliques. J'attends ce moment... depuis si longtemps. Je cède à mon corps qui réclame de le presser contre lui et j'appelle mon fils. Moussa ! Moussa !

Son petit visage s'est tellement creusé que ses yeux l'inondent. Sur son perchoir, il me fixe longuement, comme un songe dont il attendrait l'éclipse, ébahi et incrédule. Enfin il me voit et me reconnaît en même temps. Ma voix l'atteint là où il s'est réfugié, hors du monde. Il en tombe pour me sauter au cou. Je le prends dans mes bras et presse mon corps entier contre le sien. Nous demeurons ainsi de longues et délicieuses minutes qui me font oublier l'absence, le manque, les douleurs de mon évasion. Et puis je vais lui acheter, comme Angélique l'a fait pour moi, des petits pains avec un thé au lait. En les savourant, la bouche pleine, il me parle, ne s'arrête plus de me parler. De mes trois enfants, Moussa est pourtant le plus silencieux, le plus introverti. À sa logorrhée, je lui ouvre mes oreilles et n'en interromps pas le cours. Il raconte la tristesse quand je suis partie, et la colère aussi. Et l'habitude qui réaménage au milieu du vide. Et mon prénom, comme un mot de magie noire, qui peut brûler les lèvres, les pensées. Les gardiens aussi, Moussa leur rend grâce et me décrit sa vie avec eux. Enfin, ici, la rue avec d'autres enfants vraiment pauvres eux, tout le temps. Plus que de sa propre difficulté à survivre dans un contexte sauvage, il souffre de celle de ses compagnons de mendicité. En l'écoutant, je suis prise d'un désir puissant de l'emmener. Je lui propose de s'en aller avec moi. Il refuse : il n'a pas achevé son expérience ici et il ne veut pas décevoir son père. De surcroît, il ne pourrait pas abandonner ses sœurs dont il est très proche.

À défaut de le sauver de l'emprise de son père et de sa situation désagréable, je voudrais lui faire des cadeaux. Lui acheter un vélo, de la nourriture, de nouveaux habits... Ce dont il a besoin. Ses vêtements crasseux et sa mine de déterré me révoltent. Pourtant, Moussa décline mon offre. Il ne veut rien pour lui-même. Si, d'un coup, il était riche au milieu de ces enfants, il risquerait d'attirer la convoitise et l'agressivité. Il refuse de se différencier en améliorant son confort. Il n'est pas non plus question pour lui de redistribuer de l'argent que je lui aurais donné. « Ce serait malsain », remarque-t-il d'un ton docte. Mon fils m'impressionne par sa sagesse.

Après avoir rejeté mes tentatives pour lui venir en aide, il me demande une faveur. Plutôt que de l'aider lui, il me prie de secourir les enfants pauvres et abandonnés qui croisent ma route. Je lui promets que je m'occuperai autant que possible des gamins en souffrance. Nous dialoguons quelques heures. Je le réconforte et lui explique pourquoi je les ai quittés comme ça, lui et ses sœurs. Je veux mettre les choses au clair et éviter que l'endoctrinement d'Ahmed agisse sur lui. Je veux être sûre qu'il ne doute pas que je les aime. Moussa m'affirme comprendre et pardonner. Par contre, dit-il, il est très blessé d'avoir appris que sa mère ne l'a

pas allaité, contrairement à Hané et Kouloua. C'est faux, complètement faux. Ce sont des mensonges dont son père essaie de le convaincre pour qu'il me déteste. Je nie et cherche à lui manifester ma sincérité. J'en pleure de rage. Ahmed sait où toucher l'adversaire, comment le débouter. Moussa me console, il me croit et sait que je l'aime. Il me demande de partir. Je ne dois pas rester dans ce village collée à lui trop longtemps. On risquerait de lui poser des questions sur ses origines. Et il devrait avouer qu'il est un fils de riche largué ici pour lui tanner le cuir. Ce n'est pas souhaitable alors je respecte le vœu de mon fils et m'apprête à le laisser une nouvelle fois. Le chagrin qui me submerge au moment de l'embrasser égale celui que j'ai éprouvé le jour de mon départ d'Orient dans l'entrée, tandis qu'il s'accrochait à ma robe et m'empêchait de sortir. Je lui promets que nous allons nous revoir vite et que je n'oublierai pas mon serment au sujet des enfants en détresse. Enfin, je le laisse derrière moi, au pied du muret, résigné et réfléchi. Il pleure de me voir m'éloigner et de m'entendre hoqueter de douleur. Mais il a confiance. Moi, je ne sais plus si je dois avoir confiance.

Être mère

HENRY SAIT TROUVER les mots pour me rassurer. Je voudrais être revenue avec Moussa mais mon fiancé me fait remarquer qu'il a décidé, qu'il a voulu rester là-bas. « Ton fils tire profit de l'expérience que son père lui impose, c'est bien non ? » me raisonne-t-il. Retrouver quelqu'un que j'aime m'apaise. Je suis si comblée d'avoir rencontré Henry. S'il n'était pas là, je serais dévastée par la tristesse d'avoir revu mon fils sans pouvoir le ramener. Avec lui, je distingue des solutions, une possibilité de changement, un espoir comme une ligne d'horizon. Nous nous sommes quittés deux jours et c'était déjà trop. Nos retrouvailles festives nous confortent dans notre lien.

Au Sénégal, à Dakar, Henry loge dans une belle et grande maison entourée d'un vaste jardin. Je suis émerveillée comme une enfant qui ne croit pas que tous les cadeaux sont pour elle. Je fais le tour du propriétaire, surprise de tout, gourmande de tout. Mon installation se fait rapidement compte tenu de la légèreté de ma valise. Et je visite à nouveau ma demeure. C'est une maison de fonction qui comporte cinq chambres avec terrasse privative et trois salles de bains. Quant au salon, il est de la taille d'un gymnase. En m'embrassant, Henry me murmure : « Bienvenue madame la maîtresse de maison, nous nous marions demain ! » Dans une longue boîte m'attend une sublime robe de mariée. Je suis émue.

Le lendemain, en toute intimité, à deux, nous sommes allés à la mairie de Dakar pour nous dire oui. Un vrai oui. Je suis mariée, cette fois de gré, pas de force.

Je m'habitue vite au confort que mon mari me procure. J'y suis à l'aise, je rattrape ces dernières années de pauvreté et j'essaie d'effacer la violence des autres hommes. Un quotidien paisible se met en place et je me coule dedans sans résistance. Lui travaille beaucoup mais rentre le soir. Moi, je ne fais rien. Avec la maison, on lui a mis à disposition une aide. Je ne me charge donc d'aucune tâche domestique. Je me repose, je rêve, j'élabore des stratagèmes compliqués pour enlever mes enfants. Et puis, surtout, je fais les boutiques. À Dakar, les premiers temps, j'achète des quantités industrielles d'habits. Je remplis les rangées de placards

du dressing. Après, je calme ma boulimie. Au bout de quelques mois à attendre Henry, à voir les heures défilier, je me réveille. Je me mets à fréquenter l'alliance française pour apprendre à lire et à écrire. Et puis je passe de plus en plus de temps à m'occuper des autres.

Les petits mendiants du quartier viennent naturellement à moi. Un premier, que j'invite à manger à ma table, un vendredi. Et les autres, tous les autres, armée de gamins affamés qui afflue chez moi. Je peux gérer au début. Après, comme ils se passent le mot, ils sont si nombreux que l'intendance se complique. Si une ville entière d'enfants veut déjeuner chez moi, comment je fais ? Mais je ne peux refuser, à aucun. Voir leurs yeux brillants me remplit d'un bonheur bon et inépuisable. Dans cette bande de gosses, j'ai remarqué, il y a deux chefs de file, Ladi et Ousmane. Ils doivent avoir huit ans, pas plus, et ils semblent détenir une espèce d'autorité qui fait que les autres leur témoignent des marques de respect. Ils sont étonnants, ces enfants, par ce mélange de gravité et de puérité qu'il y a chez eux. Ce sont de minuscules hommes ou plutôt des corps d'enfants condamnés à un esprit adulte. Le plus souvent, ils sont fils et filles de villageois indigents qui les ont envoyés, ne sachant pas comment les nourrir, chez le marabout de ma rue pour qu'ils apprennent le Coran. Ils sont bien un millier dans une grande maison qui ne peut quand même pas les contenir. Le marabout, un vieil homme, fait comme il peut avec ses maigres moyens. Les petits demandent la charité pour manger. Si les gens offrent de la nourriture, elle est immédiatement ingurgitée par les petits pauvres. S'il s'agit d'argent liquide, il est remis au père spirituel. J'ai pitié de ces enfants. Et j'ai promis à mon fils.

*

De Henry aussi, je dois m'occuper. Alors que notre vie se déroule sereinement et amoureusement, il est tombé dans un état dépressif dont je ne parviens pas à l'arracher. Un médecin psychiatre est venu l'examiner, lui parler, tenter de comprendre. Je suis inquiète. Pour lui, parce que son mal-être me touche, pour moi, parce que j'ai besoin d'être protégée, j'ai besoin qu'il soit fort. Le psy me prend à part après la consultation. Il veut savoir si je connais Henry depuis longtemps. Je lui avoue que non, que nous venons de nous connaître et de nous marier dans la foulée. Il me lance un regard sombre. Madame, commence-t-il, vous devriez le quitter, prendre vos jambes à votre cou. Je pense que votre mari sera dépressif toute sa vie, vous risquez d'être malheureuse. Choquée par ses paroles, je lui réponds que j'aime Henry, qu'il a fait preuve à mon égard d'une grande générosité et qu'il n'est pas question que je me montre ingrate et le laisse tomber quand lui, à son tour, a besoin de moi. Le médecin m'adresse un regard à la fois sceptique et méprisant avant de s'en aller. En fait, Henry a tout entendu parce que la fenêtre était ouverte et que la voix du psy était trop volumineuse. Il est ému de ma réponse, il s'excuse, me demande de lui pardonner. J'essaie de dialoguer avec lui pour qu'il aille mieux. Le choc de notre rencontre l'a peut-être aussi déstabilisé. Je l'aime et suis prête à m'occuper de lui mais je suis affectée par la situation. J'ai épousé un homme gentil et souriant, je dîne maintenant avec un homme silencieux et triste.

Quand je lui annonce que je suis enceinte, il abandonne momentanément son univers trop sombre. Il espérait si profondément que je lui donne un enfant qu'il y croit à peine. Nous fêtons la nouvelle dans un bon restaurant de Dakar. Nous retrouvons la joie des premiers jours, la chaleur douce, les éclats de rire sur mes blagues idiotes. Nous goûtons à nouveau toutes sortes de plaisirs. Je baigne dans la grâce. Cette grossesse-là ne ressemble pas aux précédentes car elle est volontaire et vécue sans appréhension. Mes trois premiers enfants, je les ai conçus

malgré moi, dans la peur de leur père. Je suis contente de savoir que je vais pouvoir prendre soin de ce bébé alors que je ne peux pas m'occuper de mes autres enfants.

J'accouche d'un petit Gaspard. Son père verse des lacs de larmes en le voyant. Deux ans après arrive son petit frère Julien. Un jour, quand il me fait part d'une offre qu'on lui a soumise pour un poste en Côte-d'Ivoire, je lui suggère d'accepter. Je suis d'accord pour déménager avec les deux enfants si ça peut aider mon mari.

Orphelins ou pas

J E NE LE SAIS PAS encore mais le destin s'amuse avec moi. Alors que je suis mère pour la quatrième fois, mes enfants restés au Nigeria, eux, me croient morte. Avec son goût bien connu des légendes, Ahmed a confectionné son mensonge le plus vicieux, le plus mémorable de sa carrière de salaud. Il a dû entendre parler de ma conversation avec Zoulaha, certainement. Je connais trop le fonctionnement du village pour ne pas me douter qu'elle a confessé sa discussion avec Fatima la maudite à une commère qui l'a dit à une autre commère... jusqu'aux oreilles de mon ex-mari. Et puis, connaissant l'honnêteté confinante à la sainteté de mon fils, je suis certaine qu'il a raconté ma visite à Ahmed. Qui ne l'a pas supporté.

Pour la première fois dans son existence de mâle dominant, une femme, moi en l'occurrence, lui a tenu tête. Je l'ai défié à maintes reprises quand je vivais sous son toit et j'ai eu l'audace de le quitter, plutôt de m'échapper. Non contente de cela, je me permets de reprendre contact avec les gardiens et, pire, d'aller voir mon fils qu'il a voulu mettre en isolement. Je peux sans peine me figurer la colère d'Ahmed en apprenant que j'ai eu le culot d'aller voir Moussa. Il a dû ruminer sa haine pendant quelques jours, se creuser la tête jusqu'à inventer une comédie de mauvais goût pour me châtier.

Il a emmené nos trois enfants chez mes parents auxquels il a demandé de réunir tout le monde, toute la famille et les amis. Ma mère a dû le regarder avec méfiance mais s'est exécutée. Une fois l'assemblée silencieuse devant lui, il a, d'un ton solennel, annoncé mon décès. Il avait à la main un journal dans lequel un fait divers était couvert. Il a transmis ses condoléances à mes parents avant d'expliquer comment j'étais morte. J'avais été abattue par des brigands sur un chemin où j'errais. Il a dû jouir de l'effet produit sur son public naïf. Mes enfants se sont mis à pleurer, mon père a baissé la tête avec un air désolé. Seule ma mère n'a pas réagi. Elle me l'a avoué après : elle n'y a pas cru. Son instinct de mère criait que j'étais en vie quand Ahmed affirmait que j'étais froide et sous terre. Elle s'est aussi souvenue d'une conversation avec moi dans laquelle je lui disais : « Ne crois jamais ce qu'on peut te raconter sur moi tant que tu ne l'as pas vu de tes propres yeux. » Ce jour-là, nous avons eu une discussion de femmes. Je lui avais confié qu'Ahmed était un homme méchant et violent, que je

voulais le quitter. Elle, elle prenait exemple sur son cas et m'encourageait à supporter mon mari malgré tout. Elle disait : « Tu vois ton père m'en fait baver, mais je suis toujours là. » J'essayais de lui faire comprendre en quoi ma situation différait de la sienne, en quoi Ahmed n'était de toute façon pas à terme une solution : « Tu sais ce qu'il fait mon mari quand tu deviens vieille, que ta peau se fripe et que tes seins chutent, quand il n'a plus envie de toi ? Il te demande de partir comme tu es venue, presque nue. Tu laisses là les quatre ou cinq enfants que tu as pondus pour lui et tu t'en vas. Tu n'as pas le choix parce qu'il te chasse à coups de bâton. Tu vois maman, avec lui, la patience, demeurer sous son joug, supporter sa violence, ça ne sert à rien. À la fin, tu es vieille, pauvre, sans toit et sans enfants. » Maman s'était tue. Après un bref silence, elle avait conclu d'un « je te comprends, fais ce que tu crois être bon, va-t'en s'il le faut ».

Pendant que je m'occupe de Gaspard et Julien, et tente d'encourager Henry à être heureux, mes trois enfants se retrouvent orphelins ! Et ce nouveau statut les afflige doublement. En plus de la peine qu'ils ressentent de m'avoir perdue, ils doivent subir toutes sortes de brimades de la part des enfants et des adultes avec lesquels ils habitent. Tant que j'étais vivante, ils étaient protégés par ma réputation de tigresse. Tout le monde était au courant de ce dont j'étais capable. Personne n'aurait touché un cheveu de mes enfants. Mais maintenant qu'ils me pensaient tous morte, ils voyaient ma progéniture comme affaiblie, sans défense, parfaits dans le rôle de boucs émissaires. Ils ont commencé par les spolier en se répartissant mon héritage, des meubles, des vêtements... Ils ont continué en persécutant mes enfants.

Hané, ma fille aînée se trouve en première ligne pour subir l'agressivité de son entourage. Ses cousins, ses demi-frères ne la respectent pas. Ils la tripotent pour rigoler, lui ordonnent de ne pas être farouche et finissent par la battre. Ils la considèrent comme une domestique, comme leur propriété, la chose avec laquelle ils peuvent jouer, qu'ils peuvent casser. C'est cela que je voulais empêcher. Que ma fille vive ce que moi, j'ai vécu. Parfois, ils envoient Hané faire des courses mais lui interdisent de manger ce qu'elle a rapporté. D'autres fois, ils lui intimement de changer de robe alors qu'elle est sur le pas de la porte, en train de sortir. Les deux plus jeunes, eux, on les tape, on les prive de jouets quand les enfants des autres portées en sont couverts, on les rationne quand ils dînent. On leur mène la vie dure. Les liens entre les trois se resserrent toujours dans l'adversité. Ils ont perdu leur mère mais pas encore le combat, se disent-ils pour s'encourager, ne pas sombrer dans le désespoir. Ma fausse mort bouleverse la vie de mes enfants.

*

Au contraire, ma vie suit son cours en Côte-d'Ivoire. Ici aussi, je m'occupe d'enfants qui en ont besoin. Je dois avouer que je le fais entre autres parce que je m'ennuie. En Côte-d'Ivoire, nous avons une maison encore plus belle que celle du Sénégal, dans un quartier huppé. Je suis aidée par du « personnel de maison » alors, encore une fois, j'échappe à toutes les corvées. Des nounous s'occupent de Gaspard et Julien me laissant du temps libre dont je ne sais pas que faire. Je fais la grasse matinée tous les jours et quand je me réveille, je me trouve désœuvrée. Dans une rue adjacente se trouve une église où j'ai pris l'habitude d'aller rencontrer les enfants des rues. Comme notre quartier est bordé de bidonvilles, toute une faune traîne du côté de Saint-Jean. Parmi elle, une foule d'enfants souvent drogués et prostitués qui viennent se réfugier à l'église pour dormir. Je me rapproche d'eux, essaie de leur parler, les autorise à venir se laver chez moi, je leur donne à manger et parfois un peu d'argent. Je les plains et les chéris. Je

voudrais pouvoir les sauver, les extraire de cette boue dans laquelle ils sont nés et où ils se sont enlisés.

D'autres gamins ont attiré mon attention et ma bienveillance. Je suis passée un jour devant une prison dans la ville. En longeant les grilles, j'ai remarqué que dans la population des détenus se trouvaient des enfants. J'étais choquée alors j'ai sonné à la porte du pénitencier et demandé pourquoi ces enfants se trouvaient en prison. On m'a répondu qu'ils avaient fraudé, qu'ils étaient montés dans le bus sans ticket parce que leur mère n'avait pas les moyens d'en acheter. Ils étaient enfermés depuis quelques semaines. Je me suis mise à pleurer. J'ai sorti de l'argent de mon sac que j'ai posé sur la table. En remboursant les tickets, j'ai exigé qu'ils soient libérés.

Je montre exprès que je suis riche et bien habillée, ce qui me confère un pouvoir incroyable ici, dont j'abuse à de nobles fins. En voyant sortir les gamins, je me permets de leur donner un conseil : « Ne fraudez plus. » Je traîne un peu dans la prison, histoire d'en observer les conditions de vie. Après examen, elles sont abominables et je me sens coupable de ne rien faire. Tout est très sale et délabré et surtout les condamnés souffrent de la privation de nourriture. Alors je prends l'habitude de venir tous les vendredis faire une distribution de pain de mie à tout le monde. Je reste un peu, je prends la main des détenus et je les encourage d'un « tu vas t'en sortir ». Quand j'arrive dans ma voiture imposante, ils se collent aux barbelés et crient des « hurra ». Les gardiens, eux, se marrent du contraste entre les prisonniers sales, vêtus de frusques déchirées et dégoûtantes, et moi, propre, classe. Ils m'ont surnommée affectueusement « la vieille mère ».

Mais mon aide aux enfants des rues et aux prisonniers ne suffit pas à combler le vide que je ressens. J'ajoute une autre cause à ma liste humanitaire. En allant dans un village éloigné, perdu dans la forêt, j'ai découvert des lépreux. Au début, je me suis contentée de venir les voir comme ça pour parler avec eux. Ensuite, je me suis investie totalement d'une mission : j'ai décidé de leur porter un secours actif et complet. J'ai sollicité un copain douanier qui détenait des stocks de vêtements neufs qu'il a accepté de me céder gratuitement et j'ai demandé à Henry, qui travaillait alors dans le commerce du riz, de m'en donner des sacs. De quoi s'habiller et de quoi manger, j'étais contente d'avoir trouvé des systèmes pour assister les lépreux. Et reconnaissante d'être en situation de pouvoir aider les autres. Henry se montre très généreux avec moi. Il me donne tous les mois une somme importante d'argent dont je peux faire ce que je veux. Alors j'en profite pour en redistribuer le plus possible. Notamment à mes parents qui me croient morte et s'étonnent de recevoir des sous de ma part. Ils évitent de se poser trop de questions, imaginent que mon dernier bienfaiteur veut me faire plaisir post mortem en les gâtant eux... Henry tient sa parole. Au moment de la fête du mouton, il sait qu'il faut de gros moyens à mes parents parce qu'un mouton, ça coûte cher. En conséquence, il double l'argent de poche qu'il m'accorde.

*

Mon mari n'a pas complètement vaincu la dépression mais, ensemble, nous l'avons apprivoisée. Je m'efforce d'être à son écoute en permanence et surtout de lui donner de l'oxygène et de la fraîcheur pour combattre ce truc morbide qu'il promène avec lui dans les mauvais jours. Depuis que je pratique la philanthropie au quotidien, personnellement, je me sens mieux, utile. L'ennui dans lequel je me liquéfiais a disparu au profit d'une énergie immense. J'ai assez peu d'amies avec lesquelles sortir mais j'ai mes protégés, et j'ai mes deux fils qui me donnent du travail. Je n'ai pas vraiment de nouvelles de mes trois premiers enfants.

La gardienne m'a interdit de rappeler la fois où nous nous sommes parlé. J'ai une seule et unique source, très indirecte en plus : une copine d'une copine de la voisine d'en face. Quand j'essaie de savoir, on me répond que tout est OK et je ne parviens jamais à glaner plus de détails que ça. Souvent, alors que je berce Julien, je suis prise d'une envie irrépressible de pleurer. J'imagine mes enfants sans leur mère, que personne ne berce, seuls sous un ciel de plomb.

Kidnapping

UN JOUR, en activant mon tuyau nigérian, j'apprends une fort mauvaise nouvelle. Ahmed a décidé de marier Hané qui vient d'atteindre ses onze ans. Je m'écroule en entendant ça. Pour moi, la perspective du mariage de ma fille à l'âge où l'on m'a mariée de force correspond au comble de l'atroce. Je refuse qu'on inflige cette barbarie à Hané. Je suis si désolée que je ne sais pas tout de suite quoi faire. Mais, pendant la nuit, je rêve de ma fille et, dans mon rêve, elle est assise à côté de moi dans un avion.

À mon réveil, j'ai choisi d'aller la chercher au Nigeria, d'organiser son enlèvement. J'en discute avec Henry qui n'essaie même pas de me dissuader mais, à l'inverse, me soutient dans ma décision. Nous réfléchissons au mode opératoire et convenons qu'il est préférable que j'agisse seule, sans lui à mes côtés. Il a le défaut, dans un cadre pareil, d'être blanc donc voyant. Il risquerait de nous faire remarquer et d'attirer les ennuis. Pour être efficace, il vaut mieux être discret. Henry me demande comment je vais me débrouiller sur place. Je ne sais pas, je verrai bien. Je ne connais personne pour m'aider là-bas mais je compte improviser. Le pire c'est que je n'ai pas peur. Mes malheurs m'ont rendue forte parce qu'ils m'ont ôté la peur. Comme dit le proverbe ivoirien : cabri égorgé ne craint pas le couteau.

Je prends un vol pour Lagos mais en descendant de l'avion, perdue dans l'aéroport, je me mets à pleurer. Je ne sais pas comment faire pour aller kidnapper ma fille. Je suis partie de Côte-d'Ivoire en hâte et je suis arrivée rapidement mais maintenant, je suis désorientée. Je suis assise en train de pleurer quand j'entends : « Bonjour, madame Fatima ! Qu'est-ce que vous faites là ? » En relevant la tête, en vision floutée par les larmes, j'aperçois une vieille connaissance, Oga, qui travaille dans l'aéroport. Il veut savoir ce qui me bouleverse à ce point. Je lui expose mon problème. Je n'ai pas de papier d'identité, de passeport pour quitter le pays avec ma fille. C'est pour cela que je suis désespérée. Même si j'arrive à la récupérer dans la maison, je serai bloquée avec elle ici. Oga me sourit. Il sait comment résoudre cette difficulté. Il me dit : « Si tu ramènes ta fille jusqu'ici, nous on se démerde pour la faire sortir. » Quand il

emploie le « nous », je comprends qu'il fait référence à une bande de lascars gentils et moins gentils qui sévissent dans l'aéroport et ses alentours. Je n'ai pas oublié que je suis à Lagos, la ville des crapules, des voleurs, des tueurs, où tout se vend et tout s'achète. J'accepte le marché avec mon ami Oga. Je me charge de revenir jusqu'ici avec Hané et après, je m'en remets à lui.

Dans l'avion pour Kara-Kara où se situe la maison d'Ahmed, à nouveau je me laisse aller aux larmes. Je suis très angoissée à l'idée d'échouer. Je voudrais être sûre que je vais ramener ma fille saine et sauve, sans problème. À la sortie de l'aéroport de Kara-Kara, je trouve un taxi qui me conduit chez la voisine d'en face, la femme du chef du quartier. Je m'invite chez elle. Elle semble très surprise de me voir puisque je suis décédée mais elle s'assied avec moi et me propose un thé. Je lui raconte n'importe quoi. Je lui dis que je suis revenue d'Europe parce que je compte m'installer avec mes enfants, que je me suis lassée de ma vie en France et ennuyée de mes gosses. Je fais exprès, dès le début de notre conversation, de lui montrer que je suis pleine aux as. Je connais cette femme et sa cupidité, j'en joue. Nous bavardons gentiment et finalement je lui demande si elle peut me faire la monnaie en sortant de ma poche une grosse liasse de billets. À la vue de tant d'argent, elle frétille et se met à me faire de grands sourires. J'insiste sur le fait qu'il est préférable que moi, on ne me voie pas en ville. Mais je n'ai pas besoin d'insister, Rakia est déjà debout, le bras tendu, et elle sort rapidement pour me satisfaire. Ses enfants, qui ont l'âge des miens, jouent dans la rue en dessous. Dès que leur mère s'est éloignée, je les appelle. J'ai besoin qu'ils me rendent un service, je voudrais qu'ils aillent chercher leurs copains d'en face, Hané, Kouloua et Moussa. Les gamins qui trouvent la mission plutôt facile et distrayante se mettent à courir. De la fenêtre d'où je surveille l'opération, je distingue mes trois enfants qui sortent de la maison d'Ahmed. Ils s'approchent et ça me retourne les tripes. Je n'ai jamais revu mes filles depuis ma fuite et j'ai à peine aperçu Moussa en six ans.

Je les attends dans la pièce principale. Je me suis allongée et un voile recouvre mon visage. Quand ils entrent, ce n'est pas moi qu'ils voient mais une ombre noire. Et je soulève le voile. Ils me regardent sans pouvoir me reconnaître. On leur a dit il y a longtemps que je suis morte. Je ne peux donc pas me tenir devant leurs yeux. Et pourtant... Et puis Hané me démasque, elle dit d'une voix faible « maman ». Alors les deux autres comprennent que c'est bien moi, Fatima, leur mère. Les trois se ruent dans mes bras, je les enserre et leur dis des mots d'amour. Mais il faut agir vite, nous n'avons hélas pas le temps pour les retrouvailles. Je m'adresse à Hané. Elle paraît malade, ses yeux sont jaunes, je voudrais savoir ce qu'elle a. Mais elle est mutique. Alors je n'insiste pas et me contente de lui expliquer pourquoi je suis là. Elle va être donnée en mariage à un inconnu alors qu'elle est encore toute petite. Alors si elle veut, elle peut aussi ne pas se marier et s'enfuir avec moi. C'est à elle de décider. Elle veut partir, elle s'est exclamée : « Ne me laisse pas. » Son cri du cœur vient de m'insuffler un courage infini. Si je dois me faire découper pour la protéger... Il me faut maintenant expliquer à Moussa et Kouloua pourquoi eux je ne les prends pas avec moi. Ils le comprennent parce que ce sont de gentils enfants. Je leur confie de l'argent et des cadeaux pour eux et les gardiens et leur dis que nous partons avec Hané faire de la monnaie. Si on leur demandait... Je les embrasse, la gorge serrée, déchirée de les abandonner une autre fois.

Nous montons, Hané et moi, dans un taxi pour l'aéroport. Là, j'achète des billets aller pour Lagos. Je commence à mieux respirer, quand un type qui me connaît passe à proximité. Je me fige. S'il me voit, on est mortes. J'ai le réflexe de me lever et d'aller le voir, imaginant ainsi ne pas éveiller ses soupçons. Je le salue, discute deux minutes avec lui et, pour me débarrasser de

lui, lui confie une mission : faire l'aller-retour en ville afin de changer de l'argent pour moi. La vue de l'argent, comme pour la plupart des gens ici, le convainc. Il se fera un plaisir de faire ce geste pour moi. Il s'évanouit devant moi avec un paquet de billets aussi prestement que Rakia tout à l'heure. Avec ma fille, nous profitons de son absence pour embarquer.

À Lagos, en atteignant l'aéroport local, je loue une chambre dans un hôtel voisin. Puis nous gagnons l'aéroport international pour retrouver Oga. Après avoir marché des kilomètres, nous lui mettons la main dessus et je lui propose, pour être discret, de nous suivre à l'hôtel. Il a salué ma fille qui, décidément, est enfermée dans une tour de silence. À Oga, je demande de lui procurer des papiers, je lui dis que je suis de nationalité nigériane. Il ne voit pas d'inconvénient à trouver des papiers du moment que je le paye, lui et ses copains. Il présente la méthode qui consiste à se faire faire d'abord un extrait de naissance. Il a une copine infirmière que nous allons voir à l'hôpital pour qu'elle nous le délivre. Elle fait comme si ma fille venait de naître !

Avec l'extrait de naissance, il m'est désormais possible de prendre au nom de Hané un billet d'avion pour la Côte-d'Ivoire. Mais il me faut encore déboursier beaucoup d'argent pour acheter aussi un passeport, dans un délai court qui fait grimper le prix. En deux heures, j'obtiens un faux passeport qui fait parfaitement illusion. Une fois armés du papier d'identité, nous nous baladons avec Oga dans l'aéroport. En fait, il nous présente ses copains à chaque étape de l'embarquement pour que, tout à l'heure, nous n'ayons pas de problème à passer les contrôles. Il reste une heure avant le vol, une heure de panique totale pour moi. Je m'attends à voir surgir Ahmed ou ses sbires et qu'ils m'arrachent ma fille. Je ne suis pas tranquille, j'aimerais être déjà dans le ciel.

Je reste vigilante et Oga, à mes côtés, guette avec moi d'éventuels problèmes. Rien n'arrive heureusement. À l'heure dite, nous prenons le couloir qui nous mène à l'avion. Chaque contrôle est l'occasion de vérifier que Oga a bien travaillé. Et moi, je suis déterminée, à cette phase de l'expédition, je suis prête à me battre pour continuer. Je lance des regards noirs qui expriment mon impatience. Certains douaniers nous fixent mais ils finissent toujours par nous laisser passer. Nous grimpons dans l'avion et attachons nos ceintures. Ça y est, nous avons décollé, nous sommes hors de portée des représailles d'Ahmed. Je pleure de soulagement, je remercie Dieu d'avoir été là. Hané, elle, n'a toujours pas dit mot.

À l'arrivée, à l'aéroport, Henry nous attend avec Gaspard et Julien. Il me sourit quand il aperçoit ma fille. Gaspard, curieux, court vers nous. Aujourd'hui, je suis heureuse. Ma fille est là, Ahmed ne la reprendra plus. Elle n'épousera personne de force.

La boucle

MA FILLE ne parle pas et cela me trouble, ne me paraît pas normal. Depuis que nous avons atterri, elle a pu se soigner de cette espèce de jaunisse qu'elle avait quand je l'ai retrouvée. La couleur de ses yeux et de sa peau m'inquiétait et, à Lagos déjà, sur le chemin du retour, je l'avais emmenée voir le médecin de l'aéroport pour qu'il l'examine. Il n'avait pas vraiment établi de diagnostic mais lui avait fait une piqûre pour qu'elle puisse monter dans l'avion avec moi. J'avais alors remarqué qu'elle ne réagissait pas à la douleur de la piqûre, contrairement à la plupart des enfants. Elle était restée stoïque.

Depuis, Hané est toujours ainsi. Elle n'exprime rien, ne manifeste aucune émotion. Sa présence en devient étrange parce qu'elle est là sans l'être. Les choses coulent sur elle... Quand elle a découvert la jolie chambre que nous lui avons préparée dans la maison, elle n'a montré ni joie ni rien. On ne peut pas savoir ce qu'elle pense, à quoi elle pense.

Les premiers jours, en Côte-d'Ivoire, je lui ai posé mille questions. Je voulais qu'elle me raconte en détail leur vie à Kara-Kara et qu'elle se soulage de sa colère contre moi. Je suis convaincue, et son silence me conforte dans cette théorie, qu'elle m'en veut d'être partie, de les avoir quittés elle, son frère et sa sœur. Après, je n'étais plus là pour les protéger. Or, Hané, ça se voit, on lui a fait du mal. Je n'arrive pas à savoir comment. Enfermée dans son silence épais, ma fille ne me laisse pas réparer, rattraper ce que je n'ai pas fait pour elle. Je voudrais la reconforter aujourd'hui pour ce que je n'ai pu empêcher qu'on lui fasse. Je comprends le malheur, je sais l'écouter parce que je l'ai côtoyé intimement. Je mesure le degré de souffrance des autres au baromètre de la mienne. Je serais capable d'aider ma fille si elle me laissait faire. Je l'ai inscrite à l'école et pour cela, j'ai dû repayer des papiers d'identité. Ceux qui nous avaient servis au Nigeria ne pouvaient pas bien vieillir. Alors, par un oncle bien placé, j'ai essayé la voie officielle pour faire faire une pièce d'identité à Hané. Mais ça n'a pas marché parce que je ne pouvais pas prouver sa nationalité alors j'ai eu recours au commerce parallèle. Quand je la vois partir le matin à l'école, je suis si fière. Ma fille va devenir très intelligente et pourra exercer un métier intéressant. Ma fille pourra gagner sa vie d'une façon honnête et respectable. Ma fille pourra faire ce qu'on m'a interdit.

Moi, je n'ai pas revu ma mère, je ne suis pas retournée au Village. Alors je décide d'aller rendre visite à ma famille au Niger et d'y emmener Hané. Je ne crains rien pour nous deux. Je connais si bien Saba que je peux prévoir ses gestes. Elle n'appellerait pas Ahmed pour le prévenir que je suis au Village avec sa fille que j'ai kidnappée. Simplement parce qu'elle n'y a aucun intérêt. En plus, elle préfère lui faire oublier qu'elle est ma tante. Je voudrais présenter Henry à ma mère mais je trouve plus convenable de rentrer au Village la première fois sans ma nouvelle vie, mon mari et mes deux enfants en bas âge.

Nous roulons très tôt le matin sur la route en direction du Village. Le sable rose se réfléchit sur l'aube devant nous. L'air frais entre par la fenêtre ouverte et souffle sur la cigarette du chauffeur. Je ne peux m'empêcher de penser que ce chemin, je l'ai surtout maudit parce qu'il me conduisait vers l'enfer. Aujourd'hui, c'est différent. J'en aime la poussière fine, l'odeur minérale et brûlée, et le bout, mon village.

Il n'y a personne à la maison quand nous arrivons. Mais moi, à cette heure matinale, je sais où trouver ma mère. Dans le champ derrière. De loin, nous percevons une silhouette un peu voûtée, rouge et bleue. Acharnée dans son travail, ma mère s'use trop vite. Elle me fait un geste comme si elle m'avait reconnue de loin. Elle doit me confondre avec quelqu'un d'autre. Je rigole. Je réponds à son salut et, au contraire du duel et des pas qui se séparent, nous nous rejoignons en parcourant chacune la même distance. À quelques mètres, je me mets à courir avec ma fille à la suite. Ma petite maman m'offre les plus beaux sourires du monde. Elle a vieilli un peu sous tous les soucis, mais elle me semble toujours aussi magnifique. Elle embrasse bien fort sa petite-fille et rit aux éclats en me traitant de coquine. J'ai eu le culot de m'en aller et, en plus, de revenir chercher ma fille. J'ai réalisé ce que ma mère n'a pas fait. Nous restons de longues minutes dans le champ à se câliner et se parler et, quand le soleil commence à se montrer trop vif, nous revenons vers la maison.

Elle n'a jamais cru, comme je le supposais, que j'étais morte. Elle me raconte que les gens s'étonnaient de son manque de réaction devant la mort de sa fille. Secrètement, elle riait et priait qu'il ne m'arrive rien, que le mensonge d'Ahmed ne prenne pas une dimension réelle. Elle aurait voulu pouvoir dire la vérité à mes enfants. Mais comme rien ne prouvait que j'allais réapparaître, elle évitait, en se taisant, de leur donner de fausses joies. Et puis elle redoute Ahmed et avoue m'admirer de lui avoir échappé, de l'avoir affronté. Grâce à ma mère, j'apprends qu'il est venu ici quelques semaines après mon évasion. Il cherchait à glaner des informations sur moi et me croyait assez idiote pour me réfugier au Village. Il était hors de lui et terrorisait tout le monde avec ses questions sur moi. Ce qui avait frappé maman, c'est la façon dont il parlait de moi, avec mépris et grossièreté. Il lui disait : « Votre fille est une sale pute, mais ne vous inquiétez pas, elle paiera ce qu'elle a fait. Allah est grand est miséricordieux, pas moi. »

« Sache, me dit ma mère, que tu as fait beaucoup de tort à Moumouni et Zoulaha. Ahmed a cru qu'ils t'avaient introduite dans sa maison pour voler Hané. Il les a accusés d'être de mèche avec toi. À cause de ça, ils ont été privés de salaire et Moumouni a été fouetté. » Ils avaient tenté de se disculper, y compris en rejetant la faute sur la voisine d'en face, mais mon ex-mari n'avait rien voulu entendre. Il lui fallait des responsables à châtier. Ç'a été les gardiens. Mes deux autres enfants aussi ont été punis d'avoir été complices de l'opération. Ahmed leur reprochait de ne pas m'avoir dénoncée en me voyant. Vexé que je lui aie pris Hané sous le nez, il l'était aussi de passer pour un menteur. N'avait-il pas crié sur tous les toits que j'étais morte

et enterrée ? Certains se moquaient de lui depuis, lui parlaient de sa « revenante de femme ». Non seulement ça ne le faisait pas rire, mais il aurait bien étranglé, s'il avait pu, les plaisantins qui osaient la moquerie.

Entre femmes, nous savourions la victoire. Toutes ces années, ma mère n'avait pas gagné grand-chose sauf du travail en plus et des ennuis avec mon père. Son existence pliait sous les contraintes et la tristesse à oublier. Elle a supporté les comportements écœurants d'Adamou, les journées écrasantes, la persécution de ma tante, les maternités à répétition, et la mort de trois de ses enfants.

Après moi, elle a élevé quatre enfants, des fils. Le plus grand d'entre eux est dépressif, le deuxième a été lui aussi vendu par ma tante et le troisième s'est révélé être malhonnête. Ma mère a été déçue par certains de ses enfants et malheureuse pour d'autres. Aujourd'hui, il n'y a que pour moi que ma mère se réjouit parce que ses autres enfants, dit-elle, ne peuvent pas être heureux ici. Secrètement, elle espère que j'installerai la fratrie un jour en Europe.

Pour aller au marché, avec maman et Hané, nous traversons une place sur laquelle de vieux sages conversent tranquillement. Je remarque mon père parmi eux et vais le saluer. Son visage s'est encore émacié et ses yeux ont rapetissé. Il porte toujours son keffieh et, aujourd'hui, il est habillé de blanc comme pour une grande occasion. Son attitude ne trahit aucune surprise de me voir. Mon apparition semble naturelle, attendue. Il me salue sans trop de chaleur mais prend ma fille dans ses bras. Mal à l'aise devant ses compères, mon père prend un air pincé et baisse le nez.

*

Revoir ma mère m'a fait du bien. En rentrant chez nous, je serre fort Gaspard et Julien dans mes bras. Et je pense à Kouloua et Moussa, mes pauvres bébés maltraités par Ahmed. Depuis que je me trouve en Côte-d'Ivoire, je demande beaucoup à Dieu. Je suis rentrée dans un groupe de soutien. Nous nous réunissons régulièrement pour parler des enfants des rues. À force de nous rencontrer, nous devenons des amis tout court. Nous savons tout les uns des autres et essayons de nous entraider si possible. Cette convivialité m'est douce parce qu'ils me donnent de l'amour. Henry m'est très précieux. Hané, elle, résiste toujours à la parole et mes deux autres enfants sont trop petits encore pour m'apporter ce dont j'ai besoin. À Saint-Jean, je trouve du réconfort à m'occuper des autres. Ma vie, certes, s'est arrangée mais elle n'est pas guérie.

L'innommable

QUAND ON A ÉTÉ, comme moi, la proie d'un sort peu accommodant, on imagine qu'on connaît le pire. Objectivement, après avoir été violée, frappée, mariée de force, torturée, enfermée, clochardisée, je n'imaginai pas connaître plus horrible. Je me croyais blasée avec la souffrance, je me pensais une dure, je lui disais : « C'est ça viens me trouver, je te connais, tu ne m'auras plus. » Je trouvais miraculeux d'avoir réchappé de cette série de malheurs et remerciais Dieu tous les jours. J'étais persuadée d'avoir déjà gravi le pic des tortures. Mais il y a toujours plus. Alors, je me trompais, je faisais fausse route dans mon orgueil de la douleur. Peut-être me fallait-il une leçon ? Fallait-il qu'elle soit aussi cruelle ?

Ce jour-là, je suis dans la cuisine chez moi. Assise sur le rebord de la fenêtre, un magazine sur les genoux, je discute avec mon frère Ousmane qui est venu du Village en compagnie de Ballaké, un autre de mes frères. On vient de prendre ensemble le petit déjeuner. Le téléphone retentit et interrompt notre conversation. C'est Hadjara, une des femmes nigérianes d'Ahmed. Depuis que j'ai enlevé Hané, j'ai repris contact avec les gardiens et les femmes de mon ancien mari qui me laissent dans son dos jeter un œil sur mes enfants. Au moins une fois par mois, je leur téléphone et si le maître n'est pas là, ils me répondent et me donnent des nouvelles de Moussa et Kouloua. Sinon, ils me font comprendre, en me disant que je me suis trompée de numéro, qu'il est présent. Alors je raccroche et je rappelle plus tard. J'ai acquis, en réapparaissant, le respect. Depuis qu'ils me savent bien vivante et bien présente – je l'ai prouvé en venant chercher Hané –, ils font attention. Je crois que les femmes m'admirent de m'être révoltée et d'avoir choisi ma route. Et puis, en Afrique les mères sont sacrées, surtout celles qui, comme moi, ont combattu pour leurs enfants.

Hadjara a une drôle de voix comme si elle était très loin.

Elle me dit : « Il y a eu un accident. »

Je réponds : « Mes enfants ? »

— Oui.

— Mon fils ?
— Oui, il est mort.
— Et ma fille ?
— Presque.
— Ah bon. »
Je raccroche.

J'éclate de rire. D'un rire caverneux qui dévale sans s'arrêter dans ma gorge qui s'est escarpée. Je ne comprends rien à ce que m'a dit Hadjara. C'est ça qui me fait marrer. Comme si elle venait de me raconter une histoire absurde, je la prends au deuxième degré. Elle plaisante, Hadjara. Quel humour. Je suis partie dans un fou rire, un rire nerveux. Et mes mains tremblent. Mes frères, les yeux écarquillés, me demandent pourquoi je ris autant. Je leur répète ce que m'a dit Hadjara. N'importe quoi. Et repars de plus belle dans mon hystérie. Ousmane et Ballaké, eux, se mettent à pleurer. Ils me regardent, navrés. Ils disent : « Fatima, tu sais si elle te dit ça, c'est que c'est vrai. » Mais pour moi, ils ont bien fait croire que j'étais morte alors ils pourraient recommencer cette fois avec mon Moussa. Elle est nulle cette blague. Je m'accroupis dans un coin de la cuisine et je répète en riant : « Il est mort, n'importe quoi ! Mais ça veut dire quoi ? » Anéantis, mes frères demeurent impuissants devant ma folie passagère. Ils espèrent que Henry va rentrer tôt aujourd'hui du bureau.

Quand il revient, comme mes frères, il ne sait quoi me dire pour me calmer. Maintenant, le rire dingue a laissé place à des torrents de larmes. Henry ne sait pas quoi me dire parce qu'il n'y a rien à dire. La mort d'un enfant se passe de commentaire. Et la douleur qui l'accompagne ne porte pas de nom, je ne peux même pas être la veuve ou l'orpheline de mon fils. Je suis sa mère, morte avec lui, sans ce nom qui la rattacherait à la vie. Je ne suis plus moi, je suis folle d'un fils mort et retiré. Moussa, partie de moi. Sur le muret qui me regarde tristement. Moussa, quand je suis partie. Tout petit Moussa, sans moi. Et maintenant, moi sans lui. Impossible. Je dois pouvoir le rattraper, déplier le temps et me coucher dessus avec lui. Il reviendra Moussa de chez les petits mendiants qu'il est allé embrasser, des nuages où il s'est consolé. Sa mort dépèce mon âme.

*

Il y a quelques jours, en regardant Marie, une voisine qui a perdu son fils tragiquement, je me suis mise à pleurer. Ce jour-là, je n'ai pas compris pourquoi j'étais si triste, j'ai même cru que j'étais dingue. Mais c'était une prémonition. Je regardais Marie qui a perdu son fils.

Je m'envole pour le Niger parce que j'ai besoin de voir ma mère. J'irai ensuite avec elle à Kara-Kara, parce qu'il y a Kouloua. Maman ne parle pas, me prend contre elle longuement et me berce. Elle me chante un air doux avec des mots apaisants. On reste comme ça, ça me va. Soudain, j'ai tant besoin de calme.

À Kara-Kara, quand nous arrivons, tout le monde se presse pour me dire ses condoléances. Rakia, devant la maison d'Ahmed, m'accueille en pleurant. Et quand les gardiens sortent, un sanglot mutuel et immense se fait entendre dans la rue. Ma plus jeune fille, Kouloua vient vers moi, m'embrasse et repart rapidement. Elle est tout abîmée. Des contusions, des cicatrices, un plâtre, des bandages, ma Kouloua fait peine à voir. Je la vois revenir avec des vêtements sanguinolents. Elle me tend le paquet plein de sang. Et je comprends que ce sont les vêtements de Moussa, ceux dans lesquels il est mort. Comme je ne veux pas les prendre, elle les plaque sur moi, m'oblige à les tenir. Dans la maison de Moumouni et Zoulaha, Kouloua les pose par terre et se couche dessus. Ma petite fille est traumatisée.

Autour d'un thé, un peu plus tard, Moumouni rentre chez lui et en me voyant se met à pleurer. Il adorait mon fils, le traitait comme si c'était le sien et maudissait la seconde qui l'avait vu mourir. Je veux savoir ce qui s'est passé, je veux comprendre pourquoi maintenant j'ai à traverser ça. Moumouni me raconte.

*

Les jeunes fils d'Ahmed dans leurs 4x4 puissants ont débarqué du Moyen-Orient. Ils se sont installés dans la maison de Kara-Kara. Ils viennent au Nigéria dans l'idée de tester la puissance et la résistance de leurs véhicules dans un pays plus permissif que le leur et qui s'y prête, par ses vastes étendues de sable. Ils conduisent mal et vite, ils s'amusent bêtement avec leurs jouets pour enfants riches. Dans leurs expéditions idiotes, ils veulent entraîner mon fils. Mais Moussa ne veut pas et le jour où ils doivent l'emmener avec eux pique-niquer, il part se cacher sous le lit de Zoulaha. Quand cette dernière le trouve là, elle lui conseille d'obéir aux ordres de ses frères pour ne pas qu'ils le battent ou d'aller se cacher en ville quelque part, ce qu'il fait. Par malchance, à cause d'un problème technique, ses frères n'ont pas pu partir et ont dû repousser au lendemain. Alors quand Moussa réapparaît, certain de trouver le champ libre et d'avoir échappé au raid, il se trouve nez à nez avec ses frères qui lui disent en riant qu'il peut se préparer dare-dare parce que, finalement, il part avec eux. Ils emmènent aussi Kouloua.

Ce sont des adolescents arrogants et incultes, ils ne savent plus comment s'amuser. Alors, sans savoir ce qu'ils ont entre les mains, ils défient le monde, les gens, le destin. Ils roulent vite parce que les tonnes de poussière qu'ils chassent comme ça les émerveillent. Ils mettent la musique de leur lecteur CD à fond parce que le bruit fait oublier le silence de leur cerveau. Ils sont partis à deux voitures et jouent à faire la course. Moussa et Kouloua sont blancs de peur à l'arrière du véhicule qui a pris la tête. Il est lancé comme une fusée sur une route pierreuse et circulaire. Un camion surgit de derrière une dune. Lui aussi, il roule vite parce que le désert lui appartient, qu'il n'a croisé personne depuis une heure. Lui aussi, il écoute de la musique fort.

Quand il les voit débouler à grande vitesse, il veut ralentir mais les freins ne répondent plus. Il ne peut pas s'arrêter. Il ne peut rien faire sauf se laisser aller en accéléré contre le 4x4 et le percuter si fort qu'il le fait sauter en l'air. Il a peut-être vu mon fils voler, éjecté par le choc, et se briser en mille morceaux contre une rambarde. Il a certainement entendu le bruit affreux de la ferraille en compression sur des corps qui se cassent. Il a survécu mais n'a pas témoigné. Deux jeunes sont morts, ma fille s'est fait écrabouiller et mon fils a explosé comme une grenade.

Ça s'est produit il y a trois semaines. Ils ne m'ont pas prévenue avant parce qu'Ahmed ne voulait pas que j'assiste à l'enterrement de Moussa. De toute façon, il n'y avait rien à enterrer, pas de corps. Que des bouts. Mon fils en petits morceaux. Et moi en poussière.

Impuissante

ON A PROPOSÉ à Henry de rentrer en France, à Paris. Il est très tenté par l'offre, d'autant plus qu'il veut que je change d'air. Et moi, je n'ai pas abandonné mon vieux rêve de faire des études. Enfin, on se dit que pour les enfants, ce peut être enrichissant de grandir en métropole. Nous décidons donc d'émigrer. Mais, en arrivant à Paris où mon mari a trouvé un grand appartement pour nous loger tous les cinq, je ressens la même chose que des années plus tôt à Düsseldorf. Nous débarquons en hiver et le gris du ciel me gèle. Les rues sont désertes et les habitants toujours emmitouflés et toujours entre eux. J'ai faim de couleurs, de fruits partout et de gens qui chantent à moitié nus sur les chemins.

Très vite, les enfants s'adaptent à leur nouveau cadre, sans regretter l'ancien. Ils se font des copains à l'école. Ils les fréquentent les week-ends et les mercredis. Henry, lui, n'a pas à s'habituer puisqu'il est ici chez lui. Son retour au pays semble lui réussir. Moi, je traîne ma peine.

Le matin, quand mes enfants et mon mari se lèvent, ils savent pourquoi. Ils ont des choses à faire, un emploi du temps à tenir. Pas moi. Je suis inactive mais mes journées errent avec moi, perdue au milieu. Je n'ai plus envie de me lever. Tous les jours, je fais la grasse matinée, je paresse dans l'appartement sans sortir. Je suis déprimée, inutile.

C'est alors qu'on me prévient que le tour de Kouloua est venu d'être mariée. Exactement comme pour Hané, je suis catastrophée d'apprendre la nouvelle. Je retrouve d'un coup mon énergie et prends un billet d'avion pour le Nigeria. Je dois sauver ma fille et la ramener ici avec nous, sa famille. Elle a été très choquée par l'accident de voiture qui a emporté son frère. Elle en garde toutes sortes de séquelles. Physiquement, elle s'est cabossée. Et psychologiquement, elle est maintenant extrêmement fragile. Quand je retrouve Kouloua, je la trouve confuse, maigre et triste. Je dois avouer que la vie s'est défoulée sur elle. Comme sa sœur aînée, elle a dû faire face aux méchancetés des autres enfants d'Ahmed et à l'indifférence de leur père. Et mon absence qui l'a rendue faible. Et les sévices que ses frères et ses cousins, comme Hané, lui ont infligés. Enfin, le décès de son frère chéri.

Elle est restée toute seule ici après le départ de sa sœur suivi de la mort de son frère. J'aurais dû alors la prendre avec moi. Mais j'étais trop perdue, trop douloureuse pour être capable des bons réflexes. Mais maintenant, je suis là, je suis venue l'extraire à son tour au pouvoir paternel. J'évoque son mariage prochain et le déclare impossible. Je lui explique qu'il n'est pas souhaitable qu'elle se marie parce qu'elle est trop jeune et que ces noces forcées sont archaïques. Elle épousera l'homme qu'elle aime. Son père ne devrait pas décider de qui est dans son lit. Je suis révoltée. Fatiguée aussi de voir la même histoire indéfiniment, les mêmes abus, les mêmes violences.

Kouloua se met à me parler de son mari. Elle le connaît et elle est sûre qu'elle l'aime. Je rigole et je la froisse mais je m'en moque. Le père du garçon possède plusieurs immeubles à Kara-Kara alors Ahmed, en fait, troque sa fille contre des parts. Elle, Kouloua, elle est si petite qu'elle se raconte des trucs, se fait un film sur le fiancé. Je suis à la fois touchée et énervée d'entendre ma fille me vanter les mérites d'un garçon qu'on la force, quoi qu'il en soit, à épouser. J'essaie de lui faire comprendre qu'elle se trompe, qu'elle ne peut pas être amoureuse d'un garçon qu'elle ne connaît pas et qui, de toute façon, la fera souffrir parce qu'il considérera avoir sur elle le pouvoir.

Si elle vient avec moi, elle en trouvera plein des fiancés formidables qui, eux, ne la frapperont pas, ne la violeront pas, la respecteront, la traiteront comme dû, en être humain, pas en chienne. Je peux la ramener en France avec moi. Elle a un passeport nigérian qui devrait lui permettre de voyager et d'entrer en Europe. Mais elle refuse. Elle est bien ici, c'est son pays, elle ne veut pas partir. Elle me regarde bizarrement comme pour me dire : « Je ne veux pas faire comme toi, je ne veux pas fuir. » Elle sait que si je ne les ai pas récupérés son frère, sa sœur et elle, c'est parce que ma vie ne me le permettait pas. Elle sait aussi que j'ai beaucoup souffert, beaucoup voyagé avant de trouver un équilibre. Elle compte rester chez elle. J'insiste, affligée qu'elle veuille demeurer là où on ne l'aime pas. Mais elle campe sur ses positions. Il est inutile que je me répète et lui propose la lune. Elle ne viendra pas.

*

De retour à Paris, je traverse une phase très négative. Je suis toujours aussi oisive mais, en plus, je me suis mise à sortir en boîte. Je fais n'importe quoi. J'ai rencontré des Africains de Paris à ne pas fréquenter, des types louches. Mais ce sont des gens de la nuit et moi, j'ai envie de m'amuser. J'aime danser. Je n'ai pas dansé depuis si longtemps, depuis ma rencontre avec Henry. Et comme mes nouveaux amis boivent beaucoup, je prends l'habitude de faire comme eux. Ça me détend, ça me libère. Je ne pense plus à rien. J'arrête de tout décortiquer, de regretter, de culpabiliser. Je sors de cette gangue dans laquelle j'ai l'impression d'être prise. Je rejoins de plus en plus souvent ma bande interlope. Elle m'est familière, je suis dans les bas-fonds. Et je rentre de plus en plus tard à la maison, de plus en plus tôt, il fait jour et les odeurs de repas du midi s'échappent déjà des restaurants.

Je ne suis bonne à rien et je me sens trop vieille pour faire des études. Ma fille, je l'espère, va bientôt en faire, des études. Alors je noie mon existence et tous mes chagrins passés dans les nuits parisiano-africaines. Henry essaie de me convaincre d'arrêter de sortir, de m'expliquer que je vaudrais mieux que cette vie-là. Comme il est lucide, il comprend pourquoi je me comporte comme cela. Nous nous sommes isolés du monde. Et en arrivant en France, nous avons pris l'habitude de rester en famille, au chaud. Quand Henry me soumet des invitations à des dîners professionnels, je refuse. Il invoque des excuses bidon : « Fatima est malade », « Fatima n'est pas là mais en Afrique » et puis arrête de s'y rendre. De mon côté, au début, je

l'emmène avec moi quand je sors. Mais il s'assied dans un coin, fait la tête, ne danse pas. Alors au bout d'un moment, je fais le choix de sortir seule pour éviter que l'ennui de Henry ne me gâche la soirée.

Bien sûr, le fait d'être seule me débride et je me lâche. Il faut dire pour m'excuser que je n'ai pas eu d'adolescence. Je ne suis pas allée en discothèque danser, rigoler avec les copines. À l'âge où justement on fait n'importe quoi, moi j'étais une esclave pour laquelle il n'était question ni de s'amuser ni de liberté. Je ne partage pas avec les femmes de mon âge les souvenirs enchantés des premiers émois et des premières danses. Mes souvenirs à moi s'écrasent dans le noir derrière une lourde porte. Ce dont on m'a amputée, ma jeunesse, crie sa revanche sur les dance floors de boîtes chic.

Henry m'empêche de dérapier, de m'enfoncer dans le chaos. Il continue de me regarder et de me soutenir. J'aime qu'il me dise combien je me détruis à faire ça, combien je vaudrais mieux que cela. Il m'engueule, me parle de gâchis et m'oblige à me bouger autre part que sur une piste de danse.

Ma fille ne fait pas mieux que moi. Elle se rebelle à l'école. Et quand j'essaie de la sermonner, elle me rétorque que j'ai appris tardivement à lire et à écrire, que je ne suis donc pas bien placée pour la gronder. Elle commence à peine des études qu'elle abandonne pour une carrière, éphémère, de mannequinat. Hané, en grandissant, une fois remise de ses problèmes de santé, est devenue une femme splendide. Je suis accablée par l'attitude de Hané. Moi qui suis allée la kidnapper, au péril de ma vie, pour lui épargner la servilité, pour qu'elle puisse être autonome, faire des études et ne dépendre que d'elle-même. Moi qui rêvais qu'elle ait le choix...

Résurrection

N OUS SOMMES ENSEMBLE à Strasbourg-Saint-Denis, dans un salon de coiffure, quand le destin me prend en mains. Dans le fauteuil, à côté de celui de ma fille, une femme se révèle vraiment intéressante. Nous discutons et elle me raconte qu'elle est aide-soignante. Elle est accompagnée de sa sœur qui, elle, suit des études d'avocat. Cette femme me parle de son métier, du bonheur qu'elle a à l'exercer. Elle semble parfaitement heureuse. Grâce à l'argent mis de côté, elle vient d'acquérir un pavillon en banlieue parisienne. Moi, je suis fascinée. J'ouvre de grands yeux comme si je rêvais. Alors c'est possible d'être une femme noire ici en France, de faire des études, d'avoir un métier et même de devenir propriétaire ? Je suis sidérée par ce que j'entends et vois. Bouleversée aussi comme si je venais d'avoir une révélation. J'ai décidé que comme cette femme, j'allais être aide-soignante. C'est ça le métier que je veux faire. Je vais apprendre. Je demande à mon modèle de m'aider à m'inscrire dans une école pour ça. Elle passe des coups de fil pour moi mais on lui répond que, n'ayant pas le baccalauréat, je ne peux pas prétendre suivre un cursus d'aide-soignante. En effet, je suis très loin d'avoir mon bac. Je suis déçue mais pas vaincue.

Alors on me conseille d'aller à l'ANPE et là, j'ai la chance de tomber sur une dame adorable qui compatit. Elle me confirme qu'en l'état actuel des choses, je ne peux pas être aide-soignante. Sur une liste elle me montre plein de métiers que je peux faire sans diplôme. Mais j'insiste, je lui répète que je veux vraiment devenir aide-soignante. Devant ma détermination, elle se gratte la tête, réfléchit et finit par me proposer de suivre une remise à niveau. Je suis ravie d'aller à l'école. Je fais du français et des mathématiques avec un super professeur d'origine algérienne. Il m'explique le calcul en me dessinant des bouteilles de lait. Je m'amuse bien et je suis motivée, alors je progresse vite. Au bout de trois mois de stage, j'ai appris beaucoup. Le formateur m'a encouragée en remarquant mes capacités de compréhension.

Mais ça ne suffit toujours pas pour faire le métier que j'ai choisi. Ma bienfaitrice de l'ANPE me dirige vers un CAP petite enfance dans lequel je partage mon temps entre des cours et un stage pratique. Je travaille dans une maison de retraite. Et j'adore ça. J'y rencontre des personnes âgées charmantes qui s'ennuient, m'aiment bien, et me dispensent des leçons de

français, de maths et d'histoire supplémentaires. Je suis très attentionnée en retour avec elles. Je sais m'en occuper, leur apporter les soins, le confort et le seul médicament qui semble être efficace : la joie. J'aime profondément mes petites vieilles et je m'applique à les rendre heureuses. Je ne compte pas mes efforts ni mes heures. J'arrive tôt et repars tard. Encore une fois, je manifeste mon envie de réussir et d'atteindre le but que je me suis finalement fixé.

Après cette étape, toujours sur les conseils de ma copine de l'ANPE, j'ai suivi une formation d'auxiliaire puéricultrice. J'étais contente de gravir les échelons un par un, avec ma seule volonté. Depuis l'Afrique, le Sénégal et surtout la Côte-d'Ivoire, il m'est arrivé de m'imaginer infirmière. Je prenais très bien soin des lépreux, je réconfortais les prisonniers, je nourrissais et soignais quelquefois les enfants des rues. Je suis sûre d'avoir la fibre, d'être faite pour ça. Je serai auxiliaire de puériculture. S'occuper d'enfants, justement je sais très bien faire. J'en ai cinq. Enfin quatre. Et puis, j'ai cette expérience avec des cas difficiles. On a tellement déchiqueté mon enfance que je suis prête à chérir et couvrir celle des autres.

Maintenant, je suis titulaire de mon poste. Je me rends tous les jours à la crèche avec plaisir. J'y retrouve les enfants avec qui j'échange beaucoup, tout comme avec mes collègues et les parents qui m'ont toujours soutenue. Ce travail m'apporte un bien-être, une confiance en moi... et une indépendance que je fantasmais. Je suis fière de pouvoir participer à la vie de la maison. J'ai réussi à valoir quelque chose. Si ma tante me vendait aujourd'hui, il faudrait qu'Ahmed possède l'univers pour avoir les moyens de m'acquérir. Je suis formée, j'ai un métier. Je ne serai plus jamais réduite à manger dans le porte-monnaie d'un homme. Je ne serai plus jamais debout ou allongée sur un trottoir. Et puis, j'ai le droit d'être jolie pour moi. Je m'habille, me fais belle, roule des fesses, fais ma star. Je le peux, puisque je ne suis pas à vendre.

J'arrive même à aimer sans traumatisme. J'ai enfin connu le plaisir dans un lit, ou ailleurs. Je supporte mieux l'autre alors j'aime mieux Henry. Et avec mes enfants, mon nouveau statut favorise des échanges plus riches. Depuis que je travaille, je les comprends mieux. Maintenant, comme eux, je me lève tous les jours parce que dans ces jours j'ai plein de choses à faire. À accomplir. Avec Hané, souvent il y a des tensions. Mais je sais combien le passé, les souffrances d'une séparation font long feu. Quant à Kouloua, nous nous parlons le plus souvent possible. Mes enfants me donnent de grandes joies, assez pour que je n'en fasse pas d'autres.

J'ai décidé de fonder mon ONG qui vient en aide aux femmes et aux enfants victimes de maltraitements ou d'abandon. Je retourne pour mon organisation très souvent au Niger où je vois mes parents. Je vois aussi ma tante que personne n'a encore osé dénoncer. Saba ne se prostitue plus mais prostitue toujours les autres, surtout les très jeunes filles. Elle a continué son activité. Parce qu'il y a un créneau pour ça, des besoins et plein de demandes. Au Village, les hommes riches en provenance de toute l'Afrique et du Moyen-Orient atterrissent toujours pour trouver des gamines à marier bon marché. Ils regrettent probablement qu'on n'y organise pas des expositions de chair fraîche avec enchères, comme à l'époque du trafic d'esclaves. Comme maintenant donc. Les enfants monteraient sur une estrade dans l'ordre – par âge par exemple – et exhiberaient leurs charmes, leurs talents, leur caractère. Les hommes, eux, gueuleraient des prix, monteraient les enchères.

Certains hommes seront toujours vils. Ceux qui osent frapper, violer, brimer, harceler, dominer les femmes. Ceux qui se payent des petites filles et des petits garçons ou même pas, les prennent sans demander. Ceux qui regardent les enfants d'une certaine façon. Ceux qui abusent de leurs propres enfants.

Et les enfants, fatalement, subiront ces hommes, en souffriront, en mourront. En survivront peut-être.

Et les femmes, fatalement, accepteront leur sort si leurs rêves ne leur montrent pas autre chose. Elles se résigneront, courberont tristement l'échine, puisqu'elles sont déterminées à être des esclaves, conditionnées à la servilité. Elles rougiront de leurs malheurs et tairont les sévices qu'on leur inflige, parce qu'on leur a appris que le silence est d'or alors qu'il les tue. Elles pleureront la nuit en espérant le jour. Elles attendront la mort en souffrant trop la vie. Elles se tueront à la tâche parce que c'est leur destin et feront des enfants parce que c'est leur obligation. Elles se laisseront crever sous le poids de leur sexe pour être bien sûres qu'on ne se venge pas d'elles. Elles se laisseront opprimer, de génération en génération.

Évidemment, l'avenir est tout tracé.

Pour moi aussi, il l'était mais j'en ai dévié le trait. D'abord en pointillés et puis en continu. J'ai restauré ma vie. Maintenant, je suis une femme.

Kouloua vit toujours à Kara-Kara où elle a eu deux enfants de son promis.

Hané vit à Paris. Elle est mère de deux enfants.

Gaspard et Julien sont des adolescents sérieux et sans problèmes.

Nafissa, ma mère, vit toujours au Village avec Adamou. Elle ne se repose toujours pas.

Saba ne vit pas mais sévit toujours au Village. Elle fait travailler plusieurs filles dans sa maison close.

Angélique exerce toujours avec bonheur et sagesse son métier de prostituée.

Moumouni et Zoulaha sont morts.

Et Ahmed, le méchant patriarche, a fait une attaque l'année dernière qui l'a beaucoup affaibli. Il est aujourd'hui, d'après les rumeurs, atteint de démence sénile.

Épilogue

J'ai écrit, j'ai raconté ma vie pour que cela ne se produise plus. J'ai parlé, j'ai osé dire le mal pour que d'autres femmes, qui subissent la même chose, se sentent moins seules. Pour que ces femmes qui souffrent dans leur chair et leur esprit ne perdent pas l'espoir d'échapper à leur triste condition.

J'ai pris le risque d'écrire mon histoire sincèrement, difficilement, à la mesure de ce que j'ai enduré, pour que l'on sache quelles violences sont faites aux femmes et ce, dès leur plus jeune âge.

Aujourd'hui, j'agis pour protéger les femmes et les enfants dans mon pays. J'ai créé une ONG dont la mission est ambitieuse mais réaliste.

Aujourd'hui, trente-cinq femmes viennent toute la semaine dans le centre apprendre à lire et à écrire. Elles apprennent un métier (couturière, teinturière...), elles apprennent l'autonomie.

Je remercie l'État nigérien pour tout le travail qu'il fournit, chaque jour, pour sensibiliser la population.

Nota bene¹

ON DÉFINIT LA TRAITE DES PERSONNES comme le recrutement, le déplacement et l'hébergement de personnes sous la menace et le recours à la force à des fins d'exploitation. Les victimes sont recrutées par des trafiquants qui usent de ruse ou de violence pour les emmener. Soit on leur promet de meilleures conditions de vie ailleurs pour les amadouer, soit on les contraint au départ. À peine recrutée, elles sont alors privées de liberté et subissent de mauvais traitements, tant physiques que psychologiques. On les maintient dans la peur pour les rendre dociles. L'exploitation sexuelle demeure le débouché principal du trafic de femmes et d'enfants.

39 MILLIARDS DE DOLLARS US sont générés par le trafic.

LES FEMMES ET LES ENFANTS des pays en développement sont les proies les plus vulnérables. La pauvreté de la famille et de l'environnement social, le niveau faible d'éducation, les abus sexuels, la violence domestique, le manque de perspectives en matière d'emploi et d'argent constituent les traits caractéristiques des victimes. La prédominance des schémas traditionnels dans certaines sociétés qui vouent les femmes au mariage, aux devoirs conjugaux et aux travaux domestiques, joue un rôle déterminant dans le processus.

LE TRAFIC D'ÊTRES HUMAINS est considéré par le droit international comme un crime.

2,6 MILLIONS DE VICTIMES dans le monde dont la moitié sont des enfants.

Les statistiques sont difficiles à établir parce que les victimes peinent à se libérer et surtout parce qu'elles ne portent pas plainte. Elles se contentent de disparaître.

E N AFRIQUE, selon les rapports, les victimes sont envoyées dans d'autres pays Africains (la Côte d'Ivoire, le Nigéria et l'Afrique du Sud), en Europe de l'Ouest (l'Angleterre, l'Italie, la France, la Belgique et la Hollande), ou en Arabie Saoudite.

LA MONDIALISATION favorise le partage des informations et la coordination internationale. Des programmes de lutte contre le trafic ont été mis en place par INTERPOL ou l'ONU qui a

fait signer aux pays une charte les engageant à créer chez eux une police chargée de lutter contre le trafic. Hélas, trop peu ont à ce jour respecté leur promesse...

¹ Sources : Interpol, ILANUD, UNODC (Office des Nations Unies contre la Droque et le crime), Gender Violence and Health Center, Ana Paula Portella (Chercheuse en sociologie PhD à l'Université fédérale de Pernambouc, Brésil).

Je voudrais remercier Sophie Blandinières qui a su m'écouter avec sympathie et douceur, Sophie Charnavel et Lucile Gasseau qui ont su m'accompagner, Thierry Billard qui a été le premier à m'avoir fait confiance, ainsi que ma famille et toutes les personnes qui se battent pour que la violence s'arrête.

Merci à mon frère.



Flammarion

Table

lentité

Copyright

Couverture

sclave à 11 ans

Exergue

1. Jeune chair

2. Jeu de massacre

3. Les petites

4. Tel père, tel homme

5. Démons

6. Fixée

7. Les cadeaux

8. Contretemps

9. Au revoir, mes enfants

10. Mon or

11. Le mythe de l'homme blanc

12. Décadence

13. Sous le carton

14. Femmes de...

15. Le bon

16. Enfant des rues

17. Être mère

18. Orphelins ou pas

19. Kidnapping

20. La boucle

21. L'innommable

22. Impuissante

23. Résurrection

Kouloua vit toujours...

Épilogue

Nota bene

Remerciements